

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AU CŒUR DE LA FAILLE
SUIVI DE
CORPS, CHAOS ET CRÉATION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ANTONIN GAUTHIER

JUILLET 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a été réalisé avec le soutien financier du CRSH et de la Fondation de l'UQAM, ce dont je suis extrêmement reconnaissant.

Je tiens à remercier Jean-François Chassay, mon directeur, qui a su relancer mes réflexions, m'apporter des corrections justes et pertinentes et se montrer d'une disponibilité et d'un dévouement étonnants.

Merci à Philippe Archambault de m'avoir fourni des pistes précieuses alors que mon projet en était à ses premiers balbutiements.

Merci aux entraîneurs sportifs qui ont contribué à former la personne que je suis devenu. Leur rôle est rarement apprécié à sa juste valeur.

Merci à mes parents de m'avoir supporté de mille et une façons et de m'avoir toujours encouragé à explorer mon potentiel et mes capacités.

Merci à mes collègues de classe ainsi qu'à tous les professeurs qui m'ont guidé. Vous m'avez donné confiance en mon projet alors que j'avais peur qu'il ne trouve pas sa place. Vous avez rendu mon parcours intellectuel plus stimulant, enrichissant, vivant.

Enfin, merci aux proches qui m'ont cotôyé dans les dernières années, m'ont soutenu et m'ont aidé à me comprendre. Votre amour et votre support m'ont été indispensables.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
AU CŒUR DE LA FAILLE.....	1
PROLOGUE	2
1 ^{ÈRE} ANNÉE	4
Chapitre 1	5
Chapitre 2.....	37
Chapitre 3.....	75
FRAGMENTS SUPPLÉMENTAIRES : LA DÉRIVE DE NOLAN.....	96
RÉSUMÉ DE LA SUITE DU ROMAN.....	104
CORPS, CHAOS ET CRÉATION	106
INTRODUCTION	107
LE SPORT COMME EXPÉRIENCE SPIRITUELLE.....	111
Hors de contrôle : l'approche de la nouveauté kinesthésique.....	113
<i>White moments</i> : l'immersion dans le mouvement	117
La vie fragile : l'approche du risque	119
Le corps faible : l'approche de la faillite de l'organisme	124
UNE PHILOSOPHIE DE LA CRÉATION DE SOI.....	131
Sauter dans l'inconnu : dépasser l'illusion	133
Création littéraire : l'approche de l'indicible.....	140
DÉRIVES : ATTACHEMENT AU DÉPASSEMENT	146
La douleur comme victoire	147
L'humiliation comme fierté	151
Perversité : l'approche de l'horrible	154

CONCLUSION.....	157
BIBLIOGRAPHIE.....	159

RÉSUMÉ

Au cœur de la faille est un roman narrant l'étrange dérive d'un sportif en quête d'élévation spirituelle. Il rassemble les narrations de deux personnages : Nolan et Liam, aux sorts aussi similaires qu'opposés. Alors que Nolan vit des difficultés dans sa nouvelle équipe, il redouble d'efforts et se découvre, au cours de séances d'entraînement intenses, une énergie qui lui permet de se sentir vivant. Désirant retrouver cette sensation fugitive, il invente toutes sortes de rituels qu'il consigne sous la forme de courts fragments. Ces exercices sont l'occasion pour lui de dépasser ses limites : il escalade un phare abandonné, plonge dans un étang gelé, retient son souffle, danse et crie à tue-tête dans la forêt. Sa démarche prendra au fil du roman une tournure ambiguë, alors qu'il s'isolera pour se plonger avec rancoeur dans des épreuves de plus en plus inquiétantes.

La narration de Liam, de deux ans postérieure à celle de Nolan, raconte sa propre arrivée dans l'équipe, alors qu'il cherche à se tailler une place et à prouver qu'il est le meilleur. On y suit ses ambitions de grandeur, ses moments d'enthousiasme comme ceux de désillusion ainsi que sa timide approche de Nolan, duquel il tombe en admiration dès le premier jour. Les pages présentées dans ce mémoire constitue une première partie du roman. Elles s'arrêtent au moment où Liam vit une crise suite à un revers particulièrement cuisant. Nolan accepte alors de le prendre sous son aile.

L'essai qui suit, *Corps, chaos et création*, m'amène à rapprocher le sportif qui repousse ses limites corporelles et l'écrivain qui explore l'imaginaire au-delà des limites morales de sa société. Pour sortir du domaine connu, créateur et sportif doivent triompher des résistances qui les y maintiennent et se laisser porter par d'autres élans, dont j'examinerai l'ambiguïté. Puisque l'expérience nouvelle se trouve au-delà des repères, elle pourrait à la fois être merveilleuse ou terrible. Aussi la pulsion qui attire le curieux vers elle se voit teintée d'une profonde ambivalence. Je tenterai de comprendre ce qui différencie, dans le sport comme dans la vie, une volonté proprement créatrice d'un désir pervers de détruire les valeurs en place.

MOTS-CLÉS : sport, corps, spiritualité, dépassement de soi, limites, performance, création, liberté, perversité, écriture

AU CŒUR DE LA FAILLE

PROLOGUE

Par où est-ce que j'ai commencé? Par l'escalade urbaine, l'escapade en forêt, la manipulation du ballon... Plus tôt, en suivant un programme destiné à augmenter mon saut vertical. Je voulais dunker avant le cégep. Soir et matin, on me voyait bondir sur le court extérieur, louvoyer entre des alignements de cônes oranges, sprinter dans les couloirs de la piste de course. Les familles dans les estrades entonnaient des airs pleins d'entrain afin d'encourager le petit à son match de soccer; moi je sifflais et soufflais en m'éreintant comme un possédé. Les secondaire 1 arrivaient à l'école, cartables en main, avec une demi-heure d'avance sur la cloche; moi j'avais les poumons en feu depuis le premier embrasement de l'aube.

Voué au destin du *unathletic short white kid*, l'auteur de la routine avait réussi à percer les rangs de la NCAA. Après des années de recherche, il avait dégotté la formule qui le propulserait au sommet : musculation et massage des tissus, perfectionnement technique et imagerie mentale, ingrédients savamment dosés en un équilibre précis de séries et de répétitions. *Become a Freak*, le livre électronique. Une réaction biochimique étalée sur douze semaines, capable d'engendrer des athlètes monstrueux. J'ai suivi la recette à la lettre.

Seulement le début ne se cache pas là. Plus tôt, quand j'ai décidé que je sculpterais mes abdos pour impressionner les filles. J'avais dix ans. La nuit, je me réveillais en secret pour cumuler les redressements assis par milliers. Camille ou Mélissa m'inspirait le courage d'entamer une répétition de plus.

Ma mère ne me comprenait pas. Un soir, elle a claqué ma porte contre le mur, outrée d'entendre chuchoter des noms de filles à travers les couinements du sommier. Je suis resté figé, le cœur battant, essayant d'étouffer ma respiration. La silhouette a remué et le cadre de porte s'est dégagé, laissant pénétrer la clarté. Des pas se sont éloignés. Le bois franc a craqué une dernière fois.

Par la suite, j'ai abandonné les redressements pour passer à un exercice appris en éducation physique. Le corps creux : s'étendre sur le dos, les jambes raides et les orteils pointés; presser les paumes contre le sol, relever légèrement la tête et les épaules, aspirer le nombril vers l'intérieur, afin de renverser la courbe vertébrale et d'enfoncer les lombes dans le plancher; au même moment, les jambes basculent vers le haut, s'immobilisent à six pouces de hauteur. Interdit de plier les genoux, interdit d'abaisser ou de lever les pieds, en quête d'un angle avantageux, et interdit de céder à ton dos, qui sera tenté de décoller. Tu restes là sans bouger. Jusqu'à ce que tes entrailles te brûlent et que des crampes te tordent les jambes.

Dans mon lit mezzanine, je comptais les secondes tenues dans la position en établissant des cibles vertigineuses. Mes genoux tremblotaient; je savais qu'il fallait tenir bon. Pas avant de rejoindre le temps de la veille, je me disais, encore un peu, tu y es presque.

Je franchissais un mur. Les chiffres s'élevaient au-delà du record précédent et je m'émerveillais en voyant s'ouvrir l'infini. Chaque seconde devient primordiale. Chaque instant creuse mes capacités. Déterre des réserves de force.

Je suis devenu très bon. J'atteignais les quatre cents et aucune fin en vue. Les secondes s'enfonçaient dans la nuit et menaçaient de ne plus en sortir...

Plus tôt. De la lumière, la vision embrouillée, secouée au pas de course. Un gamin clopine d'un bout à l'autre de la cour de récréation, en poussant son ballon orange d'une main pour le faire rebondir. Ses yeux se fixent sur la sphère; elle tournoie sur elle-même, en suspens, et la tête du garçon dodeline avec elle. Son sourire est confus. Il n'a pas décidé si l'expérience lui plaît.

Le ballon lui retombe sur la pointe du soulier et déboule devant lui. Il s'arrête et reprend son souffle. Regarde du côté du terrain de jeu : un mélange flou de jaune, de mauve, de carré de sable et de cris d'enfants. La scène chancèle, bascule vers la droite puis se replace d'un coup, bascule de nouveau, et ainsi de suite, de plus en plus lentement. Le garçon titube. S'élançait vers la clôture et repart de plus bel.

1^{ÈRE} ANNÉE

Chapitre 1

Je conserve un souvenir prégnant du moment où j'ai aperçu Nolan la première fois. J'avais les nerfs à fleur de peau, l'excitation me parcourait et me fragilisait. Elle me disposait au choc qu'allait provoquer sa rencontre.

C'était le jour des sélections dans l'équipe de basket, et mon premier au cégep de la Montérégie. Le campus était immense. Je me plaisais à déambuler dans les méandres de ses couloirs et de ses volées de marche, à me plier à ses bifurcations. De temps en temps, ma promenade me ramenait à l'agora. Je me posais quelques instants pour observer les hauts plafonds de pierre, les vitraux colorés, avant de me remettre en marche.

Je me laissais porter au hasard de l'architecture et me sentais presque apaisé, presque serein quand la vue du passage vers le centre sportif me replongea dans l'anticipation. 18h approchait. Je vacillai vers le pavillon redouté.

En descendant l'escalier du complexe, je me trouvai coincé derrière un duo de blancs-becs qui se traînaient les pieds dans leurs sandales. Côte à côte, occupant la largeur de la volée, ils ne faisaient pas attention à moi. Je leur montrerais sur le terrain, ai-je réfléchi, un *crossover* à droite et en voilà un qui mord la poussière. Une feinte de passe et voici l'autre qui tombe dans le piège. La voie est dégagée, complètement libre pour le tir en foulée.

Au bas des marches, je constatai à quel point ils me dépassaient en taille. Je pressai le pas. Le blanc jaunâtre des murs m'oppressait. À mon soulagement, le bruit sourd des ballons m'indiqua que j'arrivais au bon endroit.

Je débouchai dans une sorte de hall. À ma gauche se trouvaient les vestiaires, un abreuvoir et, au mur, un énorme jaguar bondissant vers l'avant, gueule béante, pour refermer ses griffes sur un ballon orange. Ses oreilles incurvées me firent un effet étrange.

À ma droite, deux portes battantes donnaient sur le gym. Je m'approchai. Sur le plancher ciré se détachaient la silhouette du court, le logo au milieu et les lettres J-A-G-U-A-R-S, d'un rouge éclatant.

Le gymnase bourdonnait de monde. Les anneaux clinquaient, les souliers couinaient contre le parquet et du sol s'élevait ce son creux et grave particulier au sport. Les conversations allaient bon train de part et d'autre entre les coéquipiers qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

Je me sentis à ma place dans cet environnement et, du même coup, étrangement flottant. La plupart des joueurs m'étaient inconnus; je ne reconnaissais que deux ou trois visages sans les replacer. Aucun regard ne s'attardait sur moi. Les coups d'œil s'écartaient; plusieurs me semblaient méprisants. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, bientôt ils n'auraient plus le choix de me remarquer.

Je m'assis afin de considérer mes rivaux. Un gringalet sur le panier le plus proche se contorsionnait en se passant la balle entre les jambes. Son lancer retentit droit sur la planche et un ricanement m'échappa. Il y en a qui ne savent pas ce qui les attend, me suis-je dit. Plus loin, un barbu basané et lourdaud enchaînait les tirs sur le central. Il n'arriverait pas à me garder, c'est certain... Puis je le vis mettre un, deux, trois lancers de trois points d'affilée, reculant de quelques pas après chaque tentative. Le quatrième essai fut un missile décoché du logo. Bien aligné, il allait rentrer... Le ballon ricocha au fond de l'anneau dans un fracas métallique. Ma gorge se dénoua. Le barbu trottait en riant vers le ballon perdu. Il était passé près, quand même.

Félix venait d'entrer. Il exécutait une savante poignée de main avec un petit joueur noir aux mollets incroyablement galbés. Leurs doigts s'entrecroisaient en une chorégraphie calculée. Ils se jetèrent dans les airs, épaule contre épaule, pleins d'enthousiasme. Félix allait devoir m'apprendre, je songeai, on n'avait pas des poignées aussi cool à la campagne. Mon ami m'avait repéré et se dirigeait vers moi.

Félix et moi étions les seuls en provenance du Séminaire Saint-André, un collège privé à près d'une heure du cégep, en bordure de la ville de Carignan. L'emplacement reculé me donnait l'impression de receler un berceau secret du basketball québécois.

Nous pratiquions chaque jour sous la tutelle d'entraîneurs exigeants. Nos équipements étaient neufs, notre salle de gym munie d'appareils dernier cri et nous possédions un terrain énorme, pourvu de collines et de sentiers où éprouver nos souffles sous les feuilles colorées de l'automne, les bourgeons du printemps.

Seulement, notre aventure perdait parfois son caractère épique. Si le programme de basketball jouissait d'une certaine reconnaissance dans la région, notre prestige s'arrêtait là. La différence de calibre se faisait sentir lors des expéditions dans la métropole. Le style de jeu nous prenait par surprise : plus rapide, plus athlétique, sauvage. À l'instar des partisans dans les gradins, des criards survoltés, décidés à renvoyer d'où ils venaient ces petits campagnards. Les insultes et les huées fusaient durant le match, des regards noirs lorsque nous longions les estrades en route vers les vestiaires. Je ne comprenais pas à l'époque d'où provenait cette rancœur.

Si le tableau des points indiquait que nous ne faisons pas mauvaise figure, la compétition demeurait rude. Probable qu'ils ne se rappelleraient pas de notre nom la prochaine fois non plus... Un jour, je les ferais changer d'avis.

Ce fut une sacrée surprise le soir où l'on vit entrer dans le gymnase de Saint-André le renommé emblème du cégep de la Montérégie. Nous nous apprêtions à jouer une partie éliminatoire contre nos rivaux de Beloeil. Pendant que les équipes s'échauffaient, un homme avait franchi le seuil d'entrée, vêtu d'un polo noir. L'écusson de félin avait capté l'attention générale. Les murmures se propageaient dans l'assistance, les joueurs des deux équipes jetaient des coups d'œil à la dérobée, en faisant mine de s'appliquer à l'exercice.

Il y a quelque chose de grisant à la venue d'un recruteur. Une opportunité inespérée se matérialise soudain : celle d'être repéré, choisi parmi la foule. Il fallait être spécial pour mériter ce genre d'attention. Très spécial... Il devait être là pour moi.

Je me mis à cogiter. Il avait entendu parler de mes exploits. Je dominais dans la région, personne ne marquait autant de points. En plus, il me restait encore un an avant le cégep. Un jeune prodige. L'homme prenait de l'avance sur ses compétiteurs.

L'enchère serait féroce. Je me disais ces choses en attendant mon tour dans la ligne de *lay-ups*.

Pourtant quand ledit tour vint, mon talent ne semblait plus aussi certain. Mes mains manquaient d'assurance; mes dribbles bégayaient. Dans la clé, le ballon décolla de lui-même et heurta le panneau comme une massue avant d'atterrir sur la partie avant de l'anneau. Les fractions de seconde qu'il y passa, en équilibre, me coupèrent la respiration nette. Il s'inclina du bon côté. Je soupirai de soulagement.

Pendant le reste de l'échauffement, je m'évertuai à maîtriser mon affolement. Des fourmis dans les doigts, des chatouillements dans les cuisses, le souffle interrompu... Je redoublais d'ardeur. Mes coéquipiers me dévisageaient lorsque mes passes, jetées avec une force absurde, leur claquaient les mains ou leur atterrisaient en plein ventre. Je rejoignais les rangs en martelant le sol. Comme si me raidir allait chasser le trac.

Je devais utiliser d'instinct la même stratégie, le jour des *try-outs* de l'équipe collégiale, quand Félix est débarqué.

—Ayoye *man*, pas besoin de me briser les jointures, c'est pas avec moi que tu te bats pour les derniers *spots* sur l'alignement.

Il me fit un clin d'œil en se massant la paume. Encore un peu crispé, je lui souris. Il m'étreignit avec affection avant de s'enquérir des dernières nouvelles.

Ça me faisait plaisir de le revoir. Au séminaire, Félix était le genre de joueur qui nous remontait toujours le moral quand l'entraîneur nous engueulait. Il se portait volontaire pour remplir les bouteilles d'eau avant les matchs et il ne manquait pas une occasion de donner un *high five* ou de manifester son admiration lorsque je réussissais une manœuvre impressionnante. Il avait bien changé depuis la dernière fois. Seules les boucles brunes rappelaient le gros nounours que j'avais côtoyé. Des os saillaient au-dessus de ses pommettes, la peau autour de ses bras se tenait ferme et ses épaules avaient rattrapé ses hanches en largeur.

Après le match contre Beloeil, l'équipe n'avait pas fait long feu en séries. Les évènements avaient déboulé : gala sportif, période d'examens, fin de l'année scolaire...

Quelques séances de tir, quelques duels au parc et mon ami devait déjà quitter la ville pour s'installer dans son nouvel appartement à Saint-Hubert. Un logement situé à une distance plus raisonnable du cégep, que son nouveau coach l'avait aidé à dénicher...

C'est vers lui que l'inconnu au polo se dirigea en premier, quand eut résonné le *buzzer* final. À mon grand dépit, car Félix n'avait pas si bien joué. Un regard à la feuille de statistiques confirma mes soupçons. Dix points pour lui, seize pour moi.

Assis au banc d'équipe, je pestais contre mes cinq pieds dix pouces. Qu'est-ce que ça faisait que Félix soit grand? Il n'avait aucun *skills*. Son seul talent consistait à se tenir sous l'anneau et récolter les points que *je* lui servais sur un plateau, après que *j'aie* battu mon joueur et attiré le sien en aide. Pas besoin d'être bon pour ça.

—Liam?

Je relevai la tête : le recruteur. Il me tendit la main.

—Coach Victor. Bravo pour la victoire. T'as bien performé aujourd'hui.

—On peut dire... J'aurais pu faire mieux.

Alors il me demanda en rafale si je croyais être prêt pour le niveau supérieur, si j'avais pensé aux équipes qui m'intéressaient, si j'avais entamé des démarches de recrutement auprès de l'une d'entre elles. Ses questions me prirent au dépourvu.

Il faut dire que je rêvais de basketball collégial depuis mon premier tournoi avec les Griffons de Saint-André. La *NBA* venait de perdre un peu de son emprise sur mon imagination. À cet âge-là, on croyait à ses chances en ligue américaine comme on croyait encore au père Noël. Un ami révélait sa foi au détour d'une conversation et aussitôt les autres se moquaient de lui. Du coup, il fallait prendre garde d'afficher sa conviction.

Pour ma part, j'ai eu la chance d'affronter mes premiers doutes en privé. Internet confrontait le fantasme à la réalité : à quatorze ans, Kobe Bryant s'imposait contre des joueurs trois ans plus vieux que lui; LeBron James dominait et menait son équipe au championnat de l'Ohio. Les deux adolescents se méritaient une présence régulière dans

les médias et le pays entier s'intéressait à leurs exploits... Mes treize ans approchaient. Le miracle ferait mieux d'arriver vite.

Je m'accommodais encore mal de cette dure vérité lorsque Guillaume Carrier me pointa l'arbitre du match précédant le nôtre, au tournoi, en me soufflant que ce dernier avait joué au niveau collégial AAA. Je le bombardai de questions.

Guillaume était le fils de l'entraîneur et il manquait de talent. Pourtant cela ne l'empêchait pas de s'intéresser aux moindres détails de la scène du basketball québécois. Il nous rabattait les oreilles avec des histoires sans queue ni tête, truffées de renseignements qui ne nous disaient rien. D'habitude, personne ne l'écoutait. Cette fois, ce fut différent.

La mi-temps battait son plein. Les équipes s'étaient regroupées à chaque extrémité pour écouter le discours enflammé de leur leader. De la musique jaillissait des haut-parleurs et grésillait dans les lattes du plancher. Le court désert nous faisait saliver.

L'officiel en gilet rayé devait trouver le temps long, lui aussi; il mit la main sur le ballon et s'avança vers le panneau vitré au pied duquel nous attendions.

—Tu vois l'arbitre? dit Guillaume. Il s'appelle Trevon Maker.

Ledit Maker marchait avec désinvolture en se dribblant la balle entre les jambes. Il effectua quelques lancers depuis l'intérieur de la clé avant de reculer dans le *midrange*, puis derrière la ligne de trois points. À ma surprise, il conservait la même aisance; ses biceps ne semblaient pas travailler. Moi qui peinais à atteindre l'anneau de cet endroit, même en y appliquant toutes mes forces... Le basketteur n'avait pas encore raté.

—Il joue pour les *Cheetahs* du Collège Vanier, me chuchotait Guillaume pendant que j'observais la scène. On l'a sélectionné sur la première équipe d'étoiles du circuit RSEQ...

Chaque lancer réussi déclenchait un fourmillement admiratif dans les gradins. Le joueur étoile s'activait, encouragé par les curieux. Quelques passéments de dribble, suivis de quelques tirs en suspension, de plus en plus rapides, de plus en plus acrobatiques.

—L'année dernière, il a marqué le tir gagnant du championnat, un trois points contesté avec 0,7 seconde sur le cadran...

Maker ne lançait pas comme nous. Il attendait d'être au point culminant du saut, immobile à plus d'un pied du sol, avant de déplier les bras. Les luminaires faisaient reluire sa peau, lui conférant un teint doré. Il donnait l'impression distincte de flotter.

—Dès sa première saison, Trevon affichait une moyenne de 18,7 points, 6,3 rebonds et 2,2 vols de balle, ce qui lui a mérité le titre de Recrue de l'année...

Le prochain lob atterrissait dans la bouteille, ricochait vers l'anneau. Pendant ce temps, le colosse prenait son élan et décollait à une hauteur impressionnante. Il attrapa la balle au vol et la smasha dans le cerceau.

—C'est dans cette école qu'il a joué. Regarde les cinq bannières au bout là-bas. Chaque fois, il a été élu le Joueur par excellence.

Je jetai un coup d'œil aux rangées d'étendards au mur. Nous n'en avions pas autant à Saint-André... Je me demandai si chacun d'eux dissimulait un héros comme Trevon Maker.

— C'est le plus grand athlète que j'ai vu de ma vie, conclut le petit Carrier.

La sonnerie retentit, signalant le retour au jeu. Le champion salua la foule. Il se passa la main dans les cheveux et je fus convaincu de croiser son regard. Je détournai le mien. Quand je le relevai, Trevon me faisait dos. Les lignes noires et blanches de l'uniforme se confondaient. Je me sentis étourdi.

Cette vision m'habitait depuis quelques années quand le basketball collégial revint cogner à ma porte. Entretemps, j'avais moi-même remporté deux bannières régionales, raflant au passage les honneurs individuels. Ma performance de la soirée, doublée du revers infligé à nos rivaux, laissait envisager une année prometteuse. J'étais en voie de rejoindre mon idole...

Le recruteur attendait une réponse. Je balbutiai. Je ne connaissais aucune équipe, n'avais assisté à aucun match collégial; qu'entendait-il par entreprendre une démarche? L'envie me prit de lui parler de Trevon Maker.

Par chance, je me ravisai. J'avais compté sur mon talent pour attirer l'attention, n'avais-je pas réussi? Les étoiles s'alignent d'elles-mêmes lorsqu'on est assez bon. La preuve se tenait devant moi.

—Je choisirai une équipe AAA parmi celles qui vont m'approcher.

L'entraîneur ne put retenir un rire en coin.

—Si t'es aussi bon que tu le dis, tu pourrais devenir un de nos joueurs vedettes en division 2.

Division 2? Ça ne sonnait pas comme le niveau d'excellence auquel j'aspirais... Quelque chose dût trahir mon sentiment car l'homme reprit la parole avant que j'aie eu l'occasion de le questionner.

Il se lança dans une oraison digne d'un vendeur de voiture, m'assurant que la Montérégie possédait un programme compétitif, que j'y côtoierais les meilleurs dans la région de Montréal. Il me parla de chaussures gratuites, d'estrades remplies de supporters, de jeux offensifs spécialement conçus pour me mettre en valeur. Il ajouta enfin que le cégep avait une équipe dans chaque division; avec un peu de chance, et beaucoup de travail, peut-être une place se libérerait-elle pour moi dans la première...

Je lui demandai s'il pouvait me mettre en contact avec le responsable de la division 1. Je ne me rappelle pas qu'il m'ait répondu.

Voilà donc l'objectif qui me trottait en tête, le soir des sélections. J'allais intégrer la D2, scorer vingt points par match, et d'ici Noël, coach Victor verrait bien que j'appartenais au niveau supérieur. L'allure des joueurs confirmait mon idée. Aucun ne m'apparaissait particulièrement doué, aucun ne m'impressionnait réellement, me disais-je.

C'est alors que je l'aperçus. Nolan.

Posté dans le coin du gymnase, il dribblait avec une intensité qui contrastait avec l'atmosphère ambiante. Les fibres musculaires de ses épaules se contractaient en alternance, comme si des crampes se propageaient sous sa peau. Son visage crispé me troubla. Il enchaînait les *crossovers* à une vitesse irréaliste.

Je revins à moi avec un étrange sentiment au creux de la poitrine. À ma gauche, Félix enfilait ses baskets en discutant. Plus loin, un autre clopinait vers le panier.

Nolan avait changé d'exercice. Il pratiquait une suite compliquée de passements dans le dos, autour d'une jambe... À vrai dire, il allait si vite et mélangeait tant de techniques que j'avais du mal à le suivre. Soudain je pris conscience qu'on me berçait; je remuais les mains, balançais les épaules. Je tentai d'imiter Nolan; mes bras désobéirent. Ils bifurquaient d'eux-mêmes ou se bloquaient, comme s'ils n'avaient nulle part où aller.

Je ne comprenais pas l'enchaînement. Nolan s'arrêtait de temps à autre comme s'il venait de commettre une erreur, recommençait au ralenti. Je décortiquais chaque mouvement dans l'espoir de capter la solution. Il reprenait son allure avant que j'aie saisi.

À un moment, ma concentration migra vers le martèlement du ballon au plancher. Un rythme se détacha; il me sembla qu'il s'agissait du seul son dans la pièce. Les battements résonnaient si forts, si proches de mes tympans. J'eus un mouvement de recul et le bruit s'évanouit derrière l'énergie générale. Je commençais à m'inquiéter. Le reste du gymnase se trouvait sur un autre plan. Il s'embrouillait dès que je revenais à Nolan, à son intensité...

Le souffle, par là qu'il faut débiter. Ils ont commis une erreur. Au commencement était le souffle.

L'arc : s'installer à genoux; pousser les hanches vers l'avant et basculer le tronc peu à peu vers l'arrière; dresser les bras par-dessus la tête et fixer le plafond; respirer dans la position. Plus fort. Grands les yeux, grande la mâchoire. Sens tes poumons accablés par le poids de ton torse, sens tes poumons qui peinent à grandir, implorent plus d'espace. Halète. Contrains l'air à entrer. Le ventre distendu. Les côtes écartelées. Ne t'inquiète pas, personne ne te regarde.

Je tremble de partout. Les orbites arrondies. Mes contours étirés. Respire au fond des viscères, respire dans les os des joues. J'écarte les doigts et ressens. Étirement chaleur énergie. Des saccades se propagent à l'avant du thorax. Ventre bassin poitrine gorge palais épaules. Les spasmes défigurent. J'inspire en forcené. Je grogne gémis sanglote. Sors les dents comme un animal, la mandibule saillante. De la bave dégouline au bord des commissures. Je tremble j'halète. Crois que je vais vomir.

À chaque inspiration je gonfle, à chaque expiration je m'affaisse davantage. La tension se dissout. Le souffle régulier, maintenant. Le tremblement s'adoucit, devient une vague.

Tranquillement je remonte à la verticale en appuyant les mains dans le bas de mon dos. Des fourmis me parcourent. L'oxygène m'intoxique. Étourdi.

Le balan de mon cou se résorbe. Je reprends ma stabilité. Plante mes pieds dans le sol et me redresse, plus grand, plus solide. Parcoursu d'énergie. La vibration s'intensifie.

Mon corps brasier. Crier frapper bondir. Inspire dans la brûlure. Hurler sauter courir.
L'accrois et l'alimente. Tenaillé par l'envie. Crier. Besoin d'un endroit où crier.

Lorsque la force du dos le permet, tenir la position debout. La longueur du levier accentue la secousse. La charge décrit des aller-retours. Elle a le loisir de se transférer au sol en passant par la plante des pieds.

—Liam, ça va?

Félix s'était planté devant moi et secouait la main.

—J'ai eu le temps de mettre mes sniques pis de m'échauffer pis toi t'as pas bougé d'une miette.

Je jetai des coups d'œil aux alentours. Le banc, mon sac, les baskets délacés qui traînaient sur le sol... À quel moment je les avais sortis, au juste? Le terrain, les joueurs qui s'activaient. Tranquillement, la mémoire me revint. Une envie m'incita à regarder derrière Félix. Je résistai et reportai mon attention sur mon ami.

—Sois pas gêné, viens shooter avec moi, je vais te présenter aux autres.

Les autres... mes futurs coéquipiers. Mes futurs *ex-coéquipiers*, je devrais dire. Je m'empressai d'enfiler mes *KD VII*, achetés pour l'occasion. J'allais faire fureur avec ça.

Je m'élançai à la suite de Félix. Alors que nous marchions vers le panier du fond, j'étirai le cou vers le coin du gymnase. Vide. Je n'eus pas le temps de démêler ma confusion, la main de Félix me poussait dans le dos, m'emmenait à la rencontre de l'équipe.

Je fis d'abord la connaissance de Yannick, un gaillard massif qui se serait mieux fondu dans le décor d'un terrain de football, et d'Abdel, le barbu de plus tôt.

—Tu nous apportes un petit nouveau? fit remarquer le premier à Félix.

Ils me tendirent un poing à entrechoquer. Abdel avait un air jovial, sympathique, malgré que je sentis qu'il me prenait de haut. Yannick ne m'inspirait pas confiance. Il y avait quelque chose de discordant dans son sourire. J'avais la désagréable impression qu'il me raillait, alors même qu'il me témoignait les marques habituelles de sympathie. Pendant que les deux autres discutaient, il me présenta le ballon, fit signe de me positionner pour recevoir la passe.

Le premier contact avec la balle me renversa au creux du ventre. Mon corps me semblait décalé; mon tir prenait un chemin tremblotant.

—Envoye le nouveau, tu peux faire mieux que ça.

Yannick se tenait sous l’anneau et me renvoyait la passe après chaque tentative ratée. Je grimaçais. Vas-y idiot, défiles-toi pas maintenant. Montre-lui.

—Le prochain va rentrer, m’encourageait Yannick.

Il y mettait plus de force, espérant peut-être me ragaillardir. Se produisait plutôt l’effet inverse. Mes mains à vif ne me transmettaient plus la sensation du cuir. Un lancer pénétra enfin le cerceau. Pas très satisfaisant.

Félix choisit ce moment pour se retourner et m’indiquer de le suivre. Je rendis la balle à mon rebondeur, avant de contempler mes paumes rougies.

—À tantôt, me lança ce dernier avec un clin d’œil.

En chemin vers le panier adjacent, je rencontrai Andrew.

—*Hey! We got the same shoes!*

Il balançait la jambe en l’air en agrippant son tibia à deux mains. La démonstration m’arracha un éclat de rire. Drew vint accoler son pied au mien.

Le modèle avait du style. Une texture grillagée à l’avant, le logo en crochet se déployant sur le côté, une bande velcro passant par-dessus les lacets et un quartier arrière en matériau composite rigide, sillonné par une vaguelette. Un faisceau fusait du talon et s’achevait en pointe de flèche. Ces chaussures incarnaient la vitesse.

Mon nouveau camarade semblait se délecter de l’effet de miroir. Il tournait et retournait le pied afin de contempler la réplique sous tous ses angles. Ses chaussures éblouissaient, d’un rose quasi fluorescent; mon choix s’avérait plus classique : des baskets blancs. Le mentionné faisceau, rouge vif, s’agencerait à merveille avec l’uniforme de ma nouvelle équipe. Je me l’imaginai déjà.

Prenant soudain un air sérieux, il me tendit la main.

—Mon nom est Andrew mais tu peux me appeler Drew, me dit-il dans un français aux résonances graveleuses.

Nous échangeâmes une poignée de main dans les règles. Ne sachant comment briser le contact, je répondis :

—Content de te connaître, Drew.

Il retourna vaquer à ses occupations et Félix appela le garde qui l'avait accueilli plus tôt. Isaac, son nom. Seulement je ne le cernerai que plusieurs semaines plus tard, en lisant l'alignement sur la brochure du match d'ouverture.

Ce soir-là, j'épluchais le prospectus qui traînait sur la table des marqueurs pendant que mes coéquipiers s'habillaient dans les vestiaires. Je trépisais à l'idée d'en connaître davantage sur eux. J'étudiais leurs infos et mémorisais leurs clubs d'origine lorsque je butai sur ce nom. Isaac Beaufort, affichait le dépliant; cinq pieds cinq pouces; sciences humaines profil administration; deuxième saison avec les Jaguars...

Incrédule, je relus. Aucun de nous ne portait ce prénom... Les autres renseignements parurent aussi incohérents. Je creusai les souvenirs des semaines d'entraînement; quelques images réapparurent, elles étaient floues, mouvantes. De force, je rassemblai ces morceaux dépareillés et composai un athlète improbable, hybride, qui se soit faufilé entre les lignes, qui ait disséminé les indices vaporeux de sa présence, échappant à une pleine appréhension, depuis le début...

D'un coup, une profonde fatigue m'envahit. Je bâillai.

Ma concentration rapportée sur le feuillet, je m'interrogeai à voix haute en décortiquant les syllabes.

—I-SA-AC... C'est qui ça, Isaac?

Je m'appêtais à faire enquête lorsque Félix apparut devant moi.

—Tu lis pas bien.

Il suivit du doigt.

—I-SAAC, me reprit-il avec la prononciation anglophone, nommant de ce fait le joueur que je côtoyais depuis un mois.

Dans ma tête, deux univers éloignés se frayaient un chemin. Je vis le prénom inconnu, l'épellation bricolée à l'oreille... Soudain je m'esclaffai.

—Aaaaaah! J'étais sûr que ça s'écrivait avec un y et avec un z et avec...

Je me figeai en apercevant que ma réaction attirait les regards. Même Félix semblait surpris. Je bégayai. À ma droite, Drew était adossé sur la chaise de l'entraîneur, nu pieds et la camisole sur l'épaule. Il me toisait, un ricanement au coin des lèvres.

—*Rookie funny.*

C'est ainsi que je me retrouvai, le soir des sélections, en compagnie du dit Isaac, prononcé « Ayzik » ou quelque chose du genre, dans la fâcheuse posture de devoir lui demander pour la troisième fois de me répéter comment il s'appelait. Par chance, j'eus la présence d'esprit de feindre :

—Ah!... Moi c'est Liam.

Je voulus qu'il m'apprenne les poignées à la mode; il s'était retourné en réponse à l'appel de Drew.

—Ils sont cools, ces deux-là, me dit Félix. C'est probablement les deux meilleurs joueurs de l'équipe.

Les deux meilleurs? Félix me connaissait, pourtant. Et il accordait l'avantage aux premiers venus. Drew venait de faire flotter un lob à l'avant du filet. Isaac crinqua les jambes et rebondit d'un coup.

Il ne capta jamais la passe. Son élévation se poursuivit, se poursuivit encore, comme si une force continuait de pousser sous ses pieds longtemps après qu'il ait quitté le sol. Le petit joueur s'accrocha à l'anneau, la tête dans les mailles du filet, se balançant doucement de l'avant à l'arrière. Il se laissa chuter.

J'examinai la surface d'où il s'était propulsé. Un instant avant, j'avais l'impression que le plancher s'enfonçait comme une trampoline...

Pendant ce temps, Drew s'amusait à inventer des *lay-ups* spectaculaires, avec pirouette à 360 degrés, les yeux fermés ou de dos au panier. Bien que la plupart de ses tirs s'égarèrent, quelques-uns passèrent près de réussir. Ses longs bras spaghettis effectuaient des manœuvres impossibles : de grands arcs de cercles, des passements doubles et triples en l'espace d'un seul saut. Même en faisant le clown, il transpirait le talent.

Je commençais à croire que j'avais peut-être sous-estimé mes compétiteurs... Assez de présentations, ai-je décidé, je ne ferais pas mes preuves en faisant des tatas. Le souvenir de mes lancers ratés me démangeait. J'éprouvais le besoin pressant de rectifier la chose à coups de trois points réussis.

Félix interrompit mes réflexions.

—Viens, que je te présente aux coachs.

Les coachs... Mes ambitions me revinrent à l'esprit sous un angle nouveau. Me choisir dans l'équipe, m'accorder un temps de jeu considérable, un poste de partant... ultimement, cela *leur* incombait! Je me disais cela en clopinant derrière Félix.

—Francis! s'exclama soudain mon compagnon. Comment ça va?

Ils s'étreignirent comme de vieux amis tandis que je demeurais en retrait. Francis? Je croyais que Félix m'emmenait voir les coachs. L'inconnu devant moi me paraissait très jeune. Il ne portait même pas de polo.

Félix s'écarta. Le chétif semblait attendre que je me présente.

—Liam, je finis par dire. Et vous?

Les deux autres échangèrent un sourire complice.

—Francis. Je suis l'assistant de Victor.

Fiou, ma performance en séries ne serait pas gaspillée.

—Ah, Victor! Il a dû vous parler de moi.

—Euh, possible. On rencontre beaucoup de joueurs au moment de recruter.

Beaucoup de joueurs... Je serais étonné qu'il y en ait beaucoup d'aussi bons. La mémoire lui faisait défaut.

—Pourtant il m'a offert un rôle important. C'est sûr qu'il a mentionné mon nom. Liam, de Saint-André, un excellent lanceur...

L'inconnu haussa les épaules.

—Où est-ce qu'il est, d'ailleurs? Je voulais lui parler.

Ma question surprit l'assistant. Va savoir pourquoi.

—Victor devrait revenir bientôt. Il avait des choses à régler.

Dommage. Je remerciai le gringalet de la chance inouïe de participer aux essais, en m'assurant qu'il transmette bien le message à Victor, puis je m'esquivai et je fixai le cap sur la cage à ballons.

—Où tu vas? me demanda Félix. Il t'en reste seulement quelques-uns à rencontrer. Je contins mon irritation. Félix ne méritait pas que je me défoule sur lui.

—Tu préférerais pas qu'on pratique à la place? Ça serait bien que je commence par faire l'équipe, non?

Mon ami éclata de rire.

—Ben voyons! Tu me dis pas que Liam Arsenault, l'artilleur de Chambly, le tireur d'élite!... Tu me dis pas que ce gars-là a peur de se faire couper?

Son expression moqueuse m'arracha un sourire.

—Maudit que tu sais comment me remonter le moral...

Il me mit la main sur la nuque et me chahuta avec affection.

—Allez mon tireur d'élite, montre-nous ce que tu sais faire.

Nous nous apprêtions à passer à l'action lorsqu'un coup de sifflet nous stria les oreilles. Quelques gars affluaient vers la *baseline*. Aux quatre coins du gym, les néophytes suivirent la vague. Félix m'adressa un visage lumineux. La pratique allait commencer.

—Nerveux? me demanda Félix alors que nous avions rejoint le groupe.

Les aspirants s'entassaient en sardines sur la ligne de fond, tant et si bien qu'on les avait réparti sur trois rangs. En retrait à l'extrémité, j'évaluais le nombre de compétiteurs : une trentaine, au minimum, et seulement douze postes à combler.

—Non non, je lui assurai, la gorge serrée.

Alors à travers les rangées, j'entraperçus Nolan.

J'eus la certitude de l'avoir déjà vu. Il s'était engagé pour mener le cortège, performant une suite dynamique d'étirements contrôlés, en équilibre sur une jambe, avant d'effectuer quelques pas et de dédoubler la manœuvre de l'autre côté.

Le silence régnait. Je ne pus m'empêcher de ricaner en considérant les nouveaux, pendus aux basques des anciens, tentant maladroitement de reproduire leurs gestes. J'avais l'aide de Félix, moi; je faisais partie de la clique.

Un blondinet se détacha du lot et s'installa derrière Nolan. Il boitillait, sautillait et se contorsionnait de manière ridicule, parodiant les gestes calculés de son alter ego. Les fous rires, d'abord étouffés, s'entre-excitérent et se communiquèrent à l'ensemble. L'ambiance se détendit d'un cran.

—Ça, c'est Charest, avisa Félix.

Un autre rigolo, ai-je songé.

—Lui aussi, il est vraiment bon.

Un autre concurrent.

Par la suite, la séance se déroula très vite.

Plyométrie : l'art de se transformer en balle rebondissante. Quatre fois cinq sauts, indique le planning. *Drop jump* : s'installer sur une boîte ou tout objet d'une hauteur de quinze à vingt-quatre pouces; tendre un pied dans le vide, se laisser tomber en chute libre; à l'instant du contact, rebondir au plancher. Tu peux poser une seconde boîte en face, y atterrir en rétractant le moins possible les genoux.

Je me tiens sur l'arête du banc de touche, les talons appuyés, les orteils qui dépassent. Ils gigotent dans le vide. J'écale la peinture verte avec mes ongles. Au sol, les lignes graduées, les grains de caoutchouc du terrain synthétique. J'ai déposé un bac de recyclage, couché sur le côté. Attends le signal.

Je lève un pied, me tiens en équilibre. Contemple le bas de la montagne russe. Le chronomètre marque le temps de repos à respecter : une minute cinquante-sept, huit, neuf... go.

Bascule. Touche plus à rien. Me raidis anticipe le sol et le voilà au bout de mes orteils les articulations se crinquent chevilles genoux socles des hanches et les bras remontés derrière...

Tremplin. Le plancher restitue la force. Tendons et ligaments propulsent vers le haut. Étirement. Flotte en apesanteur et me pose délicatement sur le bac de récupération.

Debout sur mon podium. Le soleil est radieux. Descends et escalade la rampe de saut. Encore quatre répétitions.

Il y eut trois séances avant l'annonce des joueurs retenus dans l'équipe. Vite on se rendit compte que tous n'avaient pas la même prétention au titre. Un *drill* trahissait les intrus. Leurs lancers retombaient dans le vide, ils s'empêtraient les pattes, perdaient le contrôle du ballon. Leurs cafouillages ne dérangèrent personne aussi longtemps qu'il fut question d'exercices individuels, cependant dès que l'on passa au collectif...

Victor tardait à les couper et nous payions le prix. Quoi de plus frustrant que de réaliser une enfilade de passes et de feintes, de manière à percer la formation adverse et produire un lancer de la plus grande qualité, pour voir le ballon s'échapper en direction du maillon le plus faible... Le passeur voulut rattraper le projectile au vol, revenir en arrière, changer de receveur, il cria au boulet de lui refaire la passe, ne pas lancer, ne surtout pas lancer!

Trop tard. L'escroc faisait la sourde oreille. Les yeux se fixaient sur la cible, la détente s'amorçait... La tentation est forte de se croire le héros.

Tel que prévu, ledit boulet foira son tir, réduisant nos prouesses à néant. Je le toisai alors qu'il revenait en défense. Faire passer son ego avant l'équipe, nous infliger un tel crève-cœur... Quand je pensais aux sacrifices réalisés en vue de nous trouver ici. Celui-là voulait s'infiltrer sans avoir investi les efforts préalables? Sa présence déshonorait le sport. Il ne méritait pas de toucher au ballon.

Par chance, Victor nous délesta. Il retira les imposteurs; Francis leur suggéra de ramasser leur sac; un à un ils sortirent, tête basse.

Il restait bien quelques athlètes médiocres dont la présence, sans être utile, était au moins plus tolérable. Leur tour venait à la fin des pratiques. Coach Victor nous réunissait, applaudissait notre travail. Il sortait un calepin et nommait ceux « à qui il devait parler ». Ces derniers quittaient le cercle tandis que nous procédions au cri de ralliement. *One-two-team*.

Pour ma part, j'avais excellé à de multiples reprises. Par exemple, lorsque j'ai remporté la première manche d'un concours de lancers francs avec un score de neuf sur dix, lorsque j'ai performé un *spin move* à faire tourner les têtes, ou lorsque j'ai pris l'avance au cours d'un duel chaudement disputé avec Charest, un des meilleurs de l'équipe selon Félix.

Ces faits saillants jouaient en boucle dans ma tête et renforçaient ma conviction : j'étais le meilleur ci-présent. Top 3, dans le pire des cas... Il faut avouer qu'Isaac me donnait du fil à retordre. Difficile à battre en défense, difficile à garder en attaque. Je croyais l'avoir bloqué et il mettait les freins, changeait de direction et s'évadait. Je croyais l'avoir semé et il empruntait un détour, reparaisait et piquait le ballon.

Seulement Isaac ne comptait pas. Tout le monde sait que les petits joueurs sont naturellement athlétiques. Enfin... Il cachait des ressorts dans ses mollets; comment pouvais-je rivaliser? Son agilité était génétique. Il n'avait pas travaillé pour.

Idem pour Andrew et Yannick. Le premier avait des bras interminables : le bout de ses doigts atteignait ses genoux! Il déployait son envergure et ratissait l'espace autour de l'anneau; bonne chance pour faire passer un tir. Je me croyais à découvert et Drew fondait sur moi au dernier moment, s'étirait juste assez pour effleurer la balle et la dévier. Quant au second, même sa graisse était dure au toucher. Il promenait sa masse osseuse dans la raquette et étampait ses avant-bras dans les côtes de quiconque songeait à s'approcher. On y repensait à deux fois.

Rien de cela ne me semblait très juste. Seulement, je ne m'inquiétais pas outre-mesure. Un peu de temps et je m'accoutumerais à la vitesse du jeu, à la rudesse des contacts physiques. Je surmonterais ma condition défavorable. Mon mérite n'en serait que plus grand.

La troisième et dernière séance tirait donc à sa fin et les entraîneurs décidèrent d'organiser un tournoi de cinq-contre-cinq. La vraie affaire. À ce stade, vingt aspirants-Jaguars tenaient debout. La fébrilité se lisait sur les visages. Seraient enfin départagés ceux d'entre nous qui se départiraient du statut d'aspirant, ceux qui auraient encore souhaité s'y raccrocher...

Mon bataillon fit bonne figure au premier match. Nos adversaires offraient peu de résistance. Je soupçonnai que l'entraîneur les avait rassemblés exprès; s'ils se faisaient dominer, ils ne pourraient pas s'obstiner lorsqu'on leur montrerait la porte...

Le seul hic, lorsqu'on affronte une équipe inférieure, c'est que les moins bons d'entre nous prennent confiance : pour une fois, ils arrivent à marquer. Dès lors qu'ils ont goûté à ce plaisir, bonne chance pour les faire décrocher. Ils ne voient plus clair, croient qu'ils sont dans la zone ou quelque chose du genre et bombardent le panier. Je fus forcé de refuser la passe à un tel intoxiqué. Une tête enflée, ça nuit à l'équipe.

Ma stratégie se heurta vite à ses limites. Ledit intoxiqué se choqua. Selon lui, je mangeais le ballon. Il pouvait parler... N'empêche, pendant qu'il rouspétait, son joueur en profita pour détaier et gruger notre avance. Je me retournai vers le lâche. Il replaçait ses mèches châtaines et exhibait une mine satisfaite. Il pouvait se convaincre qu'il réparait une injustice, moi je savais qu'il ne pensait qu'à lui...

Par chance, j'eus la sagesse d'opter pour la diplomatie. La partie ne valait pas la peine que l'on s'échauffe, ce narcissisme encore moins. Les entraîneurs préfèrent les joueurs d'équipe; il se ferait couper et je ne le verrais plus.

À contrecœur, je me résolus à partager la vedette. J'en profitai pour parfaire mes talents de passeur, et je récoltai quatre mentions d'aide. Je trouvais même assez plaisant de m'inscrire au pointage en passant par les autres.

La seconde partie débuta et ma troupe me laissait tomber. Nous affrontions les vétérans; ils nous écrasaient. Je pris conscience qu'on m'avait assigné de minables joueurs de soutien. Puisqu'ils ne présentaient aucune menace, leurs hommes les ignoraient pour venir me doubler, me tripler, me quadrupler. J'accumulais les *turnovers*; comment pouvait-il en être autrement? Je ne suis pas un surhomme...

Je me lançai aux trousses d'Abdel après qu'il m'eut ôté la balle. Je me synchronisai avec ses pas, et me préparais à bondir et écraser son tir sur le panneau quand il bifurqua soudain. Hein? Il refusait le point facile et courait s'installer dans le coin... Je me trouvai aux premières loges pour contempler la trajectoire très haute qu'emprunta le ballon, avant de retomber droit dans le filet.

Le bras d'Abdel se dressait encore en l'air tandis qu'Isaac se pendait à son cou, que Yannick lui flanquait une virile claque sur les fesses et qu'Andrew s'adonnait à une danse de célébration. S'ils pensaient que je les laisserais m'humilier...

Je profitai de leur inattention pour m'élancer en terrain avant. Je freinai derrière l'arc, leur rendit la pareille. Puis à leur tour en offensive, j'interceptai la passe et je filai en contre-attaque. Après avoir marqué, je revins me poster devant mon homme, claquai les mains au sol et m'écriai :

—*Defense!*

—Le nouveau est fâché! ricana alors Yannick.

Mets-en. J'augmentai la pression sur le porteur. Balle! Balle! Balle! Mes crieries bourdonnaient dans ses oreilles. Balle! Balle! Balle! Mes mains se démenaient, lui obstruaient la vue et le faisaient paniquer, c'est clair. Derrière moi, mes collègues pressaient le tempo, élevaient l'intensité, les autres ne savaient plus où donner de la tête, nous bloquions les issues. Mon joueur se débarrassa du ballon, par peur que je le lui dérobe, ai-je supposé...

Je pivotai, prêt à partir en contre-attaque après l'interception d'un équipier. Je vis plutôt Isaac, seul sous l'anneau, son défenseur semé à la ligne de trois points. Le perdu affichait des yeux hagards entre les mèches de son toupet. J'explosai.

—Reste entre lui pis le panier! C'est la première chose qu'on apprend en maternelle!

La voix de Victor résonna.

—Treeente secondes!

Je commençais juste à trouver mon rythme... La tignasse sortit le ballon. Aussitôt la mise en jeu exécutée, je fus assailli par une marée de défenseurs. Une pression tout-terrain. Drew me faucha la balle et monta au *lay-up*.

J'exhortai mon collègue. Vite! Cette fois je n'attendis pas qu'on me prenne au piège; je lui refis la passe et lui criai de regarder en zone avant. L'égaré prit deux dribbles, me jeta une passe maladroite à la première difficulté. Le ballon me manqua et je le récupérerai de justesse.

Lorsque je me retournai vers l'avant, Nolan se tenait là. Il me fixait avec des yeux sinistres. J'hésitai une seconde, puis tentai de le déborder en me faufilant contre la *sideline*; il s'y trouvait déjà et je fonçai droit dans un mur. Je cafouillai, repris le ballon à deux mains. D'autres arrivaient. Personne à qui passer. L'espace se resserrait, des bras s'entrecroisaient et me giflaient les flancs, il faisait sombre tout d'un coup. Quelqu'un m'arracha le ballon. Je perdis l'équilibre...

Lorsque mes paupières se rouvrirent, Nolan et Isaac sautaient l'un contre l'autre en crispant les biceps. Yannick me surplombait. Il me donna la main pour me relever tandis que le sifflet de Victor vrombissait. Les autres convergeaient vers ce dernier. Si on m'avait accordé une minute de plus...

—Inquiète-toi pas, me chuchota Félix. C'est juste une partie.

Je rejoins le peloton. Un barrage imposant se dressait devant nous. Francis à gauche, Coach Victor au milieu et à droite, un homme aux traits sévères que je ne connaissais pas. Je l'avais déjà vu flâner devant l'entrée, nous observer sans dire un mot avant de ressortir. Une pensée me fit sourire : le sommet de leurs crânes formait un escalier.

Le trio nous scrutait. Peut-être était-ce la faute de l'invité, les vétérans semblaient aussi nerveux que les recrues. Yannick ne retenait pas autant sa langue, les derniers jours, Drew ne se tenait pas aussi figé. Nolan, lui, fixait le vide, imperturbable.

Le coach prit la parole.

—Bravo messieurs, vous ne nous avez pas rendu la tâche facile. Beaucoup de talent dans ce gymnase. Malheureusement, on a seulement douze places.

Il examina son calepin.

—Quand je vous nomme, placez-vous derrière moi. Andrew, Yannick, Charest...

Il partait raide.

—Isaac, Abdel ...

Liam.

—Kenny...

Liam.

—Félix...

Liam.

—Tommy...

Mon nom ne venait pas.

—Jovens...

Mon nom ne venait pas.

—Liam, Ludovic...

Victor releva les yeux et le silence revint. Il me fallut quelques instants pour assimiler ce qui venait d'arriver. Je contournai le trio d'entraîneurs. À mon grand étonnement, la tête enflée trottinait à mon côté.

—Bravo *man*, dit-il en me tapant l'épaule.

J'essayai de masquer mon aversion.

—Merci! Bravo à toi aussi...

Le cercle m'accueillit à bras ouverts. On se réjouissait pour moi et on m'inondait de félicitations. On put finaliser le cri d'équipe; en chœur :

—*One-two-team! One-two-Jaguars!*

Voilà. Je faisais partie de l'équipe. Prochaine destination : division 1.

Je cheminai vers les vestiaires quand la voix de Victor m'interpella.

—Ludovic et Liam, restez donc quelques minutes.

Je me retournai vers Félix. C'était normal? Il haussa les épaules.

—Vas-y *man*. Ton nouveau coach veut te parler.

J'acquiesçai. Peut-être les entraîneurs voulaient-ils me louer personnellement, me présenter le rôle crucial que je devrais remplir...

Ils m'attendaient. Devinez-qui attendait lui aussi. Ludovic... J'examinai ses cheveux en vagues, ses yeux bleus. Pas tellement l'air d'un athlète. Francis prit la parole.

—Salut les gars, on voulait commencer par vous féliciter. Il y avait deux places pour des recrues. Vous les avez bien méritées.

Je jetai un coup d'œil vers mon voisin. Deux places? Je croyais que...

Un claquement me fit sursauter. Les entraîneurs applaudissaient. Mes bras devinrent inconfortables; je suivis le mouvement. Visiblement embarrassé, Francis reprit.

—Bon... On vous a choisi parce que vous montrez de belles qualités. Vous mettez du cœur à l'ouvrage et vous voulez gagner. C'est super. Par contre, il va falloir bûcher pour mériter votre temps de jeu.

Mériter du temps de jeu... Qu'est-ce qu'il racontait? Je lui demandai.

—Et bien, si tu veux savoir, les autres gars ont déjà une année d'expérience au collégial, pis ça paraît! Vous avez du retard à rattraper.

Mais d'où il sortait, celui-là? Du retard, ça s'appliquait à Ludovic, pas à moi! Je me tournai vers Victor. Il prit le relais.

—Écoutez les gars, je vais être honnête avec vous, vous êtes chanceux qu'il y ait eu des essais. On avait une bonne équipe l'année dernière et presque aucun finissant.

C'est lui qui était chanceux que j'aie choisi son cégep!

—On a deux joueurs qui ont coulé des cours et qui sont pas éligibles à l'automne. D'accord?

—S'ils reviennent après les fêtes, c'est possible que vous deveniez *red shirt*.

Mon corps se mit à picoter.

—*Red shirt?* demanda Ludovic.

—Joueur de pratique, répondit l'autre.

Oui oui. Je sais ce que ça veut dire.

Les branches clairsemées, le ciel grisâtre, la lourdeur de souvenirs qui s'évaporent en grésillant dans l'atmosphère.

Je marche à la dérive dans mon enfance. Les chemins du boisé où l'on se promenait à bicyclette. Les arbres étaient plus hauts dans ce temps-là. Je n'en voyais pas la fin.

Septembre de retrouvailles; pas cette fois.

Le gravier craquèle sous mes pas. L'horizon nu. J'accélère.

Un poids bride mon souffle. Le vent d'automne s'engouffre avec peine, combat la résistance qui enserme mes poumons. Mon pas demeure pesant, l'instant trop court, j'atterris mollement, m'enlise à la surface.

J'accélère.

Défilent autour de moi : branches cassées et tapis de feuilles mortes. Des lignes de fuite. Le chagrin me poursuit, me laisse des grains de sucre dans la gorge. Je m'enfuis et prends plaisir à la vitesse. Je presse le pas et bientôt quitte le sol. Veux plus m'y attarder. Respire ma détresse à grandes bouffées. L'expulse. J'accélère.

Le corps vif, cisailé par les impulsions, des traits jaillissent en alternance et me découpent. Je marche sur le vide, effleure l'eau de la pointe des pieds. Plus vite. L'oxygène se démène dans ma cage. Mes parois capitulent. Mon effort se propage par osmose dans l'interstice. Décor s'embrouille et disparaît. Que l'avant qui existe.

Accélère, accélère.

Nuage de poussière derrière moi. La vitesse me chatouille. Mon souffle retombe en cascades comme un fou rire.

L'énergie se disperse à mesure que mes pas amortissent mon élan. Le visage radieux, je laisse mes bras brimbaler. Mon trot reprend, avec grâce.

Dans le train du retour, j'observais la campagne. La lune éclairait les champs tandis qu'au loin, les conifères formaient un ruban noir. La forêt défilait sous mes yeux fatigués.

Je ressassais la séquence. Les défenseurs m'encerclaient. J'aurais pu feinter à droite, accélérer à gauche. J'aurais pu regarder au centre, passer en fond de terrain. J'aurais pu... me rendre à l'évidence. Ils étaient trop nombreux. Je n'avais aucune chance.

Mes maladresses des derniers jours me revenaient d'un coup. Lancers mal calibrés, passes imprécises, décisions stupides... Je me voyais foncer dans la mêlée. J'aurais pu faire un pas de côté, contourner le bloqueur pour un *lay-up* renversé. J'aurais pu ressortir le ballon à Charest, démarqué à la ligne de trois points. Ou encore freiner sec, m'incliner vers l'arrière pour un lancer en *fadeaway*...

Mes rêveries résistaient. Un pied de travers me faisait trébucher et j'offrais le ballon au défenseur. Face contre terre, j'accusais Victor haut et fort de n'avoir pas appelé la faute. Peut-être était-ce le mien, ce pied, maintenant que j'y songeais. Moi qui me pavais en me prenant pour le meilleur... Soudain une pensée horrible me traversa. Informulable.

Le wagon sursauta et je revins à moi en tâtonnant la rembourrure de la banquette. Je respirais très fort. Un inconnu de l'autre côté de l'allée me regardait. Il s'apprêtait à me parler lorsque je détournai le regard.

Quelque chose m'échappait. Je venais de mettre le doigt... L'image avait fui comme un rêve après le réveil. Je soupirai. Quoiqu'il en soit, j'allais devoir rehausser mon jeu d'un cran. Dire que Victor me comparait à Ludovic...

J'allais faire mieux, je me savais capable de faire mieux. Je gagnerais en confiance. C'est ça! Je l'avais senti dès le début. La nervosité, le manque d'assurance, mes défaillances venaient de là. Quel idiot, je devais me calmer et laisser mon talent parler.

Je me châtiais ainsi lorsque le train arriva à bon port.

Débusquer chaque recoin toxique. Crever l'abcès. Que le pus se répande, que l'infection soit expurgée.

J'examine le pectoral gauche du bout des doigts, le long des fibres. Chacune d'elles un câble d'acier aux filins parallèles. Je tâte la zone d'attachement à l'épaule, puis enfonce mes doigts dans l'aisselle pour pincer le faisceau musculueux. Je découvre un nodule. Le palpe et le presse. Il s'échappe en glissant sous la peau.

Je relâche la pression et m'aligne au-dessus du point sensible. Plonge la jointure, elle creuse et débroussaille, déblaie le terrain, parvient au cœur de la contracture. Une douleur floue se généralise. Ma langue devient pâteuse. Mes paupières clignent à répétition. Peine à les maintenir ouvertes. Ma tête cogne des clous.

Besoin d'une pause.

J'exhale et me sens fondre. Assis au bord de mon lit, je bats doucement des jambes pour assister le sang dans sa circulation. Me sens caler dans le matelas. Je m'administre quelques claques au visage. C'est reparti.

Je serre. Le rouleau de chair se contracte, il pulse sous mes doigts. Au même moment, un point de tension concentrée apparaît dans mon dos, sous l'omoplate. Je réduis la pression; le point s'estompe et disparaît; sur commande je le fais reparaître. Je constate un engourdissement à l'intérieur du coude, jusqu'à la pointe de mon auriculaire.

Je dessine de petits cercles et le muscle se dénoue. Je malaxe une poignée de chair tendre, désormais. La relaxation se diffuse.

Barrière. Les fibres supérieures demeurent crispées. Je scanne mentalement la région; je le jurerais : des ondes radioactives en émanent.

Mes doigts s'aventurent à la jonction du sternum et de la clavicule. Un gémissement sonore : la douleur est exquise. Je laboure tout un rang de cordelettes tendues. M'amuse à les faire osciller, les gratte comme les cordes d'une guitare.

Je traque, repère le nœud principal. Les côtes offrent de la résistance. J'écrase le pauvre filament contre l'os au-dessous. La douleur irradie, une aiguille me transperce et je le jure : du poison suinte, des débris se délogent, du sang vicié s'écoule, des tissus adhésifs craquent et respirent enfin.

Je relâche la pression en soupirant de soulagement. Essuie une gouttelette au coin de l'œil. Les valves ouvertes : des flots de sang affluent, se déversent, ils balayent et nettoient la zone meurtrie. J'effectue quelques rotations de l'épaule. Mon bras se balade avec liberté, rejoint des amplitudes nouvelles. Une chaleur bienfaisante.

Côté droit, maintenant.

Je regarde les gens et songe à leurs points de tension cachés. Constrictions de leurs instruments moteurs. Figent leurs élans, tirent les ficelles et défigurent leurs gestes à leur insu. L'un s'appuie sur la droite, laisse la gauche pendouiller comme un membre fantôme. L'autre roule les épaules, plie le cou en arrière, tourne exagérément les coudes vers l'extérieur. Le prochain pousse la hanche, se distord la colonne et désaxe le cou légèrement vers la droite. Qui leur a fait du mal pour qu'ils se meuvent ainsi?

Je ricane en secret. Ne se doutent pas : la moindre pression exercée ici ou là pourrait déclencher un accès de folie.

Pour les muscles des cuisses, la force des doigts est insuffisante. Utiliser plutôt une barre olympique de quarante-cinq livres, à la manière d'un rouleau à pâte.

Chapitre 2

Un certain temps s'est écoulé avant que Nolan me remarque. Son regard paraissait me traverser pour se fixer au loin, dans un horizon indéfinissable. Qui sait ce que ses yeux percevaient, sur quoi ils se focalisaient, du moins, je n'en faisais pas partie. Ils me survolaient et je n'existais pas.

Après les sélections, chacun sentit que les enjeux devenaient sérieux. Nous approchions de la mi-septembre; à peine plus d'un mois nous séparait du match d'ouverture. Entretemps il y aurait des joutes préparatoires, un tournoi à domicile, de rudes séances de conditionnement physique et la pratique acharnée de nos stratégies. L'équipe avait manqué de cohésion l'année dernière. Dorénavant, aucune absence ne serait tolérée, aucun retard sans justification valable. On visait l'or aux régionaux, une qualification aux provinciaux, où tout demeurerait possible. Tel fut le plan annoncé par Victor dès le jour 1. Ceux qui ne seraient pas prêts à s'y plier feraient mieux de partir maintenant...

Silence.

Évachés sur les chaises pliantes de la salle de conférence, mes équipiers échangèrent des regards en coin. L'entraîneur fit avancer le diaporama; l'écran tourna au noir. Après quelques instants, Drew se leva et dit, en pesant bien ses mots :

—I wanna win this year, guys. I'm fucking tired of losing.

L'intervention produisit son effet. Tous bondirent sur pieds et l'entraîneur fit signe : il était temps de se mettre au travail! Cette saison serait la bonne!

Un cri de ralliement et quelques volées de marches plus tard, nous nous trouvions sur le terrain, la langue à terre, transpirant à grosses gouttes après plusieurs séquences de course rapide.

—Je sais pas... ce qui se passe, me dit Félix pendant l'intervalle de repos. On se... défonçait pas comme ça... l'an passé.

Les coachs avaient disposé des cônes aux quatre coins du gymnase double et formé autant de sous-groupes. En quarante secondes, chaque peloton devait compléter deux fois le tour du périmètre. Vingt secondes de récupération, un demi-tour de marche, dans le coin opposé se trouvait le cône attitré pour le prochain départ.

—Qu'est-ce que tu veux dire? je demandai entre deux halètements.

—Me semble que... Victor aurait jamais... donné cet exercice... Pis...

J'interrompis mon camarade.

—Reprends ton souffle, Félix, dis-je en riant. Tu m'expliqueras plus tard.

Le sifflet retentit avant que l'on atteigne notre cône. On dût presser le pas pour ne pas accumuler de retard. Fatal dans ce genre d'exercice.

Je ne m'en sortais pas mal. Félix éprouvait des difficultés. Il grimaçait et sa respiration sifflait. Je demeurai à sa hauteur pour lui prêter main forte :

—Lâche pas *bro*.

Soudain, Nolan marchait à nos côtés. Quand est-ce qu'il nous avait rejoint? Une personne manquait au peloton voisin. Nolan les avait devancés de trois quarts de tour...

J'eus une idée. Lui qui filait en solitaire, sans opposition... Au coup de sifflet j'accélérai. Je le talonnai sans problème durant le premier tour. Nous entamions le second quand j'entendis mon nom.

—Liam! Change pas d'équipe! cria Victor. Tu vas mélanger les autres!

Je ralentis, frustré. J'allais dépasser Nolan! Félix me rattrapa avec plusieurs secondes de retard. Il avait mauvaise mine. Son visage était blême.

—Ça va, Félix? demandai-je. Arrête-toi si t'as besoin.

Il balaya ma suggestion.

J'observai le reste de l'équipe. Alors qu'initialement, quatre trios serrés se poursuivaient, des individus épars trottaient maintenant le long des lignes. À l'autre bout du court, Yannick respirait bruyamment. Un peu trop à mon goût.

—Il faudrait quand même pas... qu'il nous tue! lança-t-il, entrecoupant sa phrase d'un râlement de tuberculeux.

Sentant l'enthousiasme des troupes s'effriter, Victor s'écria :

—Dernier tour!

Je piétinais sur place lorsque le signal fut donné. En me ruant vers l'avant, je songeai : il s'agissait du dernier sprint, Victor ne pourrait plus m'accuser. Je rattraperais Nolan et il reconnaîtrait ma trempe, me prendrait sous son aile, m'apprendrait ses secrets...

Je n'aperçus jamais Nolan. À chaque virage, j'espérais discerner ses contours dans l'atroupement d'épaules cahotantes. Je dépassais un lambineux avec l'espoir de reconnaître son profil. Sans succès.

Puis une silhouette apparut et fila devant moi, en gagnant du terrain. Je reconnus immédiatement son geste strict, fuselé, sa façon de fendre l'air et de projeter les genoux comme un sprinteur, tandis que nous peinions à décoller du sol, nous dandinions péniblement. J'admire son galop. Se situait-il au-delà de la fatigue?

Victor mit fin à ma songerie.

—Gooorgée d'eau! On reprend dans deux minutes! annonça-t-il.

On entendit des gémissements. Certains s'appuyèrent lourdement sur leurs genoux. D'autres s'accroupirent au plancher. Un claquement de main résonna et recouvrit la trame des respirations. Drew faisait la tournée pour donner des *high five*.

La mêlée s'amassa devant la porte du gymnase.

—J'espère qu'il pense pas qu'on va se taper ça une autre fois, grommela Yannick en franchissant le seuil, assez fort pour que son commentaire n'échappe à personne.

Victor fit mine de n'avoir rien entendu.

Je saisis ma bouteille d'eau et la secouai par-dessus mon gosier. Plus une goutte. Alors que je m'enlignais vers la porte du fond, Victor m'interpella.

—Liam, viens donc ici deux secondes.

Marche arrière.

—Je t'ai pas demandé de rester dans ton équipe?

Je balbutiai.

—Euh, oui mais... on arrivait au dernier tour, j'ai pensé...

Il me coupa.

—Fais plus ça, s'il-te-plaît.

J'opinaï. Remis le cap vers la fontaine.

En débouchant dans le couloir, je vis une carrure se redresser. Félix sortit la tête de la poubelle, crachota à quelques reprises. Il replaça le couvercle et s'essuya la bouche.

—Est-ce que tu viens de vomir? je lui demandai.

—Ça rentre dedans, man. J'ai fait beaucoup d'heures cet été. Ça fait longtemps en maudit que j'ai fait de l'exercice pis ça paraît!

Je haussai les épaules; il semblait le prendre de bon cœur. Je remplis ma bouteille et m'empressai de rejoindre le groupe.

Les entraîneurs nous firent pratiquer les mouvements à l'attaque : passe, coupe, suis, démarque, passe, coupe, suis, démarque... La répétition me lassait, je maîtrisais ces stratégies depuis le secondaire 2. Qui-plus-est, mes équipiers clopinaient entre les différents postes offensifs et s'échangeaient des passes molles et imprécises, de sorte que l'exercice ne servait à rien.

Les coachs s'entêtèrent. Victor nous fit courir des suicides et nous força à reprendre le *drill* du début. Il fallait porter attention à chaque détail, effectuer chaque geste en comprenant l'intention stratégique. Nous n'arrêterions pas tant que ce ne serait pas à son goût, affirma-t-il, même s'il fallait rester jusqu'au matin!

J'entendis Charest soupirer.

—Crime, on est là pour avoir du fun...

La résignation s'installa. On mit plus d'effort dans nos démarrages, plus de netteté dans nos passes. Yannick reçut le ballon.

—Intention, les gars, intention! répéta-t-il en se martelant la tempe avec l'index.

Il se mit à désigner chaque action, nommant la zone à traverser, le receveur à qui passer, pointant l'anneau avant de couper au panier. Des ricanements se propagèrent. Plusieurs entreprirent de l'imiter. L'exercice se transforma en mascarade.

Qu'est-ce qu'ils essayaient de prouver? me suis-je dit. Je n'appréciais pas non plus les méthodes de Victor, seulement il restait notre supérieur. Une équipe digne de ce

nom doit demeurer unie derrière son chef. Avec un peu de chance, les fautifs se feraient punir. On retrancherait des minutes sur leur temps de jeu, par exemple...

L'instigateur de la mutinerie se retrouva derrière mon dos.

—Envoye Liam Arsenault, vigueur! me somma-t-il. Vigueur, Liam Arsenault!

Je me crispai. Mon regard s'accrocha à celui de Victor, qui se tint coi.

Il faut croire qu'une amélioration notable avait eu lieu car le coach nous indiqua de cesser. L'exercice se muta en cinq-contre-cinq mi-terrain : du jeu libre...

Je n'arrivais pas à croire que l'entraîneur capitulait devant ces moqueries. Déboussolé, je me mis à commettre toute sorte d'erreurs qui ne me ressemblaient pas. De retour sur le banc, je ne savais plus où donner de la tête : un instant Victor prêchait l'effort, et le suivant il me réprimandait pour en avoir trop fait; un instant il exaltait la discipline, et le prochain, il récompensait l'insubordination de ses troupes.

La pratique touchait à sa fin et l'entraîneur nous rassembla autour du tableau blanc. Francis avait dessiné une grille au feutre noir. La liste de nos noms s'étalait dans la colonne de gauche tandis que des abréviations remplissaient la ligne supérieure.

—On va tester votre *shooting*, annonça l'assistant. Dans chaque case, vous allez inscrire votre résultat à un *drill* de lancer. On va conserver vos pourcentages et vérifier l'amélioration au fil des mois.

L'entraîneur-chef ajouta :

—C'est grâce à ça qu'on va décider qui on veut voir shooter pendant les matchs.

Qui on veut voir shooter? Je commençais à m'inquiéter lorsque je me rappelai : ma plus grande force résidait dans mon lancer. Ce tableau comparatif serait l'occasion rêvée d'exhiber mon talent. La ligne vis-à-vis mon nom se démarquait; elle attendait de recevoir des statistiques records.

Francis effectua une démonstration. Il nous montra les emplacements d'où décocher nos tirs, nous expliqua comment nous déplacer et la posture à adopter en attendant la passe. Pour couronner l'exemple, il laissa décoller un lancer de trois points. Les yeux grands, je suivis la haute parabole décrite par le ballon... jusqu'à ce qu'il

ricoché au fond de l'anneau. Pendant un instant, j'avais cru être le témoin d'une technique parfaite. Le résultat démentait heureusement cette illusion.

On forma des équipes de deux. Je me trouvai à faire la paire avec un dénommé Jovens. Je n'avais pas encore discuté avec lui et je fus étonné en l'entendant. Il parlait très doucement, avec une voix grave et rauque traversée par de surprenantes inflexions aiguës. Le grand bonhomme me parut sympathique.

L'impression se révéla rapidement trompeuse. Jovens mettait une éternité à récupérer les rebonds; le ballon s'éloignait et un délai interminable s'écoulait avant qu'il ne remue sa carcasse. J'examinais sa démarche rigide et désarticulée; le lourdaud allait s'étaler d'une seconde à l'autre! Ce scénario cocasse me faisait rigoler tandis que je trépisais dans la posture enseignée par Francis.

Mais pire que l'attente, c'est la médiocrité des passes qui me frustrait. C'est bien connu, une passe précise bonifie le pourcentage du tireur. Il reçoit le missile dans la gâchette; les faux mouvements sont évités; il ne lui reste plus qu'à décocher. Par malheur, le contraire est aussi vrai. Les passes de Jovens atterrisaient partout ailleurs que dans la cible. Mes tirs s'éparpillaient; comment pouvait-il en être autrement? Le bête s'excusait. Croyait-il réparer son erreur? J'avais une réputation à bâtir, le respect de mes pairs à obtenir. Son sabotage était impardonnable.

Je repensai à la mise en garde de Victor. Si on me limitait, ou carrément m'interdisait de tenter des trois points, c'est l'équipe en entier qui se verrait pénalisée. À partir de maintenant, ai-je réfléchi, je ne compterais plus les lancers ratés par la faute de Jovens. Mon pourcentage remonta dans l'intervalle habituel, à ma satisfaction.

Fâcheusement, ma solution à un problème en suscita un deuxième. Puisque Jovens était lent au possible, et comme je devais effectuer une trentaine de tirs avant d'en avoir comptabilisé vingt, les autres duos attinrent bien avant nous la quantité prescrite.

—Coudonc les gars, ça vous prend donc ben du temps! remarqua Victor depuis l'autre bout du gymnase.

—On a presque fini!

Je me trouvais alors au sommet de la clé, devant le logo. Peu à peu, les curieux s'attroupèrent. Drew nous prêta main forte et le changement fut instantané. Enfin un passeur digne de ce nom! Je sentis les regards sur moi, je remarquai les moues d'approbation tandis que je m'appliquais à parfaire ma forme, et de ce fait réussissais un tir, deux tirs, trois tirs d'affilée. Mon cœur se mit à battre la chamade et je sentis mes bras qui bougeaient loin de moi. Clic, clic, clic émettait le ballon en frôlant le fond du cerceau. Le filet ondulait. L'assistance rugissait en assurant le compte de mes réussites et à travers leur joie, je ne distinguais que ce clic, clic, clic et le chuintement du cuir glissant contre les mailles.

—Dix-sept! Dix-huit! Dix-neuf! Vingt!

Une foule en délire m'assiégea. On me chahutait, on me chavirait; on me souleva en clamant la victoire. C'était moi, Liam, le héros du jour.

Le rassemblement migra jusqu'au tableau, où l'on se fit le plaisir d'annoncer mon pointage. Victor calcula la somme des différents tests.

—D'où viennent ces résultats?

Je sursautai. Jovens s'était glissé à ma droite. Il me dévisageait. Je maintins le cap vers l'avant.

—Trente... plus... plus... marmonnait le coach en griffonnant dans le vide.

—Ce ne sont pas les bons nombres.

Autour de nous, des têtes se retournèrent. Je chuchotai :

—Ben oui. De quoi tu parles?

Je commençais à m'alarmer. Je n'aurais jamais cru que Jovens tenait le score. Rester debout sans flancher paraissait un défi suffisant.

—Soixante-sept sur cent! s'exclama l'entraîneur. Bravo Liam, c'est le troisième meilleur score de l'équipe. Pas rien pour une recrue.

Jovens ne démordait pas. L'attention générale se concentra sur nous.

—Est-ce qu'il y a un problème? demanda Victor.

—Non! Tout va bien! j'assurai en riant.

—Jovens...?

L'intéressé se retourna. Légèrement en retrait, je n'apercevais pas son visage. Il répondit de sa voix lente.

—Ce n'est rien, coach.

Me vint l'heureuse idée de ne rien ajouter.

Le sous-bois me sépare de mon quartier. M'engage dans la croisée quand d'instinct un mouvement de recul. Un homme à bicyclette traverse le carrefour. Crois pas qu'il m'ait remarqué.

Le passant disparaît entre les arbres. Devant, le chemin débouche sur ma rue. Je vois la cour avant d'ici; l'auto de mon frère est garée.

Pas envie de rentrer, pas envie de les affronter.

Me faufile dans l'allée en prenant garde d'éviter l'angle de la fenêtre. Ma mère guette mon arrivée depuis sa tour. Je dissimule mon sac au milieu de la haie. Détale.

De retour au carrefour, je m'enfonce dans le sillage du cycliste. Les branches dégarnies étreignent la lumière des réverbères, laissent filtrer une blancheur laiteuse. Je sens les pointes contre moi, grattant à la surface, s'infiltrant sous la peau pour remuer la honte.

Le cordon de forêt m'irrite. La route d'un côté, assez proche pour que j'entende les voitures et que les phares percent la futaie. De l'autre, les maisons, piscines creusées et cabanons. Une famille dans la baie vitrée. S'apprête à s'attabler pour le souper.

Le cordon de forêt m'irrite et je m'enfonce.

Le ronronnement des moteurs se tait enfin. Le boulevard s'éloigne vers la gauche; le quartier se clôt sur lui-même. Il ne reste que moi.

La scène me hante : mon talent bloqué dans mes membres. Les sens m'échappent, le jeu s'embrouille, le flou me cille dans les oreilles. Une ouverture où dribbler; elle se resserre et on me dérobe le ballon. Un équipier ouvert; quand je comprends le piège, le ballon a quitté mes mains; le maraudeur tapi bondit de sa cachette et chaparde ma passe. L'espace pour un tir, vite! Le bras fourche et décoche un lancer dans le vide.

Le sentier s'assombrit. Mon pied s'empêtre dans une racine.

L'équipe vocifère autour de moi, me hurle de passer ne pas passer, shooter ne pas shooter, de ne pas rater mon *lay-up*.

Je repère un bâton au sol, prends mon élan et l'envoie voltiger d'un bon coup de pied.

Le coach beugle plus fort encore, il sacre, sa voix stridente me mitraille. Tabarnak, Nolan! Il me fait signe de rester après l'entraînement.

Une bûche pourrie traîne au pied d'un arbre. Trop molle. Se désagrège sous mes doigts.

Tu dois faire moins d'erreurs, Nolan. Moins de *turnovers*.

Plus loin hors du sentier, une souche en forme de massue. Les racines s'entortillent comme la chevelure de Méduse.

Tu dois réussir ces lancers-là. T'as pas le droit de rater ça, qu'il dit.

Je prends le tronc dans mes mains. Du bois dur, sec, de quoi me défouler. Je frappe le rocher le plus près. M'en donne à cœur joie.

Ben oui, tu dois réussir ça.

L'écorce éclate en morceaux. L'impact résonne dans mes os, jusqu'au coude. Le rondin nu me reste dans les mains. Des hiéroglyphes labyrinthiques à la surface du bois. Je cogne encore.

Un craquement se fait entendre. Je cogne encore.

D'un coup ma tête sursaute vers l'arrière. J'échappe le billot et ma main se porte à mon œil droit. Un copeau s'est logé dans la membrane tendre sous la paupière. Je l'en extirpe. Une coulée chaude me dégouline sur la joue.

Je récupère la branche entière. Aligne la cassure vis-à-vis mon genou. Frappe, frappe, frappe, frappe. Les fibres se déchirent, le rondin se scinde. Je jette les morceaux, gonfle les poumons et serre les poings; j'expulse :
AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAHHH.

L'écho de ma voix se mêle au grondement sourd de la cité. Un poids restant dans la poitrine. J'expulse : AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAHHH.

Une fois que je fus sûr qu'il ne restait personne, j'en profitai pour revenir en douce. Je me glissai sous le filet de badminton; les usagers s'interrompirent et le moineau retomba mollement au sol. Les deux quinquagénaires me toisèrent en pinçant les lèvres. Je balbutiai que j'avais oublié quelque chose.

Puis je longuai le mur en faisant gaffe de ne plus contrarier ces sportifs de salon qui, à en juger par leur réaction, avaient passé une épouvantable journée au bureau et cherchaient quelqu'un sur qui déverser leurs frustrations. Non mais, me disais-je, je n'avais pas le droit d'oublier une serviette de gym, une bouteille d'eau, un rouleau de bandage? Je n'avais de compte à rendre à personne.

Je me rapprochai du tableau où étaient affichées nos statistiques. Je le contemplais avec satisfaction lorsqu'un détail m'interpella. Son nom ne figurait pas dans la liste. Mes yeux sautillaient d'une ligne à l'autre, reprenaient du début, à contresens. Il ne s'y trouvait pas. J'aurais juré l'avoir vu shooter, pourtant...

Dans le brouhaha suivant ma performance, une impression fugace avait saisi mon attention, une fraction de seconde. Quelque part entre deux épaules, j'entrevis Nolan; il se tenait à distance et opinait... Puis la vague m'emporta et j'oubliai.

C'est un quart d'heure plus tard, alors que je passais la tête dans mon T-shirt, que l'image reparut de manière fulgurante. Que signifiait cette moue? Il avait quelque rancune contre moi. Je l'avais vexé en n'allant pas me présenter. Peut-être qu'il faisait partie de ceux qui m'avaient surpassé, et qu'il méprisait que l'on célèbre un athlète inférieur.

Paniqué, je cherchai alentour. Yannick m'adressa la parole.

—Ti-Liam a tu besoin qu'on l'aide à mettre son ti-chandail? gazouilla-t-il avec une voix étonnement douceuse.

Je pris conscience d'où j'étais.

—Non non, répondis-je en enfilant les deux bras d'un coup.

Il rit. Je terminai d'empaqueter mes affaires et m'orientai vers la sortie. Pendant ce temps, une idée naissait.

—Tu dis pas bye? m'accrocha Yannick alors que j'allais m'éclipser.

Je pivotai. De l'autre bout de la salle, il me tendait le poing.

—Ben oui t'as raison, haha. J'étais dans la lune.

Je traversai la pièce, cognai mon poing à l'endroit attendu. Je sortis.

Quelques minutes plus tard, la voie se dégageait. Yannick partait avec empressement, comme s'il se rappelait qu'on l'attendait. Isaac et Drew fermaient la marche, le pas lent.

Après m'être cassé la tête à scruter des cases remplies de symboles, j'aperçus enfin ce que je cherchais. Tout au bas de la liste, hors de la grille, on pouvait discerner l'empreinte d'un mot. Je m'accroupis. C'était bien lui. Fait étrange, le tableau paraissait plus blanc dans le tracé des lettres. À croire qu'on avait appuyé du doigt afin d'effacer plus profondément, sans parvenir à faire disparaître entièrement les caractères.

Fin du quart de travail et je rejoins Maxime à son bureau. Veut me montrer quelque chose qui devrait m'aider, qu'il a dit.

Je cogne. Voilà Maxime, en shorts, un ballon sous chaque bras, une poche de sport en bandoulière.

Qu'est-ce que tu fais là? Va te changer.

Je passe en vitesse aux vestiaires. Lieu de rendez-vous : la salle de golf. Pas besoin de panier, qu'il a dit, tu vas pouvoir faire ça n'importe où.

La porte entrebâillée m'invite. Le plancher vert forêt possède une consistance particulière. Mon pied s'enfonce de quelques millimètres, je jurerais qu'il s'enfonce. Du plafond dégringole des filets arrimés à des rails coulissants, servant, je devine, à résorber l'élan d'un puissant swing de golf. Je ne viens pas souvent dans ce local.

Maxime m'attend de pied ferme. A dézipé son sac et sorti deux ballons. M'en lance un, réserve l'autre pour plus tard. Entre les dents de la fermeture éclair, j'entrevois des cônes colorés, des balles de tennis, des élastiques et quelques instruments métalliques inconnus. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? je demande.

Une autre fois. Aujourd'hui, on travaille la fondation.

Aussitôt, il tend les bras au-dessus de la tête et tapote la balle d'une main à l'autre. Je m'élance à sa suite, sans savoir, promenant mon regard de ses gestes aux miens. Le ballon de Maxime oscille dans un axe serré; le mien bifurque au hasard, sursaute et virevolte. Je cherche comment disposer de mon corps mouvant.

Avec les exercices de maniement, on veut développer la sensation au bout de tes doigts, la précision, la rapidité.

Je fixe mes mains. Précision, rapidité. La formule n'apporte pas grand-chose.

Maxime passe au prochain exercice : le lance-pierre. Ses bras s'écartent dans les airs. Le va-et-vient gagne en amplitude, sans que la fréquence ne s'étirole. L'air siffle comme au passage d'un bolide. La tête qui tourne à force de suivre des yeux.

Maxime s'arrête d'un coup.

Est-ce que tu sais d'où provient la puissance quand tu dribbles?

Le dévisage, incertain, et m'apprête à pointer; il m'épargne l'ennui de choisir quoi.

Des poignets. Chaque dribble se termine en fouettant le poignet.

Il presse dans ses doigts pour plier l'articulation, la maintenir sous tension.

Il doit demeurer souple, accompagner la balle, absorber son énergie en se crinquant comme un ressort.

Il relâche et le mouvement se renverse, propulsant la seconde main comme le ferait une catapulte.

Un joueur malhabile dribble en gesticulant. Parfaitement inutile sans la poussée finale.

Obligé d'acquiescer. Presque dix ans que je pratique ce sport. Bizarre qu'on ne m'ait pas appris ça avant.

Je reprends. Absorber l'énergie, qu'il dit. Le ballon ricoche sur ma main comme sur un mur de brique. Je me concentre pour la relaxer; cette fois, il la défonce.

Je ralentis l'échange et fixe le projectile en vol. Le temps d'un clignement le monde bouge autrement : les surfaces établissent contact, s'épousent, se lient; la main cède vers l'arrière, se déforme et se charge, cède un peu plus, s'immobilise enfin, vibrante, avant de claquer dans le sens opposé. La vitesse produite m'éblouit. Fait rater l'attrapée. Le missile s'égare pendant que la trace de l'instant se rejoue sur ma rétine. Ça y est.

Maxime ne me laisse pas savourer la victoire. Prochain exercice : la tornade.

Comment? Le globe tourbillonne sur place, suspendu dans le vide. Les mains se baladent au-dessous, en balaient la surface et y injectent un mouvement rotatoire. Le brossage rapide crée des étincelles; les décharges statiques interviennent juste à temps, et neutralisent la chute à son point d'amorce. La gravité déjouée.

Je m'essaie à cette sorcellerie. M'y essaie pas longtemps. La magie me résiste. Maxime n'insiste pas davantage. Passons au prochain exercice, qu'il dit, rien ne sert de s'acharner.

Nous voilà revenus au va-et-vient; la sphère est expulsée en pinçant les doigts, cette fois. Pince à gauche, pince à droite.

La courbure se cale au fond de ma paume, s'en éjecte. Le cuir frotte contre ma peau. Au dernier instant, le raclement des ongles me surprend et me donne des frissons. Maxime s'interrompt.

Il faut que tu comprennes ce qu'on essaie d'accomplir. Les doigts constituent l'ultime contact avec le ballon. Ils ont une incidence sur chacune de tes actions, pas seulement sur ton dribble.

Il se met à mimer les aspects du jeu.

Imagine : commander les mouvements microscopiques qui orientent ta passe, savoir poser ton *lay-up* où tu le désires sur la planche, en y imprimant l'effet mesuré qui va l'infléchir vers l'anneau, pouvoir guider ton lancer dans la trajectoire idéale, avec la rotation parfaite, de sorte qu'il fende l'air sans résistance et plonge en douceur dans les mailles du filet... Swishhh.

Je me surprends à caresser ensemble pouce, majeur et index. Mes empreintes digitales, vives; spirales, ravines, nervures râpent les unes contre les autres. Sous la gauche, un terrain rugueux, vallonné, parsemé de petits monticules; une dépression soudaine, glissant dans un large conduit, lisse et caoutchouteux.

Nolan.

Je sursaute.

Reste concentré. On passe au dribble régulier.

Mon domaine d'expertise. Je martèle le sol avec joie.

Maxime se redresse et m'observe sans rien dire.

Sais-tu comment on fait pour s'améliorer dans une technique de maniement?

Facile, je dis, en poussant le plus fort possible. Je démontre en direct; il me fait signe d'arrêter.

En fait, ce serait mieux de dire le plus vite possible. La vitesse ne naît pas toujours d'une contraction plus forte. Ralentis un instant. Laisse le mouvement couler, fluide.

Mes nerfs commencent à s'échauffer. Fluide, je veux bien.

Parviens à reprendre mon calme. Ferme les yeux, inspire lentement, expire doucement... Le dribble se produit sans effort, désormais, en haut, en bas, ondulant comme la brise.

Je regarde Maxime; il a l'air d'approuver. La sensation me paraît poétique, davantage qu'athlétique. Je vais m'améliorer, comme ça?

Très bien! Maintenant augmente la vitesse, tranquillement, sans perdre la fluidité du mouvement.

Il s'offre en exemple. Au bout d'un moment, une qualité particulière se dessine. Ses épaules se déplacent subtilement, initient la montée, la descente. L'impulsion se propage, roule et gagne en ampleur. Je ne reconnais pas cette propriété dans mon corps.

Profites-en pour adopter une posture explosive : dos droit, abdos engagés, genoux fléchis et le poids sur la balle des pieds, prêt à bondir dès qu'un espace s'ouvre dans la défense.

Mes membres glissent hors de mon emprise. Poignets pieds dos genoux chevilles. Trop de fuites à étancher, de mollesses à saisir, de tensions à céder. Maxime passe au prochain exercice : le *crossover*. Le ballon rebondit en V. J'essaie d'appliquer ce que j'ai appris. Détente, fluidité...

Maintenant, tu as le problème inverse. Tu restes confortable. Une fois ton rythme établi, tu dois le pousser, le précipiter, le forcer à se briser.

Il accélère la cadence et le tracé perd sa régularité, déborde de ses sillons. D'un coup le ballon passe tout droit, s'évade. Maxime laisse échapper un rire franc.

Surtout, n'aie pas peur de perdre le contrôle. C'est le signe que tu t'exposes à de nouvelles habiletés que tu ne maîtrises pas encore.

Pas de danger, je me dis, je ne maîtrise rien.

Vas-y, accélère.

Son ton se fait pressant.

Plus vite.

C'est ce que je fais.

Plus vite encore.

J'essaie!

Maxime me bombarde : *crossover*, dribble en L, *in-and-out*; cercles et lignes se recourent et s'emmêlent; la tornade, la pieuvre, la toupie, l'araignée; je deviens solide, liquide, élastique; dribble en huit et tour du monde, rejoués en boucle à l'infini; des jours et des siècles s'écoulent; poignet pied dos épaules dos genoux à en perdre l'assurance d'un corps.

Je disjoncte.

J'y comprends rien!

Mon cri s'étouffe dans les rideaux. Maxime me fait de gros yeux, avant de m'adresser un sourire bienveillant.

Ne sois pas si dur avec toi-même, Nolan. Tu te débrouilles bien. L'aisance viendra avec la répétition.

Mon souffle s'adoucit peu à peu. La répétition...

Au plafond, le cadran numérique avance d'une minute. Il a raison, je peux tenir encore un peu.

Une dernière chose, me dit Maxime.

Oui?

Ton lacet est détaché.

Je soupire.

Prochain exercice.

À partir des fondements que m'a offerts Maxime, j'ai déployé un système de perfectionnement exponentiel. Deux bras deux jambes égalent quatre chemins : devant le corps, derrière le dos, entre les jambes de l'avant à l'arrière et vice-versa; droite-gauche gauche-droite doublent la mise; ajouter les manœuvres qui impliquent de promener le ballon d'une main : *in-and-out*, enroulement autour d'une jambe et dribble croisé; celles performées dans les airs sans rebond au sol : jongleries, tapotages et

circonvolutions; multiplier le nombre obtenu par lui-même : à chaque geste peut se raccorder un second; multiplier de nouveau pour comptabiliser les enchaînements de trois, de quatre, de cinq...

Dans mon cahier s'élèvent des ramifications infinies. J'invente de nouveaux parcours, je programme des combinaisons en vue de les installer dans mon corps. Les possibilités prolifèrent. Je rêve de les posséder toutes.

Dans les semaines qui suivirent, l'équipe se souda. Nous nous donnions rendez-vous aux pauses, dînions ensemble à la cafétéria, organisions des séances de devoirs à la bibliothèque, en essayant de ne pas nous faire jeter dehors une fois sur deux...

Sur le terrain, la complicité s'installait. À force de nous côtoyer, nous en venions à connaître les inclinations de chacun : à quelle hauteur Abdel affectionnait la passe, dans quel espace Yannick se démarquait. Je remarquai qu'Andrew cassait le cou à droite lorsqu'il prévoyait d'attaquer à gauche. Et quand Charest s'élevait pour un lancer en *fadeaway*, aucun d'entre nous n'eut douté que son opposant était cuit.

Le jeu semblait s'organiser de sorte que chaque élément se voyait mis en valeur. Des contrats tacites entraient en vigueur : si vous voyez Isaac partir en contre-attaque, par exemple, dégagez-lui le côté droit du court; quand Drew travaille dans la bouteille, coupez depuis l'aile opposée et soyez prêt à attraper; et non le moindre : dès que vous repérez Liam ouvert à la ligne de trois points, balancez-lui le ballon sans délai.

Cette connaissance intime donnait lieu à des séquences surprenantes. Dans un instant de grâce, le porteur du ballon identifiait en un coup d'œil les équipiers qui couraient avec lui. Il se dirigeait vers Abdel, posté dans le coin gauche; la défense paniquée se décalait de ce côté. Au même moment, il devinait dans l'angle mort le geste qu'entamait Isaac; il projetait le lob et le garde captait la balle au vol, la smashait dans le cerceau. Les complices se dévisageaient, époustouflés par ce qu'ils venaient d'accomplir. Je dois l'avouer : ce *alley-oop* me rendit plutôt fier.

Plus capitale encore que nos hauts faits, notre attitude correspondait à celle d'une équipe gagnante. Dans le gymnase, les grognements d'effort et les encouragements se répondaient et surenchérisaient. Nous nous préparions d'arrache-pied en vue du premier match. Notre mission nous tenait engagés.

Comme par hasard, ces changements survenaient juste après mon record à l'exercice de tir... Ma performance les avait inspirés, spéculais-je. Ils avaient vu le

résultat d'une éthique de travail irréprochable et leur vision du basketball en avait été transformée.

Du même coup, on me traitait enfin avec respect. Mes équipiers me saluaient, ils complimentaient mes baskets. Les coachs s'adressaient à moi avec une courtoisie plus prononcée. Un seul restait distant... Nolan ne m'avait toujours pas adressé la parole. Lorsque j'imaginai une conversation avec lui, le seul son sortant de sa bouche était celui du ballon de cuir qui rebondit.

L'écart entre nous deux me contrariait sans que je comprenne pourquoi. Les *drills* de tirs avaient soulevé le doute sur son talent; pour qu'il en vienne à gommer ses statistiques... Et même avant cet épisode, j'avais cru remarquer que sa technique laissait à désirer. Elle me paraissait mécanique.

Pourtant, ma fascination ne diminuait pas. Dans les aires communes au cégep, je cherchais sa présence. Lorsque j'avais une période libre, je trainais dans le complexe : j'avais entendu dire qu'il travaillait ici.

Je me hâtai à la sortie des classes. Chaque fois il était déjà là, s'affairant à quelque exercice étrange. Étendu sur le ventre, il élevait une jambe comme le dard d'un scorpion, puis se tordait le dos et rabattait le pied du côté opposé. Les mains au mur, il tremblait sous l'effort, comme s'il tentait de le faire reculer. Il pivotait et poussait avec son épaule, s'éreintait de plus belle.

Ensuite, il sortait un ballon et il passait au dribble. Je l'étudiais, ne revenant à moi que lorsqu'un équipier surgissait de nulle part pour me demander de lui laisser un peu de place. Le gym s'était rempli...

Malgré qu'il me brûlait que Nolan m'enseigne sa méthode, une intuition m'avait poussé à patienter. Il s'agissait d'un vétéran; chacun le respectait; même Yannick ne se permettait pas de le taquiner...

Seulement voilà, maintenant que j'avais prouvé ma valeur, je méritais sa sympathie. Aussi lui ai-je successivement proposé, au début des pratiques, de shooter avec lui, de jouer au jeu de vingt-et-un, de l'affronter en un-contre-un...

La première fois, il ne réagit pas. Je crus qu'il ne m'avait pas entendu et je réitérai l'invitation. Il ralentit, sa tête oscilla dans ma direction tandis que son ballon s'éloignait. Puis il courut le chercher. C'est tout ce que j'obtins de lui cette journée-là.

Je revins à la charge, songeant qu'une partie de vingt-un s'avèrerait idéale pour briser la glace...¹ Ma blague ne produisit aucun effet. Mon sourire se figea. Nolan me répondit, sans cesser de percuter le sol :

—Je suis en train de m'entraîner.

Par malheur, je me mis à bégayer et dans ma confusion, je me rabattis sur un jeu de mots souvent répété par mon père. Avec le succès qu'on imagine.

—Ah oui? Tu t'en traînes assez pour deux?

Ouf... Nolan affichait l'incompréhension totale. Puis je crus voir un sourire d'amusement apparaître au coin de ses lèvres. Il se remit à l'exercice.

Je n'eus pas davantage de chance la troisième fois. Je le provoquai en duel; immédiatement il s'esclaffa. Il m'adressa un œil malin. J'épargne son excuse boiteuse : Monsieur plaida de n'avoir pas fini son échauffement. Il s'échauffait longtemps en s'il-vous-plait...

Le soir, à la gare de Chambly, je cogitais. Pratiquer avec lui, en commençant par un exercice familial, entamer une conversation, comme ci comme ça, puis lui partager subtilement mon passé victorieux, mes hauts faits personnels, le futur triomphant qui m'attendait, à condition que l'on me fournisse un peu d'aide...

Chaque fois, je repensais au début de mon plan et me décourageais. Je n'accèderais jamais aux secrets de Nolan si je restais coincé à la première étape. La manière douce ne me menait nulle part. Au diable l'étiquette! Il s'agissait de mon destin, quand on y songe, je ne le ferais pas reposer sur les caprices d'un impoli. Qu'il le veuille ou non, Nolan me partagerait ses techniques.

¹ Au jeu de vingt-et-un, le premier lancer réussi sert à « briser la glace » avant que l'on commence à comptabiliser les points.

C'est ainsi que j'entrai dans le gymnase, quelques jours plus tard, déterminé à réclamer mon dû. Nolan dribblait; je vins me poster de biais.

D'abord il ne sourcilla pas, puis je crus voir ses pupilles bifurquer. Je ressentis un malaise; il me fallut un certain temps avant de comprendre que Nolan avait modifié son enchaînement. Je m'ajustai; il changea de nouveau! À quelques reprises nous répétâmes ce jeu du chat et de la souris; à aucun moment Nolan ne me regarda. Pourtant, il synchronisait parfaitement sa fuite. Comme s'il le ressentait lorsque je me mettais en phase avec lui.

Soudain il me darda. Du moins ce fut mon impression, car lorsque je revins à moi, il avait disparu. J'avais vu des étoiles, comme lorsqu'on se lève trop vite d'une chaise. Je le repérai à l'autre extrémité du court, tandis qu'il pivotait et revenait de ce côté-ci.

Nolan paraissait contrôler le temps. Enchaînant les esquives, il s'immobilisait d'un coup, en suspension. Son corps en chute était rattrapé au dernier instant par un jeu de jambes qui le réorientait dans une direction inattendue. Il dessinait dans son sillage des motifs bizarres qui se rejouaient dans mon esprit. Je partis à ses trousses.

Il rehaussa la difficulté du parcours. Il sprintait désormais, puis pirouettait d'un trait sans ralentir le moins du monde, me donnant presque l'impression d'avoir imaginé la feinte. Quant à moi, j'étais bien loin de ses habiles corrections de trajectoire. En l'imitant, j'échappai le ballon et manquai de tomber.

Je dus abandonner l'idée de reproduire ses manœuvres. Je ne suivais plus. Je freinais et la pression écrasait mes pieds comme lorsqu'on chute de très haut. Un poids immense m'ancrait sur place; le soulever sapait mes forces. Absorbé par ma cible, je boitais des deux pieds, à la dérive. Mon cœur se mit à palpiter. Mes poumons se serrèrent. Nolan... Je manquai d'air.

Une main se posa dans mon dos.

—Liam, qu'est-ce qui t'arrive? Ça va?

J'avais posé le genou à terre. Ma trachée émettait un sifflement. Nausée. Je relevai les yeux. Félix avait l'air inquiet.

—Ça va, ça va, lui assurai-je avant de déglutir.

Je tentai de me remettre sur pied mais il m'en empêcha.

—Prends ton temps, me dit-il.

Je restai là quelques instants, en essayant de reconstruire les évènements. La balle, la course... Le sol avait disparu sous mes pieds, j'avais cru tomber dans un précipice, j'avais pensé... mourir.

En me relevant, j'interceptai le regard en coin de Nolan alors qu'il portait le goulot de sa bouteille à ses lèvres. Je frissonnai. Par la suite, je n'essayai plus de m'insérer de force dans le champ de son attention.

Se déplacer au ras du sol. Le basket est une guerre de jeu de pieds, l'homme le plus bas l'emporte. Renforcer les muscles des cuisses, devenir confortable dans une position basse. Tu seras plus solide, tu résisteras aux contacts, tu pourras décoller, freiner, changer de direction comme tu veux.

Je sors sur le perron, m'assois et lace mes chaussures sous l'éclairage de la lanterne.

La plupart des gens croient que la partie se décide en hauteur. Rarement : lors d'un tir au panier ou au moment d'attraper un rebond. Le reste du temps, l'affrontement est horizontal.

Me tiens debout au milieu de ma rue. J'aime la teinte brunâtre du ciel, elle infuse et colore les choses comme ma peau ou les feuilles, les façades des maisons.

Maxime m'a recommandé l'exercice de la chaise, dos au mur. Connais déjà. J'ai une meilleure idée : me déplacer au ras du sol. Je l'ai baptisé le nabot : s'accroupir et avancer le pied droit en position de *lunge*; s'y appuyer en entier pendant quelques secondes, le temps que la jambe gauche se transporte à l'avant; y transférer le poids, l'y maintenir pendant une, deux, trois, la droite prend les devants, et ainsi de suite. Interdit de se reposer au sol, interdit de s'aider en appuyant les mains sur les genoux, interdit de remonter les hanches ou pencher les épaules. Tu restes là, petite boule contractée, jusqu'à ce que tes articulations ne tiennent plus.

Je continue ainsi jusqu'au coin de ma rue. Mes quadriceps chauffent. Je pourrais revenir en arrière, m'arrêter lorsque j'aurai regagné le stationnement. Considère plutôt le virage. Me tente. Pourquoi pas le défi?

J'atteins le coin suivant, tourne à gauche de nouveau. Mes cuisses en surchauffe se relaient pour porter le fardeau. La foulée me fournit l'occasion de reposer l'une, de

la dégoûter dans les airs et d'évacuer les acides; pendant ce temps, l'autre vit le supplice; puis on échange les rôles.

Je relève le derrière par erreur. Mes genoux se déplient; un immense soulagement. Mon corps est si léger.

Rappel à l'ordre. De la triche. Ne pénalise que moi en contournant la règle. Me force à descendre plus bas. Ça brûle et j'adore ça.

J'essaie de repérer la prochaine intersection dans le noir; impossible. J'accélère en me dandinant. Mes genoux effleurent le sol. Je clopine comme un gnome de trois pieds. Étrangement, l'exercice devient plus facile; le mouvement cyclique met les fluides en circulation; mes membres s'aèrent et pourtant, je ne triche pas.

Je cesse de me leurrer. Trop reposant. Je choisis d'alterner : dix pas lents, dix rapides. Les pas lents s'enlisent comme de la mélasse. Mon poids fluctue et je le jurerais : en appui sur une jambe, la gravité décuple.

Le grince des dents. La fin est loin, je veux vraiment boucler le bloc? Mes jambes souffrent, j'entrevois ce qu'il resterait d'elles : rien. Un torse flottant dans le vide, en équilibre sur une masse détrempée de douleur.

Ne pense pas aussi loin. Ne pense même pas du tout. Juste un pas devant l'autre. Un pas. Un pas. Un pas.

Grimace. Les pas rapides : pas une si bonne idée. Me rafraîchissent et je reprends la torture à zéro. Impossible d'atteindre la faillite.

Le panneau d'arrêt apparaît, un octogone fluorescent reluit dans la pénombre. Un signe. Commence à ralentir. Ne pas conserver de réserves. Ralentis, capitalise sur ces derniers instants, atteins le sommet de l'effort. Plus tu souffres, plus tu t'élèves. Un pas. Un pas. Un pas.

L'acide lactique déborde. Tiens bon. Vaguelettes de sueur. Allez. Sourcils. Un pas. Ruissellent. Encore. La colonne...

Stop.

Je m'écroule sur la pelouse d'un voisin, les jambes à moitié dans la rue. La bande de trottoir me rentre dans le flanc, suggèrent mes yeux; je ne sens rien.

Je me lève et termine le tour du bloc en boitant sur des membres liquéfiés. La brise refroidit mon front humide. Je repense aux mètres de la fin, complétés sans problème... Il me restait du jus, finalement.

Pas trop souvent. La lourdeur le lendemain... Jamais été si lent sur le terrain.

La présaison débuta de manière étrange. Après quelques semaines de rivalités internes, j'avais hâte de me mesurer à de nouveaux adversaires. Vient un temps où la fierté d'être le meilleur, dans un cercle restreint, perd sa valeur. Il fallait affronter le vaste monde.

Notre premier match d'exhibition avait mal commencé la semaine précédente et nous accusions à la mi-temps un retard de vingt points, gracieuseté de l'équipe juvénile des *Knights* de Parc-Ex. Assis dans les vestiaires de nos hôtes, nous n'en revenions pas. Dominés par de petits secondaire 5! Bon, petit n'est peut-être pas le bon mot... En réalité, ils comptaient dans leurs rangs l'un des joueurs les plus grands que j'aie vu de ma vie. Toute la demie, le géant nous avait malmenés. Il filait au panier avec agilité, tournoyait et se découpait une voie à travers notre défensive. L'équipe entière était forcée de se mobiliser. Dès qu'il mettait le pied dans la bouteille, nous convergions vers lui, nous l'encerclions et bloquions les issues, il allait enfin y goûter...

D'un coup il décollait jusqu'à la stratosphère. Il flottait là, insensible aux mortels au niveau inférieur. Nous étions humiliés.

Dans les vestiaires, les entraîneurs nous scrutaient avec sévérité. Nous nous épiions les uns les autres en attendant que quelqu'un brise ce silence gênant.

—Il a seize ans pis il vous mange la laine sur le dos! s'exclama brusquement Victor. Arrêtez d'être en admiration devant lui pis brassez-y un peu la cage!

Il fit une pause.

—Francis pis moi, on se demande de quel côté est l'équipe collégiale, ça paraît pas tout de suite... Montrez-leur donc c'est qui les vrais hommes, tabarnak!

Le crescendo abrupt nous prit de court. La respiration de Victor s'intensifiait. Il continuait à s'échauffer.

—Tabarnak!!!

Il martela son pad si fort qu'un morceau éclata. Les souffles se coupèrent. Puis un rire étouffé.

—Y'a quelque chose de drôle!?

Francis s'interposa.

—Ok, dit-il, le match est pas fini. On va revenir sur le terrain, les gars vont se reprendre.

L'entraîneur-chef se retira de l'étreinte de son assistant.

—Il reste deux périodes, reprit-il. Est-ce qu'on peut jouer physique avec Maleek, question qu'il ait moins envie de rentrer dans la bouteille?

Quelques hochements. Quelques grommèlements affirmatifs :

—Ouais...

—Est-ce qu'on peut arrêter de faire des faces d'enterrement pis que ça soit *nous* les agresseurs?

—Ouais.

— Est-ce qu'on peut retourner sur le jeu pis leur foutre une volée?

En chœur cette fois :

—Ouais!

—Ben vous savez quoi faire!

L'équipe se souleva. On se mit à claquer des mains et à bondir. La troupe se réunit au centre pour un cri avant de se précipiter vers la sortie.

C'est ainsi que l'on regagna le court avec une ardeur renouvelée. Le match reprit, le *momentum* tourna en notre faveur. Nous exécutions le plan à merveille. Je remarquai que le fameux Maleek demeurait assis sur le banc, des sacs de glace sur les genoux. Surmené par notre pression défensive, ai-je supposé... La remontée fut telle que l'on remporta la partie par une marge de dix points.

Pour une raison qui m'échappait, l'humeur de mes coéquipiers était sensiblement la même qu'à la demie, malgré un renversement de vapeur digne du cinéma. En remballant mon uniforme, j'entendis Yannick chuchoter :

—Ce gars-là s'enligne droit vers la *NBA*. Je vois pas pourquoi on aurait honte de pas arriver à l'arrêter.

—J'ai entendu qu'il se fait recruter par Syracuse, répondit Abdel. Qu'est-ce que tu veux faire contre ça?

Je voulus écouter la suite, seulement ils ne disaient plus rien. Abdel marchait vers les toilettes. Yannick me regardait. Je me replongeai dans mon sac. On venait de battre un futur pro! je pensai. On devait être vraiment bons.

Dans le couloir, Victor semblait partager mon optimisme. Il discutait avec l'entraîneur-chef adverse en riant de bon cœur. Tant mieux, ai-je remarqué, il se trouvait dans une disposition parfaite. Je l'abordai délicatement.

—Hey, euh, Victor, excuse-moi... Juste pour te dire, tsé, c'est pas moi qui a ri tantôt. J'ai trouvé ça vraiment irrespectueux.

Son sourire disparut. J'espère qu'il me croyait.

—C'est, c'est correct? je demandai.

Il hocha et me rendit mon *thumbs-up*. Fiou. Sans rancune.

Voilà donc une journée qui s'achevait sur une bonne note. À ce premier test avait suivi des victoires convaincantes au cours de la semaine. D'abord contre les *Wolves* de l'Est, allez savoir l'Est de quoi, une équipe juvénile dont on disposa sans problème. Puis contre les Pionniers de Valleyfield, une équipe collégiale! Écrasée par la marque de 67 à 30.

Quant à moi, j'avais plutôt bien joué. Je sentais qu'on m'accordait une confiance entière. On me cherchait des yeux quand j'étais démarqué, on m'incitait à décocher quand j'hésitais, on m'encourageait à persévérer... Et naturellement, on acclamait mes réussites.

Un détail me chicotait : Victor me faisait systématiquement entrer au deuxième quart. Je passais le premier à me demander si je l'avais froissé, s'il m'envoyait un message... Peut-être préférait-il me garder comme un as dans sa manche, et dégainer son arme secrète quand l'adversaire s'y attendrait le moins. Ce devait être ça.

Curieusement, il agissait d'une façon similaire avec Nolan. Victor ne l'appelait que quelques minutes avant la demie, parfois au troisième quart, souvent au quatrième. À n'y rien comprendre. Seulement, comme nous disposions chaque fois de l'avance, je ne crus pas bon de me manifester.

J'accordai à Victor le bénéfice du doute. Il pouvait se protéger, au cas où un rival se serait camouflé dans les gradins... Évidemment! L'espion sous-estimerait Nolan. S'imaginant déjà gagnant, il négligerait de préparer sa troupe contre notre instrument le plus léthal, jusqu'à ce que, le jour de l'affrontement, son illusion lui éclate au visage. Serait bien pris qui croyait prendre.

Enfin le tournoi d'automne arriva : dernier arrêt avant la saison. Je me sentais très excité. Des employés du centre s'étaient affairés à monter les plateaux pendant l'après-midi. Un étendard trônait devant la table de l'organisation. Je nous voyais déjà le porter à bout de bras.

Le samedi matin, une mauvaise surprise nous attendait : le Cégep de Sherbrooke se désistait! Imaginez nos têtes, après s'être levés à sept heures un jour de fin de semaine. Et puis, leur excuse me semblait douteuse : pépin technique avec leur autocar... ils auraient pu en louer un autre, à ce que je sache.

Quoiqu'il en soit, nous n'avions rien avant l'après-midi. Quelques chanceux habitaient à proximité et se réjouirent de pouvoir retourner dormir. Je choisis de rester sur place afin d'appuyer l'organisation du tournoi. Je me chargeai de tenir le pointage de quelques parties benjamines, d'opérer le cadran des vingt-quatre secondes. Quand vint l'heure du dîner, on m'envoya à la cantine.

En route vers ma prochaine fonction, je remarquai les parents et les joueurs qui s'entassaient devant le babillard des résultats. L'effervescence du groupe me replongea dans les souvenirs de mes premiers tournois. L'excitation de la compétition, la crainte de rivaux inconnus, les périodes d'attente passées à contempler de nouveaux styles de jeu, des techniques surprenantes, des manœuvres spectaculaires, dont on n'eut pu que soupçonner qu'elles existaient...

Je fus extirpé de mes réflexions par une silhouette se faufilant dans l'embrasure d'une porte. Aussitôt elle se volatilisa. Je m'approchai, presque malgré moi. J'hésitai. Alors que j'allais refermer ma main sur la poignée, la panique me fit déguerpir.

Au rez-de-chaussée, ma respiration se calma. Qu'est-ce qui me prenait? J'eus envie de me changer les idées. Je me mis à flâner dans les couloirs, longeant la baie vitrée en contemplant les matchs en bas. Quand je sortis de ma rêverie, une allée bifurquait à droite.

Au bout, il y avait des bancs, des crochets à manteaux, des casiers... Une cage d'escalier et des locaux identifiés par une plaque. En m'avançant au fond du vestibule, j'entendis des coups étouffés. Dans la fenêtre, il n'y avait qu'obscurité. Prudemment, je me glissai jusqu'à l'ouverture.

Alors je vis Nolan. Je ne doutai pas que ce fut lui. L'ampoule de sécurité l'enrobait d'un halo. Un ballon traînait sur le sol. Malgré mes contorsions, l'angle du mur bloquait une partie de son corps. Son dos tremblait. Le bruit avait cessé et je n'entendais qu'un souffle rauque. Nolan oscillait de plus en plus frénétiquement.

D'un coup il se laissa tomber. Leva les bras en l'air, bascula la tête en arrière et se mit à haleter, avant de rouler sur le dos et de se tordre comme un possédé du diable. Il s'apprêtait à se tourner lorsque je détaï.

Félix paraissait soulagé de me voir rappliquer à la cantine.

—Hey! s'exclama-t-il. Tu t'en viens en renfort?

J'hochai la tête, hors d'haleine.

—T'as pas l'air dans ton assiette.

—Oui! Euh... je suis encore sous, sous le choc, je bégayai. T'aurais dû voir... le match auquel je viens d'assister! Le coach a été expulsé, tout le monde se plaignait de l'arbitre. Ça a failli dégénérer en émeute.

Les supporters dans la ligne me fixaient. Je rejoins Félix derrière le comptoir.

Peu de temps après, des joueuses de l'équipe féminine vinrent prendre le relais de la cantine.

—Félix, qu'est-ce que tu sais de Nolan? je demandai en partant des estrades.

—Qu'est-ce que je sais? répéta-t-il. Qu'est-ce que tu veux savoir?

—Ben, je sais pas... Pourquoi il joue pas plus?

Félix prit un temps pour considérer ma question.

—Je te suis pas, Liam. Le coach veut faire gagner l'équipe. Tu reçois pas mal de temps de jeu, plus que moi l'an passé. Pourquoi Nolan te préoccupe?

J'attendis que l'on atteigne le sous-sol.

—T'as raison... Ça me rend nerveux d'être nouveau, je crois.

Il me regarda en riant.

—Tu sais ben que t'as pas de raison d'être nerveux.

Peu de temps après je cessai d'y penser.

Puis ce fut l'heure de la partie. Comble de déception : on affrontait Valleyfield. Encore. Le match débuta et les gars manquaient d'énergie. Les lancers ne tombaient pas, la défense était lamentable et les partants essayaient tour à tour de battre les cinq défenseurs en solitaire. Après quatre minutes, le score était de 7 à 5 en faveur de nos adversaires. À ma surprise, Nolan fut dépêché sur le terrain.

Je ne saurais dire... Je ne parvenais plus à le quitter des yeux. La manière dont il besognait... Du côté offensif, il courait sans arrêt afin de rester démarqué, du côté défensif il assiégeait son homme et entravait chacun de ses déplacements. Ce dernier semblait dégoûté. Nolan se jeta sur la balle et partit égaliser le pointage.

Alors il poussa un cri dérangeant. Il rejeta Isaac et prit lui-même le porteur du ballon. Il le collait sur toute la longueur du terrain, parait chacune de ses attaques et parvint de ce fait à forcer une violation des huit secondes. Les autres Jaguars sur le banc s'enthousiasmaient sans retenue. Le coach adverse appela un temps d'arrêt et on accueillit Nolan en héros. Pourtant, alors que l'équipe regagnait le court, Francis me tira le chandail et me dit de sortir Nolan. Je bégayai. Je me tins sur la ligne sans oser prononcer son nom. Francis insista :

—Envoye, vas-y... dit-il en me propulsant vers l'avant.

J'allai tapoter l'épaule de Nolan. Il jeta à peine un regard et alla s'accouder au bout du banc. À mon souvenir, il ne retourna pas sur le terrain. Par la suite la joute fut à sens unique.

Après le match, j'interpellai mon équipier alors qu'il sortait du gymnase.

—Hey, Nolan! Tu as bien joué tantôt. C'est poche que Victor t'ait retiré.

Il me considéra, puis haussa les épaules.

—C'est tellement frustrant que des paresseux obtiennent tout le temps de jeu. C'est des gars comme nous qui feraient gagner l'équipe. Peut-être qu'on devrait s'entraîner ensemble.

Il me regarda d'un œil étrange. Il savait. Après un temps il dit :

—Ouais, on verra.

Il partit sans plus de cérémonie.

Alors je passai voir Victor pour demander des comptes.

—Hey, euh, Victor, j'aurais une question pour toi... Me semble que, comme c'est notre tournoi, c'est nous qui choisissons les *pools*, non?

Il m'adressa une mine interrogatrice.

—C'est juste que... c'est un peu poche, on travaille fort pour aider l'organisation, pis on se retrouve avec une équipe contre qui on a déjà joué. En plus du match annulé ce matin.

Il attendit quelques instants, me répondit :

—Qu'est-ce que tu aimerais que je fasse, Liam?

—Oh, euh, rien! Je trouvais juste ça poche. J'aurais aimé qu'on joue contre les grosses équipes, c'est tout.

Il me mit la main sur l'épaule.

—Dans ce cas, tu vas être servi. On passe en demi-finale demain contre le gagnant du match Ahunstic-Vanier... Y'a pas de petite équipe là-dedans, affirma-t-il avec un sourire mystérieux.

Le lendemain matin j'étais servi.

Je me trouvais assis sur notre banc, à contempler avec horreur les monstres devant moi qui pulvérisaient le cerceau, dunkant les uns à la suite des autres, s'élevant si haut qu'ils auraient pu mordre l'anneau, malmenant le panier dans un tonnerre de ferraille et de grognements tribaux. Ces gars-là compétitionnaient dans notre catégorie... Un petit garde opta pour le *lay-up* renversé. Ma gorge se délia enfin.

Dans le caucus, Victor tentait de nous redonner du courage.

—Ok, les gars. On gagnera pas cette partie-là si on joue énervé. Ça, c'est leur *game*. On doit jouer lent, contrôler le tempo, être les plus intelligents, affirma l'entraîneur, en se tapotant l'index contre la tempe.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous étions lents, il n'y avait pas à dire. Les Indiens d'Ahuntsic voyaient venir chacun de nos coups des minutes à l'avance. Leurs gardes anticipaient nos passes et les interceptaient, leurs joueurs de centre rejetaient nos *lay-ups* dans les gradins. Ils nous faisaient les poches et repartaient en sens inverse, convertissant le revirement dans un éclat assourdissant.

Victor ne m'appelait pas au jeu, mais pour une fois, je ne lui en tenais pas rigueur. J'aurais bénéficié d'une préparation plus exhaustive, réfléchissais-je, il ne fallait pas oublier que je sortais à peine du secondaire. Ma chaise me semblait particulièrement confortable.

Alors Victor cria :

—Liam!

Oui? Qu'y a-t-il?

Il se tourna vers moi.

—Envoye! Attends pas que je change d'idée!

Le coach, la table, le terrain... On siffla une faute. Je posai un pied devant l'autre, enfin, je suppose.

—Charest!

Une tape dans la main et je courais d'un bout à l'autre du terrain. Je faisais des aller-retours, décrivais des zigzags, les événements jaillissaient de nulle part, une chance que nous portions des couleurs différentes...

Au moment où je ne savais plus si nous nous trouvions en attaque ou en défense, la sphère apparut dans mes mains. Je crus voir des mouvements dans la périphérie; le ballon s'éjecta. La prochaine chose dont je pris conscience fut qu'il tombait sous le filet. Un adversaire l'emmenait hors du terrain. J'avais marqué?

Les applaudissements de la foule confirmèrent mon intuition. Je revins en défense, j'attrapai le rebond et balançai une passe à Drew en contre-attaque. L'entraîneur adverse appela un temps mort; l'avance des Indiens venait de descendre sous la barre des dix points.

En chemin vers le banc, je vis Charest gesticuler du coin de l'œil. Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là? Il s'approcha et me tapota l'épaule; je fus forcé de lui céder mon attention. À ma consternation, ses bras formaient un X, signal d'une substitution. Mon regard bifurqua vers l'entraîneur.

—Je te donne un *break*, bafouilla ce dernier. Tu vas retourner bientôt.

J'étais en feu! Je venais de ramener l'équipe dans le match. Quel orgueilleux. D'abord il ne me faisait pas jouer, et lorsque je lui prouvais son erreur, il s'affolait et me camouflait sur le banc pour sauver son image, au détriment du succès de l'équipe. Un *break*...

Le panneau indicateur valida mes soupçons : onze points d'écart, neuf, douze, dix... Le temps allait manquer. Je n'éprouverais aucune pitié.

Alors, l'orgueilleux comprit sa faute.

—Liam! me cria-t-il. Viens ici!

Victor plaça ses mains sur mes épaules, articula lentement :

—Je te remets sur le terrain. Continue de jouer comme tantôt, appuie-toi sur tes forces, garde le jeu simple.

Et il hochait la tête en attendant je-ne-sais-quel signe d'approbation. Au diable ses divagations, il avait causé assez de dégâts pour aujourd'hui... Le *buzzer* retentit. J'entrai en scène avec l'intention ferme de redresser la situation. Envers et contre tous, s'il le fallait.

Je pris possession du ballon et mis mon plan à exécution. Je n'avais pas couru deux mètres que les défenseurs m'assaillaient. Je ne voyais plus rien, mes équipiers ne m'offraient pas d'option de passe, ils se cachaient derrière la barrière défensive. Le ballon disparut.

—Coupe au panier quand ton défenseur vient me doubler! hurlai-je à Drew. J'aurais...

Je m'interrompis en voyant le fautif tourner le dos et détalé. Yannick baissa les bras.

—Contente-toi donc de lancer des trois points! me lança-t-il.

Je n'eus pas le temps d'argumenter; la balle revenait de ce côté. Je me retrouvai démarqué dans le coin gauche, un coup fatal armé à la ceinture.

Soudain une idée de génie se matérialisa. Chacun ici présent connaissait mon habileté au tir; mes opposants chercheraient à me bloquer. J'aurais un coup d'avance...

Je levai le ballon et le défenseur décolla. Un pas de côté me permit d'esquiver son vol plané. Je mis le cap sur le panier, pris mon élan, alors que je sautais un joueur de centre vint me faire obstacle; je me contorsionnai, je tournicotai dans les airs et faufilai la balle. J'allais marquer...

Si proche, me dis-je en voyant la lancer frôler l'anneau. Les Indiens ne me permirent pas de me morfondre très longtemps. La contre-attaque était lancée. Je sprintai pour m'interposer. Le porteur fit la passe au fond et son équipier récolta deux points faciles.

Drew me rejoint, l'air désespéré.

—*Bro, this is not your game...* me dit-il avec insistance.

Dès lors, je remarquai qu'on ne me passait plus. Mon défenseur me laissait le champ libre, entièrement libre, et pourtant le ballon ne venait pas.

De retour en défense, je jetai un coup d'œil au tableau. Nous perdions par dix-huit. Je devais agir sur-le-champ. Un lancer s'envola et je ne le quittai pas des yeux. Je le suivis, le poursuivis, y mis toute l'énergie qu'il me restait et l'arrachai à un rival. Mes

équipiers hurlèrent. Pas question que je passe la balle. Je partis à l'attaque, pris de la vitesse, battis un joueur, deux joueurs, qu'est-ce que...

On s'était glissé derrière moi pour piquer le ballon. Personne n'avait cru bon de m'avertir?! Je vis Charest qui se levait. Quoi?

La sirène grinça dans mes oreilles et l'arbitre appela le temps mort. Je me dirigeai vers le banc. Les autres esquissèrent à peine un regard, ils refermèrent le cercle. Je demeurai coincé derrière le mur. Un bourdonnement cillait dans mes oreilles; je ne discernais pas ce qui se disait. Je me traînai jusqu'à la dernière chaise. Le jeu reprit. À voix basse je me répétais : une erreur, juste une erreur. J'avais fait de mon mieux.

Je plie légèrement les genoux, les pieds ancrés. Expire, épuise l'air jusqu'à siffler, jusqu'à devoir me contracter pour expulser un ultime filet. Voilà. Je râle et rien ne sort.

Relâche. J'inspire et aussitôt grandis grossis me gonfle comme un ballon. La cloison se referme d'elle-même; pourtant il reste de l'espace. De force j'élargis mon larynx. La gorge déployée, j'aspire; bloque de nouveau; j'aspire plus fort, jusqu'à haleter, jusqu'à ce que l'air m'étrangle et me suffoque. Voilà.

Maintenant, resserrer les parois.

Les dents claquent, les poings se ferment, le diaphragme se rigidifie. L'air se compresse, se compacte de l'anus au palais, un bloc. Les fesses raidissent les jambes le cou les bras le ventre : les muscles se réparent. La tension s'accroît. Mes fibres vibrent de concert. Mes membres ne tiennent plus, oscillent frénétiquement.

J'éclate. Souffle de la victoire. Des radiations me parcourent, se promènent dans mes doigts, mes cuisses.

Pourquoi chercher ailleurs, la puissance du monde est à portée de main.

Pratiquer loin du comptoir ou des murs. La dernière fois me suis évanoui.

Chapitre 3

Quelque chose changea après le tournoi. Nous avons eu beaucoup de plaisir. Nous nous adonnions à des parties de cache-cache, des concours de lancers d'ordures, des compétitions de mangeur de hot-dogs. Nous regardions des matchs à la tonne, jetant nos dévolus sur des équipes benjamines, couvrant de gloire des gamins inconnus, qui devenaient l'espace d'une partie de vrais héros...

Pendant quarante-huit heures, nous avons joué, regardé, joué, regardé, baigné dans le basket *non-stop*, nous fondant dans la masse des passionnés, buvant tout notre soûl de ce sport qui nous unissait. Seulement, cette expérience qui aurait dû nous rapprocher avait produit l'effet inverse.

Par la suite, les matchs amicaux en pratique ne le furent plus autant. Chacun paraissait irrité, à deux doigts de craquer. L'atmosphère oscillait entre la frustration et le désintérêt, entre une tension palpable et l'apathie la plus totale.

C'est cette dernière qui régna la plupart du temps. Dès qu'il n'était pas question de jeu, l'effort devenait minimal. Chacun écoutait distraitement les consignes de Victor et performait machinalement les mouvements prescrits. Chacun supportait à contrecœur ses discours de morale et feignait de se dépenser lors des aller-retours de châtiment.

Ce sont ces circonstances qui m'ont fait remarquer comment Nolan négociait sa présence dans le groupe. Il se tenait dans l'ombre, pourrait-on dire. Au moment de courir, il s'installait au bout de la *baseline*, juste en-dehors du court, et sprintait ses longueurs au ras du mur ou des rideaux séparateurs. Il terminait souvent avec plus d'un terrain d'avance.

Loin de le montrer en exemple, l'entraîneur l'ignorait. Il s'obstinait à rabrouer l'équipe en bloc, comme si nous méritions tous les mêmes remontrances. Victor poussait la mise en scène jusqu'à féliciter le premier arrivé, c'est-à-dire le deuxième.

Good job Isaac, disait-il sans broncher, négligeant complètement celui qui attendait depuis longtemps sur la ligne d'arrivée.

Si la course permettait à Nolan de se tenir à l'écart, les exercices techniques posaient un défi plus complexe. J'avais constaté qu'une certaine vitesse de circulation s'imposait dans les *drills*. Devrais-je dire absence de vitesse. La situation me tapait sur les nerfs. Qu'un petit comique choisisse de dilapider son temps à singer le travail, cela ne regardait que lui. À la limite, ça faisait mon affaire. Mais qu'il gaspille le mien! Nous ne disposions que de quatre heures de basket par semaine, six lorsqu'aucun match n'entraînait en conflit avec la pratique du vendredi. Selon la légende, Kobe cumulait ce temps d'entraînement en un jour. Il se levait avant l'aube, joggait jusqu'au stade et avait, à l'heure du déjeuner, déjà soulevé des centaines de kilos en poids et haltères, et converti plus d'un millier de shoots. Je n'étais pas Kobe, seulement, je n'allais pas atteindre mon plein potentiel en performant moitié moins de répétitions à moitié moins d'intensité.

Par chance, Nolan avait trouvé une solution. Alors que les autres attendaient leur tour avant d'entamer une seconde répétition, Nolan maximisait chaque minute en pratiquant les techniques dans le vide. Il sautait sans ballon, mimait de dribbler ou de shooter, enlignait quelques pas de danse stimulant l'équilibre ou la coordination, dans l'espace exigu entre deux équipiers.

Et quand venait son tour, il jouait de l'accélérateur : il démarrait à toute vitesse et freinait sec, juste avant de foncer dans le joueur devant; il sautillait sur place, intercalant quelques manœuvres de son cru; puis il repartait brusquement, juste avant de bloquer le passage du suivant, et finissait au panier avec force. Cette méthode ingénieuse lui permettait de faufiler une répétition efficace entre deux fainéants.

Je n'avais pas autant de succès. Lorsque je l'imitais, on me ridiculisait. Andrew me caricaturait en performant de suaves déhanchements. Isaac se joignait lui. À deux, ils improvisaient une danse extravagante couplée aux paroles d'une chanson populaire. Parole est un grand mot pour désigner le charabia qu'ils mâchouillaient...

Mes voisins s'énervaient. Abdel me menaçait : que je ne m'avise de salir ses baskets! Yannick glissait des commentaires de plus en plus fréquents, de plus en plus hostiles, prétextant que j'empiétais sur son espace et nuisais à son entraînement, que j'allais causer un accident, blesser quelqu'un.

Je ne laissais pas ces remarques m'atteindre. Ils riraient moins quand mon approche peu orthodoxe m'aurait élevé au rang de superstar! Mes sources m'informaient, d'ailleurs, que Yannick en était à sa troisième année, toujours coincé dans la division 2... Pas le genre de modèle auquel je souhaitais prêter ma confiance.

C'est alors que Yannick usa des grands moyens. Je l'avais déjà vu poser des bâtons dans mes roues : il se plaçait dans mon chemin en espérant que je l'accroche; lorsque je le contournais, il sursautait comme si j'avais frôlé la catastrophe. Je ne passais même pas proche...

Il s'avéra néanmoins qu'un jour je fus distrait, en raison d'un récent examen de philo, je suppose, ou d'un caillou logé dans mon soulier. Toujours est-il qu'en dribblant vers l'anneau, je butai dans ses pieds; dans ma chute, je m'appuyai dans son dos et demeurai debout tandis que ma victime s'étampait au plancher. Il se tordait de douleur en s'agrippant la cheville, le front, le genou lorsque le coach accourut.

Celui-ci tâta la jointure amochée et lui fit effectuer quelques flexions. Dès qu'il fut assuré que je n'avais pas esquinaté son homme, l'entraîneur se tourna vers moi et e foudroya du regard.

—Là Liam, ça suffit les niaiseries.

Un cercle de témoins chuchotait en observant la scène. Ç'en fut fini des répétitions clandestines. Il va de soi que le supplicié se releva sans problème, aussitôt que l'on m'eut fustigé. Il ne conserva aucune séquelle.

Heureusement, il restait le cardio. S'il y avait un endroit consacré à l'effort, c'était lui, non? Là encore, mes espérances se voyaient frustrées.

En tentant d'accoter Nolan dans les sprints, je me démarquais évidemment de mes pairs. Ces derniers y voyaient une attaque personnelle! Le nouveau essaie de se prouver, disait Yannick en riant. Il veut montrer qu'il est plus fort que nous, ajoutait son

comparse. Charest me rejoignait sur la ligne d'arrivée et, plié en deux, il hyperventilait. Je l'avais vu courir. Son « sprint » ressemblait à une promenade de plaisance.

Victor n'aidait pas mon cas. Il m'utilisait comme exemple pour rabaisser les autres. Liam a fini le suicide en vingt-huit secondes, s'écriait-il à l'intention du groupe. Vous avez aucune excuse de ne pas le rentrer en trente-deux! C'est dire, même quand il plaidait en ma faveur, il me tirait dans le pied.

Les plaisanteries devinrent vite plus acerbes. Le gag élaboré par Yannick consistait à me glisser des coups de coude au moment du départ. Me couper le passage, me coincer en étau au sein de la mêlée. Je compris pourquoi Nolan affectionnait tant les rideaux.

L'effort physique devint pour moi bizarre. Il y avait quelque chose de contre-nature à la contraction de mes muscles. Même lorsque je m'échauffais en solitaire, un malaise me retenait. Dès la première foulée, les projecteurs se braquaient sur moi; je me surprénais à jeter des coups d'œil alentour, en espérant que l'on ne m'ait pas vu.

Nolan semblait immunisé contre cette pression. Elle n'avait d'ailleurs pas de raison de l'atteindre puisque les autres joueurs, à l'instar de Victor, n'interagissaient que rarement avec lui. Alors que mes manœuvres déclenchaient les sursauts à des mètres à la ronde, Nolan serpentait au milieu du gymnase, effleurant ses collègues sans les faire sourciller.

Lui-même ne prêtait guère attention à eux. Il arrivait, déposait ses affaires, s'adonnait à l'une de ses routines. Cependant, gare à celui qui le prenait comme compagnon. Nolan jouait physique. Celui à qui manquait la volonté de lutter se faisait écraser. Je ne sais pas ce qu'il chuchotait... Ludovic est sorti en pleurant, une fois.

Quant à moi, chaque fois que j'ai voulu m'associer avec lui, il se trouvait à l'extrémité opposé. La cohue m'empêchait de le rejoindre; je tentais de me frayer un chemin et les passants semblaient déterminés à me barrer la voie. Je lui faisais un signe par-dessus une épaule; il regardait ailleurs et ne me voyait pas. Un joueur m'interpellait. Ne trouvant pas d'excuse pour m'en débarrasser, je me rabattais sur ce partenaire de malheur.

L'impression retirée de ces semaines fut celle d'un lointain malaise. L'entrée dans le gymnase me plongeait dans une sorte de transe. Je ne répondais plus de mes gestes, mon attention s'éparpillait dans une boule de poussière au plancher, une craque dans le béton, l'alarme d'incendie... Félix me rappelait à l'ordre.

Une lourdeur me gênait. Pendant l'effort, mes membres se vidaient. J'aurais aimé courir plus vite; je n'avais pas de prise sur l'action de mes muscles. Je tentais de me ressaisir, je me sommais de travailler plus fort. Sans résultat.

Le plus souvent, je me complaisais dans l'atmosphère railleuse du groupe. Si Victor exigeait quatre longueurs de sprint, un compromis se présentait à mon esprit : pourquoi pas réserver mes forces pour les deux derniers? Lorsque lesdits derniers pointaient à l'horizon, je me sentais déshydraté, j'allais me faire une crampe, mieux valait me préserver pour les affrontements de la fin.

Ces suggestions venues d'on-ne-sait-où me semblaient parfaitement logiques. Ce n'est qu'une fois la pratique finie, après m'être longuement prélassé sous la douche que je sortais de ma torpeur. Je voyais la soirée comme vécue par un autre. Ces lancers bâclés, ces exercices galvaudés... Qu'est-ce qui m'avait pris? Et cette histoire de conserver mon énergie, la conserver pour quoi au juste, puisque je n'en avais, à bien y penser, jamais réellement fait l'usage.

Je descendais au sous-sol du complexe, quelques jours plus tard, avec l'intention ferme de me prendre en main. Je traînais un papier au fond de ma poche, où j'avais retranscrit mes motifs les plus chers. Dans la marge figuraient mes héros : Kobe, Steve Nash, Trevon Maker... Il advint que je tombe sur ce pense-bête, entre deux exercices. Lorsque je dépliai la feuille, la moiteur avait estompé l'écriture.

Au milieu de ces fluctuations d'états d'âme, la lucidité me frappait parfois, aussi bienvenue qu'inattendue. Soudain je me sentais puissant, animé par l'ardeur. Ces instants ne duraient pas; un nouveau déboire me replongeait dans une angoisse diffuse. Ma seule envie constante, au fond, consistait à m'étendre au milieu de la clé, y rester allongé, totalement immobile. Je suis surpris de n'y avoir jamais cédé.

Au fil des entraînements, les instants sont venus moins souvent, et Nolan, fidèle à lui-même, reparaissait ci-et-là comme le rappel de celui que je n'étais pas.

Jab à droite, une, deux, feinte de tir, le défenseur s'envole, le pivot avant ouvre un tir facile. *Crossover*, échange derrière le dos, je lui offre cette danse puis le bats par la gauche.

Mes mouvements manipulent l'adversaire. Je perçois le moindre déplacement, démonte la défense à ma guise.

Vrombissement dans ma poche. Cligne des yeux, décroise les doigts, éteins la sonnerie du téléphone. Me redresse : c'est l'heure.

Je claque la porte d'entrée, capuchon rabattu et le volume au max. Il fait noir.

Je visualise mon triomphe. Ma démarche l'incarne. Mon corps rebondit à chaque pas et ma tête imite la cadence de la basse électrique. Les paroles résonnent dans ma gorge et sifflent entre mes dents : *He looks calm and ready to drop bombs*. Ma langue bat mon palais, mes lèvres se compressent pour projeter la dernière syllabe. Les vibrations me chatouillent le gosier, elles ont le goût de la victoire.

L'intensité bondit d'un cran à l'approche du refrain. Les battements lourds du *drum*, la caisse claire qui grésille. En tension, prêt à éclater...

Crache les *lyrics* : *Lose yourself in the music the moment you own it...* Le visage déformé et les poings comprimés. Je ne manquerai pas ma chance.

On avait l'impression de se trouver au cœur d'un champ de bataille. Les insultes fusaient, les provocations se croisaient et excitaient de nouvelles séries d'explosions. Les opposants se tenaient nez à nez; j'avais du mal à croire qu'ils retenaient leurs poings... Une foule s'interposait. Abdel et Félix maîtrisaient Yannick. Isaac enserrait Drew, ou vice-versa, selon le jour.

Et si c'en était fini du basketball division 2 à la Montérégie, je me disais, où est-ce que j'allais aller? Pourtant, après que chacun eut repris son souffle, la joute recommençait. Les ennemis s'évitaient, ils n'osaient pas se regarder... Puis le mouvement du jeu imposait la proximité, et timidement, ils recommençaient à se faire la passe. La querelle n'existait plus.

Il n'y avait pas que des affrontements d'égal à égal. Dès qu'une décision stratégique ne leur plaisait pas, les partants s'unissaient pour rabaisser les joueurs de banc. Le joueur en question se trompait d'assignation défensive, comme cela peut arriver à n'importe qui; les vétérans râlaient. Celui-ci essayait un nouveau *move* appris la veille à la télé; ceux-là l'invectivaient sans retenue, alors qu'eux-mêmes se permettaient des manœuvres aux chances de réussite douteuses.

Pourquoi être aussi insensible, me demandais-je, le joueur persécuté n'avait pas fait exprès! À cause d'eux, chacun se sentait comme sur une corde raide, et la peur inhibe les performances, c'est bien connu. C'est dire que les rageurs, frustrés de perdre, contribuaient à nous faire perdre! Il aurait fallu que quelqu'un leur explique.

Le plus étrange dans ces épisodes est le contraste absurde qu'ils formaient avec le début de pratique. Nous finissions un exercice, nous regroupions; Victor nous présentait un drill, il formait des équipes, nous donnait des dossards fluos... Soudain on était complètement ailleurs, en train de s'engueuler, de s'envoyer promener, de se jeter des chars de merde, sans que personne n'ait remarqué à quel moment les choses avaient changé.

Le soir, je retournais la question sous la douche. Comment pouvions-nous être aveugles à une transformation aussi drastique? Je creusais mon souvenir. Quels subtils instants de déclic avaient mené à l'escalade? Quels signes avant-coureurs auraient permis de deviner de telles hostilités? Je me promis de rester vigilant.

Je promettais et chaque fois j'oubliais. Je m'enrageais contre Kenny, lui gueulais de ne plus échapper mes passes. Soudain on me hurlait dessus. Isaac me pointait du doigt. *This is your fucking fault...*

Nolan semblait chez lui dans ce climat de guerre. Les injures lui glissaient dessus; soit il vous ignorait, soit il vous riait carrément au nez. Les réactions violentes à son égard se résorbaient aussi vite qu'elles apparaissaient.

La compétition l'enflammait. Il se démenait en défense, se battait au rebond, plongeait au sol pour chaque ballon perdu. Ses cris de célébration jaillissaient comme du fond d'une caverne. Je voulais m'approcher et me laisser happer...

Puis le prendre en défense me fit changer d'avis.

Ce jour-là, j'eus la malheureuse idée de taquiner Nolan. Alors que Victor allait effectuer le *jumpball*, je m'approchai. Je plaçai mon avant-bras devant lui; il se baissa et nous nous mîmes à lutter épaule-à-épaule. Nous nous adonnions à ce petit jeu quand Victor lança le ballon...

Soudain Nolan se déroba; je sentis une poussée et fus projeté face contre terre. Je tentais de comprendre ce qui venait de se passer lorsque je vis mon adversaire qui récupérait le ballon, et en me contournant m'envoyait un rictus malin.

—Faute! criai-je à l'intention du coach. Faute!

Ce dernier demeura de glace.

Quelques instants plus tard, nous étions à l'attaque. En me démarquant je crus vaciller... Je repris l'équilibre. Alors que je sortais à la ligne de trois points, je fus violemment tiré vers l'arrière. Je portai une main à ma gorge tandis que Nolan se jetait devant moi, interceptait la balle et partait récolter les points à l'autre extrémité.

Yannick hurla :

—Va chercher la passe! Arrête de faire le paresseux!

D'autres maugrèrent au plancher.

—Il m'a retenu! me défendis-je. Il triche, il m'a carrément étranglé!

Victor me coupa sec.

—Liam, arrête de chialer!

Dans les minutes qui suivirent, je fus comme balloté par une tempête. Je recevais des coups au ventre, derrière la nuque, dans les chevilles. Pas assez forts pour m'ébranler, trop brefs pour me faire flancher. Le temps de me raidir, la douleur était partie, comme si elle n'avait jamais existé. On me pinçait le pli du coude, on caressait l'arrière de mon genou, une jointure se pressait entre mes côtes ou contre l'épine d'une vertèbre. Je tournais brusquement la tête; je ne voyais rien, personne ne voyait rien, Nolan ne se trouvait même plus dans les parages, le jeu se déplaçait déjà ailleurs. Je devins fou.

—As-tu fi-, f-fini?! parvins-je à bredouiller lors d'un arrêt. As-tu fini?!

Les autres se figèrent. On n'entendait plus qu'une respiration sifflante, entrecoupée de hoquets. Je me cachai les yeux.

—Wô... Du calme Liam, c'est juste un jeu, répondit Victor.

Le coach m'accompagna vers la sortie. Il me dit doucement :

—Va boire une gorgée d'eau, prends un peu d'air. Respire, ça va aller.

Je me rinçai le front à la fontaine. Peu à peu mon agitation s'atténa, et l'affolement des dernières minutes me parut absurde. Ces bousculades imperceptibles n'influençaient pas le cours du jeu. Je n'avais qu'à les ignorer.

L'équipe de volleyball sortit du gymnase du fond. Je me tapis contre le mur et fis mine de rattacher mon lacet. Lorsque les joueuses furent reparties, j'étais prêt à rendre à Nolan la monnaie de sa pièce. Pourtant à mon retour, on m'escorta au banc.

—Ça suffit pour aujourd'hui, dit Francis. T'es fatigué, prends un peu de repos.

C'est lui qui fatiguait. Un œil un tant soit peu observateur eut vu que j'allais bien, vraiment, je me portais à merveille!

—Je suis pas fatigué, lui rétorquai-je. Je veux jouer.

Il s'apprêtait à formuler une objection quand je l'interrompis.

—Je veux jouer!

Il recula, paumes devant. Le gringalet cédait devant ma détermination.

En entrant sur le court, je compris que les autres avaient besoin d'une mise au point, eux aussi. Drew refusait de me laisser garder Nolan; il m'envoyait sur Ludovic! Qu'est-ce qui leur prenait aujourd'hui? Ils allaient m'échauffer à force de me dire de me détendre.

Alors que nos joueurs coupaient en même temps, je poussai Ludovic sur Drew, comme si le premier faisait un écran.

—*Switch!* m'empressai-je de crier.

Je fondis sur Nolan et me scotchai à lui. Par la suite, je ne le lâchai plus. Il plaquait son coude dans mes côtes; je répliquais avec une force égale. Il m'agrippait les bras et je m'égosillais afin d'attirer l'attention, glissant une rétribution au passage. Victor sifflait de temps en temps. Il hésitait, se contentait de faire signe de se calmer. Bientôt Nolan capitula, voyant ce qu'il en coûtait de se frotter à moi.

Alors je ne saurais dire pourquoi, une immense fatigue me traversa. Nolan sortit, laissant sa place à un remplaçant. Mon souffle devint court et mes jambes lourdes. Je m'épuisais avant d'avoir couru. La nuit n'aurait su venir assez tôt.

Victor appela un temps d'arrêt pour que les équipes se regroupent et ajustent leur stratégie. Mon chemin croisait celui de Nolan. Il m'ignorait, évitait mon regard, je l'avais offensé, j'avais ruiné mes chances de devenir son ami...

Je chutai vers l'avant.

Une foule se retourna tandis que Nolan s'éloignait. Mon lacet pendouillait sur le parquet; j'aurais juré avoir doublé le nœud... Je l'attachai et m'empressai de rejoindre la bande.

Dès que le jeu recommença, Nolan revint me malmener. Cette fois, pour une raison qui me dépassait, je n'avais plus de force à opposer. Mes yeux s'embuaient et ma gorge piquait. Lui me soufflait des provocations à l'oreille que je n'entendais qu'à moitié. Tu te dégonfles... que je veux avec toi... moi qui pensais... C'est ça, mets-toi en colère.

On ricana derrière mon dos et en me retournant, je vis une silhouette s'enfuir. Je sentis mes poings se serrer et ma lèvre trembler. Je reçus le ballon; mon adversaire m'assaillit. Il accrocha mes bras, mon cou, mon visage et enfin la balle.

Nous nous mîmes à lutter. Il tirait et je résistais, balançant violemment les coudes en espérant l'atteindre. Dans la bataille je perdis pied, l'entraînai avec moi, nous roulions l'un par-dessus l'autre, empêtrions nos corps. Enfin j'arrachai le ballon, l'échappai vers l'arrière...

Je me relevai prêt à me battre à mort. Des équipiers me ligotèrent. On m'agrippa les bras; je me tordis dans tous les sens. Laissez-moi le tuer! Je n'eus de choix que de souffler jusqu'à ce que le calme revienne.

Assis au sol, jambes écartées, Nolan me fixait. Ses yeux brillaient d'une lueur malicieuse. D'un coup, on m'avait relâché. Les autres nous regardaient étrangement.

La céramique me glace jusqu'aux mollets. Un halo se diffuse depuis le voile à la fenêtre. La colonne d'eau tombe dru, tambourine au plancher. La chute paraît suspendue.

L'air se congèle. Je jure que la buée sort de ma bouche. Elle se disperse et forme d'étranges volutes. Je tends la main. Me braque au contact de l'eau. Un bref étranglement. La retire, tends l'orteil sous le jet...

Je fixe la colonne. De courtes impulsions me font osciller d'avant en arrière. Je me secoue, je souffle et souffle et convulse dans tous les sens. Me frappe torse cuisses épaules mâchoire. Enjambe le rebord, ferme la porte coulissante.

Faufile contre la vitre. La glace commence à m'imprégner. Expirations rapides trois deux un réfrène le recul et me déplace sous la chute.

L'urgence. La surface mitraillée de coups perçants. Le froid me pince. Je me saisis me force à aspirer, mes poumons se remplissent. Les pincements s'étalent, ma peau s'allume, ressent plus fort. Je pompe et pompe ma poitrine se soulève et alimente la fournaise. L'activité vibrante à la surface. Repousse et triomphe du froid.

Je m'adoucis. L'air court le long des voies respiratoires, effleure les membranes. Des frissons de plaisir. La fraîcheur me recouvre. Ferme les yeux et jurerais que je m'illumine. Le roulis berce, je me fonds derrière lui. Ma conscience flotte. Brille d'une douce blancheur.

Je pose la main sur la poignée, tourne le robinet. Un bruit d'aspiration, puis rien. Mes pores pétillent. Je demeure immobile. J'attends à bras ouverts.

Le match d'ouverture arriva enfin et je n'en pouvais plus. J'aurais juré qu'un siècle s'était écoulé depuis les sélections. Tant d'évènements me séparaient du joueur naïf de l'époque : des hauts, des bas, la panoplie des aventures...

Je me tenais donc là, le soir de la partie, devant la table des marqueurs, après avoir fait un vrai fou de moi en demandant qui était Isaac. La gêne me comprimait la gorge. *Rookie funny*, venait de lancer Drew et je me creusais les méninges en quête d'une blague, en songeant que l'humour m'aiderait peut-être à détendre l'atmosphère.

Un éclat me sortit de ma torpeur.

—Haha! s'exclama Félix. À quoi tu penses comme ça, coudonc?

—Oh, euh, rien. Je pense à rien, lui répondis-je.

—Ben oui, ben oui, dit-il en m'adressant un clin d'œil.

Il s'éclipsa et mes yeux retournèrent sur le feuillet où figurait notre alignement... Jovens mesurait six pieds quatre, Charest était en sciences vacances, Kenny jouait sa troisième saison. Les origines julievilloises d'Abdel me firent pouffer et Drew complétait une technique en génie aérospatial. Pas mal.

Soudain je m'alarmai. Kenny, Abdel, Isaac... Où est-ce que j'étais? D'un autre côté, ces temps-ci, j'avais la fâcheuse impression que mon esprit me jouait des tours. Je rattrapai Félix et lui demandai son avis.

—Ben oui, t'as raison, acquiesça-t-il, interloqué. T'es pas là.

Il promena les yeux.

—Liam? Liam? appela-t-il dans le vide.

Je le repoussai.

—Niaiseux.

On se mit à chercher Victor. Par malheur, ce dernier n'était pas trouvable et on dû se rabattre sur Francis. Il ne portait même pas de polo.

—Francis! Le nom de Liam est pas dans l'alignement.

Francis s’approcha et je lui tendis le pamphlet. Il le scruta pendant un temps démesuré, me le rendit.

—Ça doit être une erreur. Fais-toi en pas.

Son ton était trop désinvolte.

—Est-ce que Victor est là? je demandai. J’aimerais lui parler.

Francis répondit qu’il était en route. La partie débutait dans un peu plus de trente minutes. Des spectateurs commençaient à arriver.

—Peux-tu lui dire de venir me voir en arrivant? On doit absolument corriger ça. Je crois... je vais le rajouter à la main en attendant!

Francis me regarda drôlement.

Comment avaient-ils pu m’oublier? me demandais-je en clopinant vers la table centrale. À moins que ce ne soit pas un oubli. *Red shirt*, me menaçaient les coachs il y avait de cela des lunes. Ils m’avaient relégué!

Une idée m’apparut alors que je dégotais un stylo. L’arme secrète! Aussitôt je doutai. Secrète jusqu’à quand? Je me vis tapi au bout du banc, complètement anonyme. Me sentais exister de moins en moins.

Je me repris. J’avais trop travaillé pour me décomposer maintenant. Mon premier match collégial, mon heure de gloire! Dès que Victor me dépêcherait sur le terrain, je multiplierais les points marqués, les hauts faits défensifs, les manœuvres spectaculaires. On se bousculerait pour me voir, on voudrait me connaître, on scruterait l’alignement en quête de l’athlète inconnu et le mystère n’en serait que plus saisissant. Ce scénario me traversa l’esprit au moment où je constatais que le stylo bille manquait d’encre.

Je repérai Victor qui arrivait et j’accourus vers lui.

—Victor! l’interpellai-je, à bout de souffle. Ça va pas... Mon nom est pas écrit... Dans l’équipe... Je suis encore dans l’équipe?

Le coach recula d’un pas.

—Tabarnouche Liam, relaxe, dit-il. Donne-moi ça pour voir.

Il contempla la liste, parut se souvenir.

—T'es pas dans la liste simplement parce que tu m'as pas envoyé tes infos. Ludovic non plus. Quand tu vas me les envoyer, je vais te rajouter, affirma-t-il.

Je fronçai les sourcils. Pas envoyé mes infos... Il ne me les avait pas demandées! Quelle mauvaise foi.

—Et si je te les donnais maintenant? je suggérai. Juste besoin d'un foutu stylo et tu pourrais aller réimprimer et tu pourrais...

Victor m'immobilisa d'une main.

—Liam, reviens avec nous, articula-t-il gravement. Concentre-toi sur le match.

Puis il tourna les talons et me laissa en plan. Je demeurai figé quelques instants, et pris conscience que mes mains se serraient sur le vide. À la porte, un bénévole accueillait les partisans. Je baissai la tête et me répétais : le match, le match.

L'échauffement fila comme l'éclair et j'en retins peu de détails, outre que je m'efforçais de me calmer. Pourquoi être nerveux? je répétais, je jouais au basketball depuis toujours! Je me visualisais en train de dominer l'équipe adverse. La différence n'était que plus flagrante avec le ballon dans mes mains, qui me semblait n'être là qu'à moitié.

Le *buzzer* retentit, indiquant trois minutes avant le coup d'envoi. Je paniquai. Victor nous rappela au banc.

L'arbitre effectua la mise au jeu. Vite on comprit que nous avions connu de meilleurs jours. Yannick ne boxait pas pour le rebond. Isaac dribblait dix fois sur place avant de passer le ballon tandis que les quatre autres se décourageaient. Personne ne respectait nos stratégies. La saison n'aurait pu débuter plus mal.

L'entraîneur ne cessait de scanner le banc. La solution se trouvait juste là! Moi j'aurais sprinté en défense, moi j'aurais appliqué nos stratégies. J'avais envie de me lever et de lui crier au visage. Même Ludovic eut droit à un tour avant moi. Chaque substitution m'enfonçait davantage.

Soudain l'assistance retint son souffle. Charest se trouvait étalé sur le parquet

Notre joueur du match avait atterri sur le pied d'un adversaire et s'était tordu la cheville. Une thérapeute accourut tandis que Victor lâchait une volée de sacres. Elle

examina l'articulation. Rien de cassé, attesta-t-elle, seulement il ne pourrait plus courir aujourd'hui.

Yannick enlaça l'estropié et l'aida à marcher jusqu'à sa chaise. Ils approchaient, quelque chose approchait qui me paralysait. On me tira le bras.

—Liam, tu prends sa place, m'ordonna l'entraîneur.

Alors je me trouvai au milieu du terrain, face à un garde en bleu. Le passeur avait mis la balle en jeu en la faisant rouler au sol. Elle avançait, entièrement exposée, et le numéro 6 trottait derrière.

Je me précipitai sur elle, m'arrêtai net en voyant le garde tendre les mains pour la saisir. Elles s'immobilisèrent à deux pouces du ballon et le rictus narquois du 6 disait : je me suis joué de toi.

J'aurais dû foncer tête première, pensai-je, et aussitôt je m'élançai. Seulement cette fois ce n'était pas une feinte et je piquai du nez pendant que mon joueur s'esquivait.

On entendit des cris et des gloussements. Je me relevai d'un bond et rattrapai ledit narquois. Il n'avait même pas profité de l'avantage, quel idiot... Une lueur apparut dans son visage en me voyant.

Il se mit à dribbler très rapidement. Je ne pouvais m'empêcher de sursauter. La balle filait, disparaissait d'une main, reparaisait dans l'autre. Un clignement de paupière et mon opposant s'était volatilisé. Soudain il attaqua à droite.

Je bondis... Plus là. Mes deux genoux flanchèrent et le plancher attrapa violemment ma chute. En me roulant sur le côté, je vis un groupe en bleu dans les gradins qui sautait et hurlait. Mon rival attendait que je me lève.

Je me redressai en vitesse au moment où il se décidait à attaquer, mais non, il ramena le ballon derrière son dos et je m'aplatis à nouveau sur le sol. Le grondement s'intensifia, atteint une magnitude inégalée. Les supporters dansaient, plongeaient en imitant la chute, ils n'avaient jamais rien vu d'aussi drôle. Nos propres partisans se retenaient d'éclater. Le 6 gambada dans la clé et alla poser le ballon dans le cerceau. J'eus le tournis.

Du coin de l'œil, je vis Victor s'avancer vers la table et d'instinct m'écriai :

—NON!

Il tressaillit, se retourna vers moi. Avec les mains, il signala un T à l'intention de l'arbitre; trop tard, le jeu avait repris. Je titubai vers la zone offensive.

Mon défenseur tirait sur mon chandail et chuchotait. Ses doigts me pénétraient et semblaient gigoter dans ma poitrine. Je le poussai. Je devais lui apprendre. Je demandai la balle. Isaac ne passait pas. Plus d'insistance. Ne passait toujours pas. Soudain elle s'avéra à portée de main et je m'en emparai avant de me mettre à dribbler. Bientôt elle rebondissait devant moi et une silhouette me rudoyait. Faute! Une mêlée s'ensuivit. Abdel avait intercepté la balle. J'étais seul en attaque. Il me larguait une passe depuis la zone arrière...

Je cafouillai et manquai d'échapper le projectile. Regagne l'orientation. Fin seul devant l'anneau, les projecteurs sur moi...

Coup de marteau. Un assaillant déferla de nulle part et écrasa mon lancer sur la planche. Il me bouscula au passage; je chancelai vers le mur et me cognai la tête.

Il me fallut quelques secondes avant de reprendre conscience. Le gymnase vrombissait. Mes côtes me faisaient mal. Le numéro 6 apparut dans la cohue, une spirale blanche sur fond de bleu. Elle me parut tourner, tourner, grossir et m'avalier. Je vis les cheveux frisottés, la nuque chocolat, un mouvement de bascule...

—Quessé tu fais?!

Une masse m'avait plaqué et m'enserrait. Je me libérai et vis Félix qui me fixait. Le silence régnait dans la salle. Tous les yeux se tournaient vers moi.

Panique. Je sentis le plancher secoué, un halètement à mon oreille, le cadre, absorbé par le cadre. Un souterrain, des lettres rouges et une porte de fer noir, blindée. L'enfonce sans ralentir, débouche sur le parking et cours tout droit, tout droit. La gorge brûle. Noir et les alentours se tordent. Je m'écroulai.

Le ciel brunâtre, quelques nuages... Je me rassis dans l'herbe humide en essayant de me rappeler comment j'étais arrivé là. Le souvenir clignotait, tout juste hors de portée, il m'aveuglait comme un flash.

La réalité me rattrapa : sur un terre-plein, au fond du stationnement. Au loin, dans la zone d'ombre entre deux réverbères, une silhouette grisâtre remuait. Je ne pus déterminer de quel côté elle se mouvait. Je la vis avancer d'une démarche assurée. Peu à peu elle se précisait.

Serai jamais aussi bon qu'eux.

Dans le caucus, Victor m'observe avec pitié. Prononce le mot de la fin : prendre soin du ballon, commettre moins d'erreurs... Les autres se retiennent de se tourner vers moi. Ma salive me démange. Me joins au cercle, poing à demi levé. Fixe le plancher en silence.

Je m'empare de mon sac, sors le premier. La sortie de secours et j'aboutis dans le parking arrière. Jette mes affaires à bout de bras. Mon cri se répercute contre les murs et revient m'ébranler; je titube.

À genoux, front contre le sol, épaules secouées par les sanglots. La blancheur du réverbère cogne sur mon crâne. Rien à faire. Je bâche et je n'y arrive pas.

Relève la tête. La piste se dessine confusément dans la noirceur. J'avance, un pas à la fois, plus assuré. J'accélère, franchis la grille et m'élançe pour un tour.

Ralentis, je me dis tout à coup, tu n'auras plus de force pour la dernière ligne droite. Je détends ma foulée, bondis avec souplesse.

Bientôt plus que cent mètres... Maintenant. J'accentue mon effort. Je pousse. Je pousse. Plus vite. Plus...

Déjà?

Dépassé l'arrivée. Je me retourne, la ligne blanche se démarque dans l'obscurité. Le crépuscule aux alentours. Des grillons criquettent dans les buissons. Drôle de goût sur la langue, fait penser à l'hélium. Ma paupière cligne d'elle-même et mes doigts craquent. Une violence encore à décharger.

C'est tout? je dis. Tu pleurniche sur ton sort, et voilà tout l'effort que tu as à offrir.

Retour sur le départ. Sans relâchement. Tension au maximum, d'un bout à l'autre. Rien qu'une minute. Si une minute suffit à te faire reculer, tu te soumettras toute ta vie.

Mon cœur vrille, anticipe la mise en marche, ma bouche salive abondamment. Je reste là, quelques secondes, à balancer mon poids d'une jambe à l'autre... Maintenant.

Rue vers l'avant. Facile, pas de quoi s'énerver. Un peu de brûlure, un peu moins d'air que d'habitude. Concentré. Chaque seconde peut être celle où tu faiblis. Sans relâchement. Tu pourrais... Veux rien entendre.

Une moitié complétée et je tiens bon. Je pousse. Je pousse. Les yeux plissés, les épaules qui m'élancent. Tu n'auras pas... Continue à gémir. Personne ne t'écoute.

Arrive au dernier droit. Mes jambes ralentissent malgré moi, elles s'engourdissent. Pousse, je me dis, pousse! Chaque pas devient un effort prolongé. Je pousse, je pousse, je ralentis.

Soudain dé clic. Câble coupé. Mes jambes s'exercent, mais je... Ne répondent plus. Fixe mes genoux qui pompent en alternance. Plus vite? Ma crainte capitule, aussi déconcertée que moi, et mon corps poursuit son élan.

Je franchis l'arrivée. Ma course se décharge dans le sol, il tremble sous l'impact. En boitillant, je rejoins le gazon. Je m'étends vers le ciel, il y a quelques étoiles. Les brins d'herbes frémissent et me chatouillent. Le vent caresse. J'entends le cliquetis d'une trotteuse, d'un rouage minuscule. Le plafond nocturne m'absorbe.

Peut-être ça qui m'effrayait. Mon corps sait ce qu'il fait. Pas besoin de le contrôler.

FRAGMENTS SUPPLÉMENTAIRES : LA DÉRIVE DE NOLAN

J'espère un jour arriver à mourir volontairement. Tenir jusqu'à ce que la conscience se désagrège. Rien au-delà.

Le jeu est simple : retenir son souffle. Commencer par l'inspiration, gonfler les poumons à capacité; étirer les parois, faut que ça chauffe. Voilà. Sens l'oxygène qui remplit ta poitrine, pénètre tes cellules et les chatouille. Les fait vibrer. Maintenant tu ne bouges plus d'une miette. Ne t'inquiète pas, rien ne va t'arriver. Jusqu'à ce que le cœur cesse de battre.

Je retiens mon souffle précieusement. L'air me traverse, délicieux. Se transforme au passage, devient chaud et douloureux. Le sang bat mes tympanes. Respire! Je continue encore un peu. Une seconde de plus. Une seconde de plus.

La tension se concentre dans ma mâchoire. Brouille ma vue la panique. Arrête. Folie. La peur veut s'emparer, faire respirer de force. Pas obligé de l'écouter. Pas obligé...

Rien ne va m'arriver.

À chaque instant, je la dépasse, lui fais relâcher son emprise. Derrière la peur je m'aperçois : je vais très bien. Le calme me revient et d'un coup je dispose d'une réserve d'air. Contemple l'espace. Ça va passer. Rien qu'un désagrément. Tu vis toujours.

Une seconde de plus. Une seconde de plus.

Je commence à trembler. Mort en vue. J'en suis loin. Raide mort. Chaque seconde m'en approche. Plus près. Vas-y. Un haut-le-cœur. Tu es encore loin. Un spasme. Seconde de plus. La gorge. Seconde...

Et je flanche. Difficile de se faire mourir. Je ne suis pas parfait.

J'ai l'impression qu'à cette époque quelque chose s'éveille, se dégage de sous la neige qui fond.

La neige fond. Elle libère une odeur de terre mouillée et un appel étrange en provenance de la rue. L'éclairage du lampadaire, les branches se balancent dans le vent. Une odeur de terre mouillée.

Me glisse en douce jusqu'à l'entrée. Sans bruit : pas envie de devoir me justifier. Dans la rue, mes pas me guident vers le boisé. M'enfonce dans les sentiers boueux.

L'odeur fraîche des feuilles en décomposition m'imprègne. L'obscurité ambiante, les bourrasques s'engouffrent. Je pose les yeux sur le ciel gris, que gratte un arbre de ses longs doigts squelettiques. Puis le sous-bois : branches et troncs s'entremêlent, tissent un écran. Soudain j'aperçois dans un interstice une figure toute blême et reluisante. Une ombre file entre les souches.

Je franchis la rigole qui borde le sentier. L'eau glacée perce ma chaussure. L'enlève et la laisse traîner derrière; plus besoin. J'avance sur un lit de brindilles. Les flaques me gèlent la plante des pieds. Bientôt, j'oublie : le frisson se répand à mon cœur et à la nuit. J'enjambe les souches abattues par l'hiver. Me délecte de la vase, spongieuse entre les orteils.

J'accélère. Galope et file dans les débris. Je suis le vent, les branches bruissent et se démènent. Un court instant mon regard happé vers la droite : elle est là, dans une brèche, la figure se révèle au loin, éclairée par la lune...

L'élan m'extirpe brutalement de l'alignement. Un cri m'échappe. Une brindille aiguisée s'est logée dans mon pied, engourdi par le froid.

Je reviens en arrière, furetant les angles de vue; la scène exacte se refuse à moi. L'instant a pris la fuite.

Je hurle. L'univers ébranlé résonne à contretemps; tout résonne de la charge vibratoire. Pris de sanglot, l'air jaillit par décharges. Je permets cette violence, l'attendais pour céder les rênes.

Je me mets à sauter, martèle le sol des talons. Des battements de tambour s'élèvent au cœur des chênes, se propagent dans la terre et remontent mes tibias. Frappe le monde des pieds des mains. La forêt danse, une ronde animale, le mouvement m'entraîne. En cavale je bondis un ours dressé sur les pattes et je tends les poings vers le ciel. Le rugissement. S'épuise dans un souffle rauque, le ventre creux.

Je retombe à genoux, menton sur la poitrine, les épaules affaissées, poids du chagrin. Me mets à pleurer.

Une douceur effervescente, pleine de pétilllements, imite le bruissement de la neige qui fond. Un chuchotement me tire vers le haut, accompagne ma valse désormais, sur un pied, sur l'autre. Mes bras se soulèvent, légers.

Je rejoins un sentier de galets blancs, bien droit et dégagé. Le suis et débouche sur le parc : quelques collines, des lacs miniatures, reliés par un petit ruisseau. Le souvenir d'un étang. Je m'y dirige.

Je m'arrête sur une butte. Les roseaux encerclent l'étang. D'ici, on n'entrevoit qu'un aperçu. Une grande bouffée. M'approche de l'ouverture.

Je ne l'avais jamais vu ainsi.

Un microcosme vibre. Les arbres une palissade enserre le secret. Les cimes ramifiées se dessinent dans le ciel avec une telle netteté. Au milieu de l'étang se détache un îlot. Les quenouilles frémissent dans le vent. Je tends l'oreille; je jure entendre une clé jouer dans une serrure. Une porte s'ouvre sur le bruissement des êtres.

Je retire mes vêtements, entre dans l'eau. Elle monte tranquillement...

Un dénivelé me projette en avant. L'eau glaciale saisit chaque cellule, déclenche une lutte, parcelle ma peau de mille aiguilles. J'éclate de rire, secoué au cœur. À

grandes exhalaisons, je souffle et souffle et nourris mon brasier. Mes fibres sous tension s'échangent des décharges, s'enflamment contre le froid.

L'îlot se dresse de nouveau à ma vue. Je veux me rendre là.

Un moulin de bras à la fois, je nage. Des algues me frôlent les orteils. Le fond se dérobe. À mi-chemin, ma main se heurte...

La glace! Une plaque! Des images se bousculent : lutte sous la glace noyé gelé étouffé par de l'eau s'engouffre dans mes organes.

Fais demi-tour et déguerpis.

Plus loin, je retrouve la lumière d'un lampadaire. Sois pas si dur, faudrait pas te tuer. La cajolerie m'insulte. Tu vas rentrer sagement chez toi? Te convaincre que tu as bien fait? Je me saisis de force.

De retour au départ : je souffle exhale le feu. Le froid me crispe m'électrise. Moulinet de surplace. Je tâte la glace...

Plonge. Un coup de bras. Un coup de bras. Une voix proteste retour en arrière! Un coup de bras. Jubile à l'entendre ainsi terrifiée. L'étang m'avale en lui. M'enfonce dans ses ténèbres.

Dans mes poumons l'air glacé se met à brûler. Si tu perdais conscience, prisonnier, la glace épaisse... Un coup de bras. J'arrive, j'arrive, un coup...

Ma tête percute une masse.

Je me force à rester sous l'eau. Me joue des cris, qui s'affaiblissent et disparaissent. Perfore la couche de glace, reparais dans la nuit. Mes pieds se posent avec surprise sur un appui. De l'eau jusqu'à la taille.

Je caresse les grandes tiges aux abords de l'îlot, les enjambe.

Nu, je tournoie au centre de l'univers.

Je regagne la rive en écartant les plaques brisées de mes avant-bras. Une étrange paix oscille dans les airs. Plus loin, je retrouve la lumière d'un lampadaire.

À l'angle d'un sentier, une forme. Va te prendre pour un fou. Tant mieux. Pieds nus, le chandail sur l'épaule, je siffle. Le marcheur dépassé, j'éclate sous le halo de la lune. Un rire profond, du ventre, en provenance du cosmos. J'éclate de démente.

C'est aux moments les plus inopportuns qu'il fait bon d'être maniaque.

Prochaine tâche sur la liste : remonter les supports à manteau au grenier, dans la salle d'aération. L'escalier derrière la salle de combat, la clé au bureau de la sécurité.

Je trouve la porte, insère la clé. Combien de fois je suis passé devant.

Mon fardeau à bout de bras, je me glisse jusqu'en haut de la cage d'escalier. Un vieux néon s'allume à mon entrée, il clignote. D'énormes structures tout autour projettent des ombres monstrueuses. Dépose l'objet de ma visite, m'engouffre au milieu des tuyaux.

Je cours. L'endroit gronde comme une bête. Mes pas métalliques me révèlent. J'accélère la cadence, bondis à gauche à droite, escalade des barreaux saute de la plateforme. Je joue dans mon cauchemar.

Une issue s'offre à moi; m'introduit de biais dans l'interstice.

Si les murs se referment? Se referment déjà. Je les vois qui se serrent, m'écrasent dans une annihilation infinie.

Je sors de ma torpeur. Au bout, une porte en métal, immense, munie d'un loquet en fer. L'empoigne et le soulève; la rouille grince. De la lumière pénètre dans mon labyrinthe.

Je débouche sur le toit. Cours saute enjambe les tuyaux d'aération m'arrête à la limite.

Combien de fois je suis passé dans cette entrée; elle a un air de convulsion. En bas, de ridicules insectes. Je vois leur univers comme ils ne le peuvent pas.

Soudain une envie insoutenable. Le rebord me sépare de la chute. L'hésitation me guette, les tremblements. Juste un pas.

J'escalade avec précaution. Plat ventre, quatre pattes, un appui à la fois. Puis sur les pieds, mes genoux se déplient en chambranlant. À mi-chemin regarde en bas...

Me fige. Halètements et cherche un support. Mes mains saisissent le vide. Va-t'en! La bordure s'amincit fil brinquebalant et la nausée ramène mes paumes au sol. M'agrippe, ralentis ma respiration, expire doucement, me détends peu à peu.

Je me déplie et me tiens bras en croix. Descends! Je jure que le vent me fait basculer mais je reste immobile. Autour le monde iridescent. Extasié. J'entame la traversée. Chaque pas est incertain. Funambule sur le trottoir de la mort.

Après quelques foulées changement de ton : s'agit que de marcher, aucune raison de craindre...

Tais ma tête à nouveau; cette tactique-là est encore plus vicieuse. Je pourrais crever à l'instant, chuter vers le fracassement de mes os.

Un pas de plus. Un pas de plus.

Je fixe un point. Le coin du toit se trouve à une vingtaine de mètres, je jurerais qu'ils s'étirent et atteignent la centaine. Pas question de fléchir. La bourrasque me fouette et j'entends chaque millimètre crier. Mon cœur s'emballe. Encore un pas. Me délecte de ses supplications. Un autre.

J'arrive au bout, fais halte à une foulée du précipice. Soupirs, soulagement. En boucle mon corps redescend sur la terre ferme et pourtant il n'a pas bougé. Tu as atteint le but, je m'entends dire, pas renoncé...

Une grimace de dégoût tord mon visage. Mes yeux ne quittent plus l'arête du toit. À petits piétinements, je comble les centimètres restants. Les orteils dans le vide, au sommet de la vie. En bas, une curieuse découverte : le sang, des os broyés contre le roc,

la douleur inconnue. Une flaque écarlate s'étale, engloutit le parking. Je lève un pied, le dirige vers le gouffre. Le pas de trop. Le redépose.

Le vent souffle sur la plateforme. Le vacillement me berce. Le goût du métal sur ma langue.

Voilà. Maintenant c'est assez.

Flop, flop, flop, flop. Les jongleries rythment mes pas dans les galeries du métro. Les poignets des portes battantes. La balle virevolte, j'improvise des zigzags. *Crossovers* au plancher les percussions emplissent la voûte. Le son s'élève jusqu'aux vitraux saturés de lumière. Bleu vert jaune rouge se mélangent.

De reculons. Promène mon instrument. Tour de la taille derrière la tête tournoie dans les airs et je le rattrape sur l'index. L'autre main brosse le globe et accélère la rotation à la pointe du doigt. Brosse, brosse, brosse, oups... Le ballon dégringole les escaliers par bonds impressionnants et je remarque le mur en bas : oblique. La sphère orange le percute, est déviée vers les rails.

J'arrive au bas des marches et la cherche des yeux. Le quai désert. Seul un itinérant étendu sur le banc d'en face. Une femme à l'autre extrémité, concentrée sur son téléphone.

Repère le ballon usé sur la voie. *Fuck*. Pieds sur la bande de sécurité, me penche par-dessus bord. Considère le béton.

Des coups d'œil alentour. Que quelques pieds, danger, faisable, cinq mille volts, je vais faire ça? Wagon dans cinq, peux pas...

Me secoue et fais un pas en arrière. L'autre option : demeurer sagement sur le quai. Par peur de quoi? Que mes membres m'attirent et me plaquent par erreur contre une ligne à haute tension? Un mètre à peine. Le ballon est juste là.

Soupir. J'y vais.

Un bond. J'atterris mes mains amortissent le choc. M'approche. Le ballon sous les rails. Devrai tendre ma main dans l'interstice, à quelques centimètres de la mort. Je la vois : elle irradie et me caresse. L'envie de déguerpir trop tard pour reculer. Je jurerais sentir l'air fébrile, ondulant comme sur une route d'asphalte brûlant. Je tends le bras lentement, sûrement. Les yeux rivés. À tâtons, je touche la peau de suède usée. Glisse l'autre bras. Du bout des doigts je serre, soulève et tire, millimètre à la fois...

Soudain je crois passer l'obstacle et des fourmis remontent mes doigts. Les poils se dressent. Lâche prise et bondis en arrière. La balle coincée entre le rail et le béton. Fixe mes mains parcourues de courant. Volte-face de terreur. Sortir. Le second rail sépare du quai. Grondement. Un wagon qui approche. Le bord semble hors d'atteinte, derrière une clôture électrique. Des bruits métalliques me sifflent dans les tympans. Ferme les yeux et saute.

Accoudé sur la bordure jaune, mes jambes pendouillent dans le vide. Hisse un genou puis l'autre. Roule sur le dos et m'agrippe au plancher.

Le wagon s'immobilise. Des portes glissent. Quelques passants débarquent sur le quai d'en face. Regards en coin me croisent et se détournent.

Je m'assois. Un inconnu me tapote l'épaule, demande : ça va. Le train arrive, repart. À nouveau, il n'y a plus personne. Rien qu'un conduit creusé dans le sol. Et le ballon est toujours là.

RÉSUMÉ DE LA SUITE DU ROMAN

Dans la suite du roman, Nolan invite Liam à s'exercer avec lui après les entraînements d'équipe. Il soumet son cadet à un régime intense et place en lui des attentes très élevées, auxquelles Liam peine à répondre. À ce stade, la narration de Nolan prend le premier plan. Sa quête de l'expérience limite déborde le cadre du basketball : il prend volontairement des risques pour ressentir des émotions intenses. Il développe une attitude compulsive : lorsqu'une idée extrême surgit à sa conscience, il lui paraît inconcevable de faire marche arrière et de ne pas la mettre à exécution. Éventuellement, ses expériences changent de nature; le risque qu'il désire braver n'implique plus de blessure physique, mais une blessure sociale. Des idées de plus en plus étranges apparaissent dans son esprit; sa manière de repousser les limites consiste désormais à adopter des comportements choquants et déstabilisants, autant pour lui-même que pour autrui, au point de commettre des actes criminels.

Entretemps, il rencontre Zora au début de sa deuxième année de cégep. Il vient de vivre une nouvelle déception alors qu'il a passé l'été à s'entraîner sans que sa position dans l'équipe ne se soit significativement améliorée l'automne venu. L'étudiante en photographie le croise dans une soirée et elle le séduit par son caractère provocateur. Nolan trouve en elle une compagne avec qui partager sa passion des sensations fortes. Elle l'amène sur un nouveau terrain de jeu, dans des fêtes où ils laissent cours à leurs excès. Leur relation est toutefois mouvementée. Zora craint que Nolan se dirige vers une catastrophe et celui-ci supporte mal que la jeune femme échappe à son contrôle. Elle le déstabilise *trop à son goût*. Un soir où il la voit avec un autre, il perd la tête et devient violent. Ce traumatisme l'isole de nouveau et le ramène à ses anciennes amours; seulement cette fois, il va trop loin et il se casse une jambe. Sa blessure le handicape pendant plusieurs mois.

Nolan refait surface au début de sa troisième année. Temporellement, sa narration rattrape alors celle de Liam au début du roman. Ayant accès à leurs premiers échanges

depuis un nouveau point de vue, on comprend que Nolan fantasme en lui un disciple idéal, quelqu'un qui s'intéresserait enfin à ses méthodes et serait prêt à le suivre jusqu'au bout. Bien que Liam ne se montre pas entièrement à la hauteur, Nolan s'attache à lui et garde espoir. Il se trouve alors tiraillé entre sa posture radicale et la peur de perdre ce nouveau compagnon. De plus, il devient jaloux car celui-ci progresse à vue d'œil, fort d'une poussée de croissance inattendue, et gagne un rôle important dans l'équipe. À ce point, Zora tente de revenir vers lui. Il l'accepte avec réticence d'abord, puis il s'adoucît et tombe à nouveau amoureux d'elle. Seulement, la situation du couple ne peut plus être la même. Zora lui demande de mettre fin à ses excès et il refuse. Liam, lui, est désillusionné et il cesse de l'idolâtrer. Les expériences de Nolan ne lui procurent plus les sensations qui lui sont si chères; il cherche à quoi se raccrocher pour retrouver un bonheur perdu. Le ressentiment s'accumule jusqu'à ce qu'il commette un acte irréparable.

CORPS, CHAOS ET CRÉATION

INTRODUCTION

« Le plus important aux Jeux Olympiques n'est pas de gagner mais de participer », affirmait Pierre de Coubertin à l'occasion d'une allocution prononcée aux Jeux de Stockholm en 1912. Quiconque a été en contact avec le milieu du sport, athlète amateur ou de haut niveau, partisan dévoué ou spectateur occasionnel, entraîneur ou arbitre, attestera qu'il n'y a rien de plus faux. Une chose est claire : olympique ou non, le sport engage les passions. Il mobilise les foules à travers le globe, suscite des réactions de colère ou de désespoir dans la défaite, d'ivresse dans la victoire. L'espoir de l'emporter justifie les régimes d'entraînements les plus extrêmes. Nul ne pourrait soutenir que l'idéal sportif consiste en une calme satisfaction dans le seul fait d'avoir participé.

Cependant, le rénovateur des Jeux modernes cherchait en réalité à véhiculer une toute autre idée, car la citation, fréquemment extirpée de son contexte, se continue comme suit: « [...] l'important dans la vie, ce n'est point le triomphe mais le combat; l'essentiel, ce n'est pas d'avoir vaincu mais de s'être bien battu. » Deux choses se dégagent de cette seconde partie de la citation. D'abord, le bond qu'effectue Coubertin de la compétition sportive à la vie est exemplaire de sa pensée, lui qui a œuvré à intégrer l'activité physique au curriculum scolaire français et qui, dans une tradition de pensée remontant à l'Antiquité², considérait le sport comme un moyen de développer l'individu aussi bien sur le plan physique qu'intellectuel et spirituel. Ensuite, bien que la valeur accordée à l'issue de la compétition soit reléguée au second rang, cela n'implique pas de prôner l'indifférence aux résultats. Au contraire, s'être bien battu, c'est avoir dédié toutes ses énergies à faire advenir la victoire, l'avoir désiré intensément, avoir tendu vers elle et lutté contre ce qui y faisait obstacle, l'important n'étant pas de l'avoir obtenu mais d'avoir donné le meilleur de soi à cet effet. Dans

² Xavier, Pavie, « Le corps, matière d'exercices spirituels », *Sociétés*, vol.3, no.125, 2014, p.69-79.

cette perspective, une autre forme de triomphe se voit mise en valeur, un triomphe stoïque, s'arrêtant à ce que l'individu a le pouvoir de contrôler : ses propres sentiments et son comportement. L'athlète confronte la douleur et l'adversité plutôt que de les fuir. Le courage l'emporte sur la crainte, la persévérance sur l'abandon. De cette manière, il ressort victorieux peu importe l'issue de l'évènement, ayant développé la capacité de dompter ses passions, de tenir tête à la souffrance, de tendre vers un idéal et se battre pour celui-ci. Ces qualités le suivraient hors du terrain de jeu. Le sport représenterait ainsi une métaphore de la vie et servirait au perfectionnement de l'humain.

Face à ces considérations pleines de bons sentiments, on peut se demander : le sport engage-t-il vraiment une telle mentalité? Quand on songe aux cas de dopage, aux athlètes surmenés, brisés mentalement et physiquement par des entraînements trop intenses ou par des performances qui n'ont pas répondu à leurs espoirs, le doute est permis. D'ailleurs, glorifier la victoire contre soi ne risque-t-il pas de réintroduire une forme d'attachement malsain à un résultat triomphant? En incitant à lutter pour se dépasser, à aller constamment « plus vite, plus haut, plus fort », l'idéal sportif lance l'individu dans une course dont il est difficile d'entrevoir la fin. À quel moment l'injonction de repousser ses limites va-t-elle trop loin? Lorsqu'arrêter se présente inévitablement comme un échec, peut-on parler d'un choix? Il reste peu de place pour la modération et la pente vers l'excès ne se trouve jamais loin.

C'est cet enjeu que j'ai désiré explorer dans mon texte de fiction, en mettant en scène un sportif qui se détourne progressivement de la compétition pour faire de l'expérience du dépassement de soi un but, le mode opératoire d'une quête spirituelle énigmatique. Incapable de me prononcer *a priori*, j'ai interrogé cette démarche afin de m'approcher d'un jugement de valeur. Car si, d'une part, l'idéal sportif décrit ci-haut glorifie le combat comme méthode de perfectionnement, si d'autre part l'extrême intensité de l'effort fourni par certains athlètes peut paraître malsaine aux yeux d'un public non-initié, aucune de ces deux postures ne me semble à même de rendre compte de l'expérience d'un corps qui repousse ses limites, ni des implications qui découlent de l'adoption de ce principe comme mode de vie. J'ai donc voulu étayer dans mon

roman un profil psychologique plus approfondi, conscient du bien-fondé de la recherche de dépassement de soi comme de ses pentes dangereuses, et convaincu, à l'instar de Pierre de Coubertin, que ce qui entre en jeu dans l'effort de l'athlète dépasse largement le cadre du sport.

Je soutiendrai donc que le sport offre diverses occasions de se surmonter, non seulement en gagnant contre un adversaire, ni même en combattant avec ardeur, mais en dépassant ses instincts de conservation. L'épuisement extrême auquel se soumet l'athlète dégrade sa volonté et fait régresser son sentiment d'identité. Sa conscience se transporte dans un au-delà de la douleur, « une sorte de néant, l'infinie décomposition de tout³ ». Les désirs et les craintes s'estompent et laissent place à une attraction mystérieuse pour l'inconnu. Je montrerai que ce dépassement n'est pas confiné au domaine du sport, car les limites qu'il amène à dépasser s'avèrent en réalité psychiques. Elles ne sont qu'une manifestation de la tendance humaine à construire, à partir du chaos informe de l'existence, des représentations culturelles de la réalité, en leur accordant une valence morale positive ou négative. Tel un surhomme nietzschéen, le sportif rejoint ce chaos pour se créer.

Encore une fois, l'enjeu de l'essai consistera à prendre position face à une démarche qui s'avère difficile à juger. Il y a dans cet appel du vide une liberté, un triomphe contre les instincts de préservation, qui ouvre à une affirmation de l'individu ainsi qu'à une philosophie de la création de soi. Pourtant, il y a lieu de se questionner sur la dimension perverse d'une telle attraction, au sens qu'Edgar Allan Poe donne à ce terme dans sa nouvelle « The Imp of the Perverse » :

[perverseness] is, in fact, a mobile without motive [...] through its promptings we act without comprehensible object; or [...] we may so far modify the proposition as to say, that through its promptings we act, *for the reason that we should not*. In theory, no reason can be more unreasonable; but, in fact, there is none more strong.⁴

³ Guillaume Le Blanc, *Courir: méditations physiques*, Paris, Flammarion, 2012, p.152.

⁴ Edgar Allan Poe, « The Imp of the Perverse », *Complete Tales and Poems*, New York, Castle Books, 2002, p.212. Je souligne.

Choisir de fragiliser ses repères, de progresser volontairement vers leur dégradation, cela ne correspond-il pas à la définition même de la perversité? Aucune *raison* ne justifie de vouloir franchir de telles limites; la raison et les motifs conscients perdent justement de leur emprise à mesure que l'on s'en approche. Je chercherai donc ma réponse dans les motivations biologiques inconscientes, ces énergies du corps dotées de finalités qui parfois nous échappent, convaincu qu'il doit exister une fonction vitale à cet élan étrange vers la dissolution des repères, autant qu'une dimension perverse et inquiétante.

LE SPORT COMME EXPÉRIENCE SPIRITUELLE

Le discours courant associe spontanément sport et victoire. Aussi peut-on difficilement envisager un point de vue qui fasse fi de cette dernière. Dans la conception populaire du terme, le sport se décline généralement en deux catégories : la compétition et le loisir. La première est certainement celle qui génère le plus d'échanges dans l'espace public. Chaque discipline possède son cercle d'amateurs, petit ou grand, postés devant l'écran ou dans le stade afin d'assister au spectacle. La conversation sur le sport s'effectue de l'extérieur, les principaux intéressés étant quelque peu occupés... Lorsque ceux-ci sont consultés en conférences de presse, ils sont appelés le plus souvent à commenter les données objectives et observables dont ont été témoins les spectateurs, à savoir un pointage déterminant le vainqueur, des statistiques établissant une classification entre les individus, etc. Dans cette perspective, le sport se présente comme un phénomène social, collectif, et la conversation s'établit à partir du consensus permis par le rôle central des données mesurables. Peu de place se voit accordée à l'expérience subjective de l'athlète au cours de l'effort, même dans le cas des sports individuels, car cette question, lorsqu'elle surgit, se plie à l'échelle de valeur plaçant la performance mesurable en avant-plan. (Comment vous sentez-vous d'avoir gagné/perdu/bien ou mal performé individuellement?)

Dans le deuxième cas de figure, le sport se déroule sans compétition. Il s'agit alors du sport pratiqué pour lui-même, comme loisir, afin d'en retirer du plaisir, de la santé ou du bien-être. Celui-ci se pratique mieux seul qu'en groupe, car la présence d'autrui réintroduit la tendance à la comparaison, et donc une forme de rivalité. Seulement encore une fois, l'effort physique tend généralement vers un objectif. Même en solitaire et sans la perspective d'un affrontement à venir, la tentation est forte de ramener la dimension compétitive dans la pratique : l'adepte se met à mesurer son temps, la distance parcourue, le poids soulevés, le nombre de tirs réussis, etc. Le désir d'accomplissement lui fournit une motivation qui l'aide à soutenir l'effort physique. Il retire son plaisir (puisque il en faut un

afin de contrebalancer la dimension ardue, souvent répétitive de l'activité physique) du fait d'atteindre ses objectifs et de se sentir victorieux au fil du temps.

Il se dégage des énoncés qui précèdent une vision du sport au sein de laquelle les participants désirent accomplir un but. De ce désir naît l'ensemble des maximes et des slogans qui saturent les discours au sujet de l'activité physique, et qui perpétuent la même idée : l'esprit, porteur d'un objectif précis, doit commander au corps et le soumettre à ses visées. Les difficultés rencontrées en cours de route proviennent alors, soit de l'adversaire qui tente de l'emporter sur nous, soit de ce corps qui fait mal, qui se fatigue et qui refuse de réaliser les performances que l'on attend de lui.

Loin de moi l'idée de faire table rase de ces façons d'envisager le sport. J'ai été et je demeure un fervent adepte de la compétition, de l'entraînement orienté vers la performance ainsi que d'une lutte avec soi-même (saine ou malsaine, ce n'est pas toujours clair...). La perspective sur le sport que je propose n'exclut pas, en définitive, l'intérêt pour la performance; au contraire, elle permet à l'individu de s'en servir comme tremplin pour le subordonner à d'autres fins. Je désirais cependant détailler cette conception admise afin de mettre en évidence l'ensemble des aspects qui ne m'intéresseront *pas* en tant que valeur première. Car la vision du sport sur laquelle je fonde mes réflexions se concentre plutôt sur une dynamique intérieure et subjective, sur ces occurrences plus ou moins fréquentes au cours desquelles l'effort physique suscite en l'athlète un *dénuement* de la pensée consciente, de ses désirs et ses schémas, afin de laisser place à une énergie mystérieuse qui dépasse cette dernière. Comme cette dimension de la pratique sportive s'avère moins tangible, plus floue et plus difficile à décrire que celles développées ci-haut, je devrai m'en approcher graduellement et en tracer les contours au fil de la réflexion. Je tenterai à la fois de la rattacher à des situations concrètes, précises, et de l'illuminer à l'aide des descriptions qu'en ont offert plusieurs auteurs munis de leur vocabulaire propre. Cela me forcera à articuler un dialogue entre des approches théoriques diverses de manière à graviter autour d'une expérience qui, selon moi, relève finalement de l'indicible.

Je dégagerai donc, au sein de l'éventail des activités que l'on qualifie de « sportives », quatre types de situations liées à la dynamique mentionnée ci-haut : l'approche de la nouveauté kinesthésique, l'immersion dans le mouvement, l'approche du risque et celle de

la faillite du corps. J'expliquerai comment chacune de ces démarches engage une lutte intérieure entre divers instincts, qui freinent ladite approche ou lui donnent son élan, de manière à déboucher, si le sportif parvient à triompher de lui-même, sur une expérience ineffable. Il me faudra ultimement réfléchir à la recherche consciente de cette expérience, autrement dit à la quête qu'exemplifie le personnage de Nolan lorsqu'il transforme le dépassement physique en mode de vie et en technique d'entraînement. Je tenterai de formuler un jugement de valeur sur sa démarche, bien que (ou peut-être parce que) la frontière entre bien et mal, on le verra éventuellement, devient plus poreuse dans cette région de l'existence.

Hors de contrôle : l'approche de la nouveauté kinesthésique

L'été dernier, je me promenais en planche à roulettes, louvoyant au hasard des rues, par pur plaisir. En passant à côté d'un skate-park désert, je me suis rappelé l'unique fois de ma vie où j'ai essayé de descendre une rampe; je ne devais pas avoir plus de sept ou huit ans et la planche me filait sous les pieds dès que mon père m'y installait. L'envie m'a pris de tenter ma chance à nouveau. J'ai choisi une rampe et je me suis hissé sur la plateforme. Un coup d'œil en bas; la pente n'était pas très haute et pourtant, elle me faisait un peu peur. J'ai hésité un certain temps, essayant de visualiser la sensation de la descente... Mon imagination n'arrivait pas à fixer la représentation du mouvement à accomplir. Je me suis résolu : mes repères étaient insuffisants; je ne saisis l'expérience qu'en la vivant.

Encore un peu de fébrilité, quelques élans interrompus, puis je me suis forcé à entamer un décompte, au terme duquel je n'aurais d'autre choix que de m'élancer dans la côte en ayant foi que mon corps trouverait ses appuis. Trois, deux, un... Une petite poussée, la planche bascule et c'est parti. Ma gorge se resserre, je ne sens plus le sol sous moi, les roues instables oscillent rapidement et mon corps entier se débat par soubresauts. Avant que j'aie pu reprendre mes esprits, j'ai regagné le plat. Je suis toujours debout. Me revoilà en terrain familier. Pourtant mes jambes vibrent imperceptiblement, comme si cette intrusion de l'inconnu les inquiétait encore. J'essaie de me remémorer la descente et le souvenir m'échappe, il me semble insuffisant et appauvri; trop de choses se sont produites dans mon corps durant ce bref instant pour être complètement assimilées. Néanmoins, je

regagne la plateforme et la peur s'est atténuée; l'inclinaison paraît un peu moins raide. Cette fois, j'ai une image de ce qui m'attend, bien qu'elle soit diffuse, et la certitude d'être capable d'y arriver a remplacé la foi qui m'avait poussé à sauter plus tôt. Je m'élançai et je sens mes pieds plus fermes, mes membres plus assurés. Quelques descentes supplémentaires et la tâche me semble aussi naturelle que de marcher. Mon corps sait quoi faire et n'a plus rien à craindre. Il ne me reste qu'à profiter de la vitesse.

Il y a deux aspects notables à cette anecdote. Je reviendrai sur la dimension risquée de l'évènement; ce qui retiendra pour l'instant mon attention sera le processus, vécu par tout sportif, consistant à s'exposer à un geste nouveau. Parmi les qualités physiques mesurées dans le sport figurent bien sûr la vitesse, la force, l'endurance et la puissance, mais aussi l'habileté technique, le fait de réussir certains mouvements avec grâce, équilibre, précision et efficacité⁵. Cependant, le sportif aspirant à une telle habileté passe inmanquablement par une phase d'apprentissage où il doit combattre ses propres résistances. Si l'on n'a pas toujours affaire à des émotions aussi fortes que celles qui accompagnent l'instant d'un saut dans le vide, il y a une réticence naturelle à essayer des mouvements dont on ne possède pas la maîtrise. Ces derniers produisent l'inconfort, la désorientation, un sentiment de ridicule et de frustration. Pour utiliser une analogie musicale, c'est comme si le mouvement « sonnait faux ». L'athlète a l'intuition déplaisante que son corps n'est pas au bon endroit, mais il ne trouve pas la note juste. Il devient alors tentant de contourner la difficulté afin de s'éviter ces sensations désagréables.

Ayant une expérience relativement longue comme entraîneur en basketball, j'ai souvent remarqué des joueurs qui « trichaient » en séances d'entraînement : plutôt que d'exécuter le mouvement tel que demandé, ils en choisissaient un voisin, en modifiant quelques détails de leur positionnement corporel pour ramener la technique à un pattern moteur plus familier. L'un refuse d'utiliser sa main gauche pour tirer et revient à la droite dès que le coach a le dos tourné, l'autre rouspète lorsqu'on lui indique pour la énième fois qu'il doit fléchir le poignet en lançant... J'énonce cette réalité pour rendre compte de l'un

⁵ Cette séparation est quelque peu arbitraire. Il y a en vérité un aspect technique à toute démonstration de puissance, et vice-versa, mais ne nous éloignons pas trop...

des défis de l'entraînement sportif : modifier ses manières dérange car cela revient à abdiquer un sentiment de confiance. L'athlète sait qu'il a davantage de chance de réussir un tir au panier en utilisant sa main dominante, par exemple. Privilégier plutôt un outil auquel il ne fait pas confiance pour atteindre le but qu'il recherche provoque une dissonance. La réticence à utiliser sa main gauche sera proportionnelle à la crainte de rater le lancer, ce qui n'est pas peu dire si l'on considère que, dans le milieu sportif, la réussite détermine la valeur individuelle ainsi que le prestige social. Ultimement, il serait plus bénéfique à l'athlète de se frotter aux mauvais résultats lors des pratiques. Il pourrait ainsi travailler sa faiblesse dans un cadre où les enjeux sont moins importants, de manière à posséder *deux* outils efficaces au jour de la compétition. Seulement, cette compréhension intellectuelle ne neutralise pas la nature désagréable du sentiment d'incompétence, ni le désir d'éviter ce dernier.

D'ailleurs, ce n'est pas toujours faute de bonne volonté que l'athlète contourne la demande de son entraîneur. Souvent, son corps semble incapable de mettre en pratique ce qu'on attend de lui. Si on le prend à part, il écoutera l'explication technique et observera la démonstration en acquiesçant. Pourtant à son retour sur le terrain, il reprendra fidèlement ses habitudes. Il fait face à une sorte de blocage mental. Soit il ne *voit pas* la modification attendue, soit il n'arrive pas à l'appliquer.

En somme, qu'il s'agisse d'un choix conscient ou non, le corps préfère se satisfaire de formes convenues et de tracés moteurs bien intégrés, comme s'il existait une inclinaison vers les mouvements apportant le plaisir de l'aisance⁶. Le psychologue sportif Gary Mack affirme : « It's human nature to practice the things we enjoy most and do well [...] we should do just the opposite if we hope to improve.⁷ ». Dans le chapitre d'où provient la citation, il décrit le parcours de nombreux athlètes ayant réussi à élever leur jeu en acceptant un sentiment d'incompétence temporaire, c'est-à-dire en s'exposant volontairement à leurs faiblesses afin de combler des lacunes qui limitaient leur potentiel. Ce n'est qu'à la suite

⁶ À noter que ce sentiment ne se trouve pas en parfaite corrélation avec les résultats. Un joueur aura beau voir plusieurs lancers pénétrer l'anneau suite à la correction d'un entraîneur, il reviendra à sa technique antécédente dès la première occasion s'il ne se sent pas bien dans sa nouvelle technique. La réussite aide à former l'association entre un mouvement et le plaisir de la compétence mais elle ne la garantit pas.

⁷ Gary Mack et David Casstevens, *Mind Gym: An Athlete's Guide to Inner Excellence*, New York, McGraw-Hill Education, 2001, p.50.

de cette phase désagréable qu'une habileté peut être maîtrisée. L'athlète commence donc par triompher face à lui-même lorsqu'il désire rectifier ses techniques ou en intégrer de nouvelles. Il doit vaincre sa réticence à se rendre sur un terrain qu'il n'a pas encore exploré et où les résultats s'avèrent moins assurés.

Surmonter cette dissonance requiert un état d'esprit particulier. Le sportif doit *accepter* de s'exposer aux erreurs et au manque de contrôle. Se sentant nu et vulnérable sans le support de ses compétences, il demeure attentif à ce qui se produit dans son corps, en résistant à la tentation de se rabattre sur des automatismes et de retomber dans le chemin du moindre effort. Son attitude ressemble alors à celle que décrit Louise Warren en parlant du processus créateur : « il s'agit d'ouvrir un territoire, de circonscrire l'espace et d'engager une écoute. [...] Le dessaisissement ne constitue ni un abandon passif [...] ni un état provoqué par volontarisme. C'est l'intensité d'une réceptivité ⁸ ». J'effectue délibérément ce saut vers la création littéraire avec l'intention de revenir plus loin sur le parallèle entre ces deux activités. Pour l'instant, il suffit de comprendre que le sportif est à la fois extrêmement concentré et détaché, dessaisi de l'action de son corps. Il laisse advenir le mouvement sans trop chercher à le contrôler, sous peine de se rabattre sur ses habitudes. Son attention s'aiguise et se porte au plus près de son corps sans la médiation des formes connues. Ces termes de Didier Anzieu, toujours empruntés à la création littéraire, me paraissent justes : « Tel est le paradoxe du saisissement créateur, la coexistence d'une extrême activité de la conscience et d'une extrême passivité du Moi.⁹ » Passivité du Moi qui relâche son emprise, car en s'exposant à l'incompétence, l'athlète assume une image rabaissée de lui-même. Il n'est plus ce joueur talentueux qui obtient le succès avec aisance, il devient celui qui s'efforce de réussir et qui manque d'adresse.¹⁰ En somme, l'amélioration technique nécessite de triompher de soi-même en s'extirpant de l'emprise de certains mécanismes intérieurs servant à protéger une identité familière.

⁸ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, Laval, Trois, 1999, p.74-75.

⁹ Didier Anzieu, « Les cinq phases du travail créateur », *Le corps de l'œuvre : Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981, p.104.

¹⁰ D'ailleurs, ce sont souvent les meilleurs joueurs qui affichent le plus de réticence à essayer des techniques nouvelles. Ils ont plus à perdre, en quelque sorte...

White moments : l'immersion dans le mouvement

Mais si on y échappe difficilement, l'inconfort et le chaos ne sont pas des buts en soi. Éventuellement, du lot de maladresses, d'échecs et de chutes surgit comme par magie un tracé empreint de légèreté. On sait qu'il est réellement nouveau lorsque l'on n'est pas encore capable d'expliquer ou de visualiser comment on l'a effectué. Le corps devance la pensée. On a alors l'impression d'être saisi par une force qui déborde le Moi, et que le geste ne relève pas de notre contrôle. C'est généralement dans l'apprentissage d'une nouvelle habileté que le novice découvrira cette expérience, lors d'un instant de progrès spontané. Mais à un niveau d'expertise plus avancé, l'impression de saisissement s'étend parfois sur une durée plus longue, potentiellement à l'ensemble d'un match.

Many people who play sports long enough or work their craft hard enough experience those magical moments where their training and trust in themselves come together in perfect harmony. Their performance flows smoothly, effortlessly, and almost unconsciously.¹¹

La source de ce sentiment réside dans la répétition des techniques. Au terme de milliers d'heures d'entraînement, celles-ci sont intégrées si profondément dans le système nerveux qu'elles rejoignent la dimension automatique des réflexes et des instincts. Des sillons sont creusés et les membres avancent d'eux-mêmes dans les lignes de force instituées au fil des séances. L'attention se détend; le mental se voit libéré de la nécessité de guider chaque geste individuellement :

If we are learning a complex skill [...], we must master a series of simple skills, one on top of the other. Each time one skill becomes automatic, the mind is freed up to focus on the higher one. At the very end of this process [...], the brain has assimilated an incredible amount of information, all of which has become internalized, part of our nervous system. The whole complex skill is now inside us and at our fingertips. We are thinking, but in a different way — with the body and mind completely fused.¹²

Ayant développé une multitude d'habiletés au sein de patterns moteurs de plus en plus complexes et raffinés, l'adepte en vient à posséder un sentiment intuitif de l'ensemble. Ce faisant, il gagne l'accès à un état de conscience différent. Sa prise de décision s'opère

¹¹ Gary Mack et David Casstevens, *op. cit.*, p.169.

¹² Robert Greene, *Mastery*, New York, Viking Penguin, 2012, p.288.

depuis un centre de contrôle étranger à la pensée verbale, qui elle, s'avère trop lente et trop limitée. Les mouvements surgissent d'un au-delà de la conscience et permettent à l'athlète de répondre avec créativité aux situations du jeu. Mack nomme ces occasions « white moments », à cause de l'effet qu'elles produisent sur la perception. Ceux qui en font l'expérience parlent d'avoir l'esprit soudainement clair et dégagé, d'un sentiment de paix, de calme ou de vivre intensément dans le présent. Tous s'accordent sur le fait que leur performance n'aurait pas été possible s'ils avaient essayé d'en contrôler tous les aspects. La pensée consciente doit demeurer hors de l'équation.

Il est certain que l'on n'accède à ce degré d'harmonie dans sa discipline qu'après de longues années de pratique. Seulement, d'autres méthodes permettent de se sentir submergé par le mouvement, notamment la nature chorégraphiée de celui-ci. Dans *Courir : méditations physiques*, Guillaume Leblanc décrit l'expérience de grâce qui s'empare parfois du coureur lorsque ses foulées se produisent d'elles-mêmes, que son corps n'est plus un poids à traîner mais la source d'un sentiment d'élévation : « La course à pied plaide pour un envol du corps. [...] L'impression de courir peut, parfois, devenir une impression de légèreté qui suggère que le déplacement est entré dans son corps, circule dans ses veines.¹³ » Le corps n'est plus alors cet objet soumis au contrôle de la pensée mais un acte en train d'advenir. Plus encore, il déborde de ses frontières. Car contrairement au marcheur qui contemple un monde immobile, le coureur voit l'extérieur s'agiter avec la même turbulence qu'il ressent en lui. Ainsi, il advient qu'il ne perçoive plus que confusément la limite qui le sépare de son environnement. Il se sent lié au sol qu'il percute de ses pieds, à l'air qu'il fend de ses bras, au paysage qui défile et rebondit :

La course est un art de la percussion. [...] Répéter la percussion, c'est produire un rythme. En ce rythme s'élaborent des agencements éphémères non prémédités, un corps entre en relation avec un terrain. [...] [La course] met en mobilité l'univers. [...] Courir, c'est restituer leur vitesse aux choses, c'est comprendre que tout est rythme. Le coureur est une sorte de batteur qui mélodise le sol¹⁴.

¹³ Guillaume Le Blanc, *op. cit.*, p.240.

¹⁴ *Ibid.*, p.93-94.

Même le souffle produit sa musique. L'écrivain Haruki Murakami, fervent praticien de la course à pied, décrit en des termes littéraires la rencontre des autres coureurs : « Lorsque nous nous croisons sur la route, nous écoutons nos rythmes respiratoires, nous sentons la façon dont l'autre mesure le temps. Cela ressemble beaucoup à la manière dont deux écrivains perçoivent leur diction et leurs styles respectifs.¹⁵ » Dans l'effort répété, une musique s'invente, une chorégraphie se dessine. En coulant ses mouvements dans un tempo, le coureur abdique le contrôle et se laisse entraîner par une forme qui jaillit de son corps. Loin de se limiter à une distance parcourue et à un temps mesurable, le sport sollicite des énergies capables de saisir l'athlète et de prendre le dessus sur sa pensée consciente. Lorsque ces énergies sont libres de donner forme au mouvement, le sport prend une valeur de création.

La vie fragile : l'approche du risque

Au plus fort de son désespoir le funambule empoigne son balancier et croyant devoir renoncer, pas à pas il progresse, pas à pas il passe. [...] Il demeure là à le comprendre, les yeux posés sur ce plancher tout neuf, tandis que l'obscurité court au ras du sol. [...] Seul sur son fil, il s'entoure d'une allégresse âpre et sauvage par d'insouciantes traversées, sans ordre, dans l'humidité du soir. Il attache son balancier à la passerelle avant de prendre place au sommet du mât au sein d'un morceau d'espace noir et glacé pour recevoir sans angoisse la nuit qui entre.¹⁶

—Philippe Petit, *Traité du funambulisme*

Martial arts are not simply a sport in which scoring the highest number of points define victory, are not an art form to be appreciated merely for its aesthetic value, and are not only a skill offering the tangible gifts of strength, flexibility and dexterity. Martial arts bring us back to something much more primal. In the fighting arts, it is our own well-being that is on the line.¹⁷

—Daniele Bolelli, *On the Warrior's Path*

¹⁵ Haruki Murakami, *Autoportrait de l'auteur en coureur de fonds*, Paris, Belfond, 2009, p.88-89.

¹⁶ Philippe Petit, *Traité du funambulisme*, Paris, Actes Sud, 2015, p.71-72.

¹⁷ Daniele Bolelli, *On the Warrior's Path : Fighting, Philosophy and Martial Arts Mythology*, Berkeley, Blue Snake, 2008, p.5.

Il pourrait paraître surprenant d'utiliser le funambulisme comme exemple pour mener une réflexion sur le sport. Il n'existe à ce jour pas de compétition ni de manière d'accorder un pointage à ceux qui pratiquent cet art, que l'on associe généralement au cirque et aux arts du spectacle. Seulement, il faut se rappeler que ce qui m'intéresse dans cet essai a trait à l'expérience d'un corps qui lutte et triomphe de ses résistances, et en ce sens, la marche au-dessus du vide s'avère un exemple particulièrement évocateur d'une situation susceptible de se présenter dans différentes disciplines sportives : l'approche du risque. Le funambule ici peut également agir en lieu et en place du sportif de combat qui entre sur le ring pour affronter un adversaire plus gros que lui, du skieur qui tente une nouvelle acrobatie, du grimpeur qui s'élanche dans l'escalade libre d'une paroi à flanc de montagne ou du coureur automobile qui pousse son bolide à une vitesse vertigineuse. En somme, son art a des parallèles nombreux avec ces sports dits « extrêmes » où l'erreur technique met la vie et l'intégrité physique de l'individu en danger.

Dans ces cas, comme dans tous ceux où le risque s'avère moins important (descendre une rampe de skateboard dans un parc, par exemple...), il est relativement aisé d'envisager que le corps résiste. La douleur est par définition une sensation négative, la mort et les situations qui menacent notre intégrité physique sont par définition des expériences qui s'opposent à nos instincts de survie, et ces derniers agissent en nous de manière à nous en éloigner. Quiconque s'approche du bord d'une falaise ressentira cette traction violente vers l'arrière, qui rend effrayante l'avancée du moindre centimètre en direction du précipice. Quiconque est assailli par le coup de poing d'un adversaire aura le réflexe irrépressible de lever les bras et de se détourner pour se protéger le visage. Nos organismes sont munis de mécanismes servant à nous maintenir en vie. Le sportif qui pratique des sports extrêmes devra aller à l'encontre de ces réflexes s'il désire parvenir à pratiquer sa discipline.

Afin de visualiser l'expérience consistant à surmonter l'angoisse à l'approche du danger, il faut comprendre comment le risque interagit avec la perception. Je dis bien « interagit », car à la source, le risque n'a pas besoin d'être réel, mais seulement *perçu* pour déclencher l'anxiété. Il n'y a qu'à penser aux enfants qui tentent de sauter du tremplin pour la première fois à la piscine et qui, arrivés au bout de la planche, tremblent de peur, incapables de faire le pas vers l'avant. Objectivement, leur sécurité n'est à aucun moment

mise en péril. Seulement parce qu'il ne *savent* pas hors de tout doute que la chute n'excédera pas leur capacité à supporter la douleur, leur cerveau n'arrive pas à écarter cette possibilité. Ils devront réussir une première fois à sauter, puis répéter l'expérience à quelques reprises, en constatant chaque fois que rien de catastrophique ne s'est produit, avant de ne plus ressentir de peur. Ils auront alors développé la confiance en leur propre capacité à sauter.

Pour soutenir ce dernier point, je rappellerai maintenant l'exemple que j'ai donné plus tôt, celui de ma descente d'une rampe de skateboard, en appuyant sur le fait que, dès la seconde tentative, *la pente me paraissait moins raide*. Il est d'ailleurs probable qu'elle aurait paru ridicule à un véritable adepte de la planche, habitué à des descentes plus à pic¹⁸, de la même façon que la hauteur qui terrifie l'enfant nous semble dérisoire. Car la perception du risque est liée à notre sentiment de compétence, la conviction que l'on se montrera capable de gérer la situation et l'ensemble de ses évolutions potentielles. Notre cerveau étant conservateur, dès qu'il entrevoit la possibilité d'être dépassé, il déforme l'action de nos sens, gonfle la perception du danger et se convainc qu'il sera dépassé, de manière à nous détourner de la situation jugée risquée. Le funambule Philippe Petit laisse entrevoir ce phénomène depuis la hauteur de sa plateforme :

Là-haut, durant sa longue accoutumance à son nouveau territoire, le funambule se sent seul. [...] Il mesure l'espace, palpe le vide, pèse les distances, surveille l'état des choses, en fixe la place. Il savoure sa solitude en tremblant [...] Le câble gagne du terrain, le ciel devient sombre, c'est maintenant une centaine de mètres qui le séparent de la plate-forme d'en face. Le sol n'est plus au même niveau, il a encore baissé.¹⁹

La perception du risque déclenche la peur, et la peur exagère la perception du risque. Autant dire que l'individu fait face à un nœud difficile à démêler...

De plus, si la maîtrise d'une habileté peut effacer de l'esprit de l'adepte la perspective du danger, celle d'un plus grand danger peut remettre en doute la croyance en cette maîtrise. Comme le remarque Paul Auster dans sa préface au texte de Petit, « Si un homme marche

¹⁸ Paradoxalement, comme je perçois de manière exagérée une pente relativement douce et peu risquée, l'expert prendra peut-être pour acquis sa capacité à descendre une pente beaucoup plus haute et négligera des éventualités *réellement* dangereuses.

¹⁹ Philippe Petit, *op. cit.*, p. 71.

sur un fil à cinq centimètres du sol, nous ne réagissons pas de la même façon que s'il marche à cinq cent mètres du sol.²⁰ » Et l'homme non plus ne réagira pas de la même façon. Alors qu'il traversera le premier fil avec aisance, comme il l'a fait à des milliers d'occasions, il y repensera à deux fois avant de traverser le second maintenant qu'il n'a plus droit à l'erreur. Face à un pari plus élevé, le cerveau nous porte à remettre en doute notre confiance, aussi inébranlable soit-elle d'ordinaire, et même la tâche la plus anodine paraît incertaine. Tenez-vous debout, par exemple. Bougez les bras, les hanches, regardez le plancher autour, sans déplacer vos pieds... Vous viendrait-il jamais à l'idée que vous pourriez perdre l'équilibre dans une ou l'autre direction? Répétez maintenant l'expérience sur une petite plateforme à dix mètres du sol, qui vous laisse juste assez d'espace pour survivre à condition de ne pas bouger. Tout d'un coup une perspective absurde deviendra hautement plus probable à votre esprit.²¹

Les sportifs de haut niveau connaissent ce phénomène; lorsque le résultat du geste aura un impact majeur sur la réalité future dans laquelle l'athlète évoluera, lors d'un tir de penalty ou d'un lancer franc décisif, une tâche facile peut causer le vertige. Paradoxalement, douter de soi-même ainsi augmente les chances d'erreur. L'athlète d'expérience se replonge dans la peau du novice qui tâtonne et cherche le bon mouvement, plutôt que de s'appuyer calmement sur la fluidité et la précision développées au fil des entraînements. Le golfeur Jack Nicklaus décrit ainsi l'effet de la pression : « Pressure creates tension, and when you're tense, you want to get your task over and done as fast as possible. [Lire ici : pour la fuir et s'en débarrasser.] The more you hurry in golf, the worse you will probably play, which leads to more pressure and even greater tension.²² » L'anxiété et le désir obsessif de contrôler l'issue de l'action sont contre-productifs. Ils interfèrent avec la bonne exécution du pattern moteur. L'athlète doit se détendre, faire confiance à ses habiletés en étant détaché du résultat (qu'il ne peut entièrement contrôler de toute façon) : « The probability of achieving the outcome you desire increases when you let go of the need to

²⁰ Paul Auster, dans *Ibid.*, p.17.

²¹ Vous aurez beau rationaliser et vous dire que vous savez vous tenir debout, rien n'y fera. Comme si le seul fait de percevoir un danger potentiel *était* un danger...

²² Jack Nicklaus, dans Gary Mack, *op. cit.*, p.21.

have it.²³ » En apprenant à se défaire du besoin de contrôle, il se mesure à un premier obstacle. Le premier affrontement se déroule en lui :

squaring off against somebody planning to give you more pain than you can take is a fear-inducing prospect. What this experience teaches fighters is to drop their attachments. You can't have attachments going into a fight. [...] Attachment will raise the level of your anxiety. The thought that reality may not turn out the way you want it to is going to make you overly tense, nervous and preoccupied. Attachment is what nourishes Fear. And when Fear gets a hold of you, breathing becomes difficult, your stomach begins cramping, and your muscles stiffen up. Your opponent hasn't even touched you yet, but you have already taken giant strides toward defeating yourself.²⁴

S'il importe davantage de se battre pour la victoire que de l'obtenir, on se bat mieux, justement, lorsqu'on cesse de s'attacher au besoin de l'obtenir.

Revenons au funambule qui met sa vie en jeu lorsqu'il avance sur le fil sans filet de protection. Doit-il lui aussi lâcher prise et accepter le résultat, quel qu'il soit? En bref : oui. C'est ce qu'il y a de plus impressionnant dans sa démarche. Elle implique une entière acceptation de la fragilité de la vie et de la vulnérabilité inhérente à la condition humaine, qui lui permet de dépasser la peur :

Risque, peur de la mort, catastrophe : rien de tout cela ne faisait partie du spectacle. Philippe avait assumé la pleine responsabilité de sa vie, et je sentais que rien n'aurait pu ébranler sa résolution. L'art du funambule n'est pas un art de mort, mais un art de vie — de vie vécue à l'extrême de la vie. C'est-à-dire une vie qui ne se cache pas de la mort mais la regarde en face.²⁵

Il y a une liberté totale dans ce regard qui fixe la mort et refuse d'en avoir peur. Quand l'éventualité la plus atroce ne suffit pas à détourner mes choix ou à m'enlever ma sérénité, aucune contrainte n'a d'emprise sur moi. Je vis dans un présent absolu, dépouillé des attachements de la vie courante qui tendent mon existence dans une direction ou dans une autre, ces craintes et ces désirs devenant tout à coup, disposés côte-à-côte avec la vie, avec la mort, minuscules, insignifiants. J'accepte ma condition mortelle avec quiétude, en sachant que, peu importe ce qui arrive, voilà encore le mieux que l'on puisse faire.

²³ *Ibid.*, p.23.

²⁴ Daniele Bolelli, *op.cit.*, p.196-197.

²⁵ Paul Auster, dans Philippe Petit, *op. cit.*, p.25-26.

Le corps faible : l'approche de la faillite de l'organisme

Nous arrivons maintenant à la dernière occasion qu'a l'athlète de se dépasser : lorsque l'activité physique exige de soutenir l'effort. Il s'agit sans doute de la première image qui nous vient en tête lorsqu'on songe au sportif qui repousse ses limites (gracieuseté du cinéma hollywoodien) : à la suite d'un revers difficile, le héros se plonge dans l'entraînement avec une ardeur redoublée, il travaille dur, affronte la douleur, court jusqu'à l'épuisement, soulève des poids lourds ou maintient des postures difficiles jusqu'à ce que ses muscles n'en puissent plus. Il se soumet à des épreuves extrêmes qui le poussent dans ses derniers retranchements; à chaque instant il a envie d'abandonner, mais il persiste grâce à une volonté invincible. Au terme de cette période difficile, ses efforts sont récompensés. Il revient sur le ring et triomphe de l'adversaire qui l'avait défait, prouvant par le fait même que l'on peut tout accomplir à condition d'être déterminé. Le rêve américain, transposé au milieu de la compétition sportive.

Bien sûr, il est facile de s'identifier à cette histoire; qui n'aime pas voir l'*underdog* l'emporter, celui contre lequel le sort s'acharne, qui part avec une longueur de retard et parvient à surmonter ses désavantages? Il y a un effet rassurant à croire au récit d'une justice cosmique qui nous assure une issue favorable à condition d'endurer la souffrance, de persévérer et de faire preuve de bonne volonté. On peut y lire un schéma chrétien de rédemption assez classique. Seulement dans la réalité, l'athlète ne gagne pas toujours à la fin. Et celui-là, on ne montre pas son histoire au cinéma.

Ce qui cloche profondément avec ce narratif, c'est la valeur des actes qui se trouve encore une fois dépendante d'un résultat gagnant. Songerait-on à faire le film d'un combattant qui perd, retourne à l'entraînement, et perd encore? Ses efforts auraient été vains sans l'avènement de la victoire. Rien d'étonnant, dans une telle perspective, à ce que certains athlètes sentent leur vie s'écrouler le jour où ils n'obtiennent pas la récompense pour laquelle ils ont tant travaillé. Pourtant, je crois qu'il est possible d'accorder une valeur différente au dépassement de soi, qui ne soit ni liée à l'idée d'un triomphe de la pensée sur le corps, ni dépendante de l'atteinte future d'un objectif.

Il me faut cependant clarifier ce que j'entends par le fait de « repousser ses limites », une expression qui demeure assez vague. Distinguons d'abord deux types de limites : une

physique et une psychologique. Il s'avère moins fréquent qu'on le croit que l'athlète atteigne la première, car cela nécessite que le corps soit absolument vidé de ses ressources, au point qu'il se paralyse de lui-même et qu'aucune tentative de contrôle conscient ne parvienne à lui soutirer le moindre travail supplémentaire. On peut faire l'expérience localisée de la faillite d'un muscle au cours d'un exercice d'haltérophilie. Si la charge est suffisante en comparaison de ma force, l'échec qui mettra fin à mon effort devrait survenir assez rapidement. Au bout d'une trentaine de secondes, j'ai réalisé sept ou huit répétitions de flexion du bras. La neuvième apparaît plus difficile, la dixième se déroule au ralenti et chaque millimètre est gagné au prix d'une concentration extrême. Au moment de redescendre l'haltère, j'ai l'impression que mon bras n'offre plus de résistance, que je ne contrôle plus la charge et que c'est elle qui impose le mouvement. Je tente de redonner une impulsion mais mon biceps ne répond plus. Il est mou et n'arrive plus à se contracter. Ma volonté n'a aucune prise sur son action. Voilà, j'ai atteint ma limite physique.²⁶

L'échec du corps s'obtient donc assez facilement dans une discipline comme l'haltérophilie car l'exercice est court, il cible une partie restreinte du corps et lui impose une tâche très exigeante, proche de sa capacité maximale, de sorte qu'il épuise rapidement les forces du ou des muscles impliqués. Seulement, si l'on parle d'un effort physique plus modéré et qui initialement ne s'approche pas du seuil de capacité de l'athlète, celui-ci pourra tenir beaucoup plus longtemps. Combien d'heures faudrait-il qu'il reste debout immobile avant que ses jambes n'aient littéralement plus la force de le supporter? Quelle distance faudrait-il qu'il marche avant que ses cuisses soient si excédées par leur propre charge qu'elles n'arrivent plus à se soulever? Avant que la faillite survienne, il y a un monde. On n'a plus affaire à un effort ponctuel, intense et de courte durée, permettant de surmonter un obstacle avant de retrouver le repos, mais à un vrai supplice s'étirant sur une période indéterminée, devenant progressivement plus pénible, à la fois physiquement et

²⁶ À noter que cette limite est absolue parce que matérielle. Il arrive inévitablement un moment où les réactions biochimiques ne parviendront plus à produire l'énergie nécessaire. Je ne peux pas, en un instant donné, intervenir dans ce processus et repousser la limite. Au cours d'une période de récupération, mes muscles se renforceront, et il adviendra peut-être la prochaine fois que je réussirai à réaliser une ou deux répétitions supplémentaires. La limite se trouvera « plus loin » mais je ne l'ai pas *dépassé*. Je me suis contenté de l'atteindre, puis mon organisme s'est adapté à la demande que je lui ai imposée en vue d'être mieux préparé aux demandes futures. Ce n'est pas de ce phénomène qu'il est question ici.

mentalement, au cours duquel le sportif devra solliciter une portion de plus en plus grande de sa volonté afin de s'infliger une torture dont il a de moins en moins envie.

Dans le cas d'un tel effort prolongé, très rares sont ceux qui atteignent la limite absolue de leur corps. L'athlète s'écroule alors comme si son organisme s'éteignait, des crampes douloureuses parcourent ses muscles, son état d'éveil diminue. Si la demande cardiovasculaire s'est avérée trop importante, la respiration seule ne parvient plus à renouveler les réserves d'oxygène afin de rétablir l'équilibre homéostatique. L'individu se trouve dans un état proche de l'asphyxie, comme si sa tête était maintenue sous l'eau. Son souffle est court, ses poumons brûlent et il panique. Il perd parfois conscience...

Sur le plan psychologique, de telles réactions physiologiques constituent un ultime secours contre la mort — certains se sont déjà tués en exigeant trop de leur corps; leur avènement se dessine donc à la conscience du sportif comme un horizon terrifiant, vers lequel il doit cependant avancer pas à pas. On retrouve ici le rapport au risque décrit plus tôt. Parce que mon corps est muni de mécanismes de survie, la résistance à l'approche du danger se déclenche longtemps avant que ce danger soit réel. Lorsqu'on sait qu'il faudra tout donner, la peur surgit avant même que l'épreuve ait commencé. C'est donc davantage à une lutte psychologique qu'a affaire le sportif. Sa pensée n'affronte pas son corps — on peut se sermonner autant qu'on veut, s'ordonner mentalement de courir plus vite ou de se contracter davantage sans que l'ordre verbal se traduise en action —, les entités qui se combattent en lui sont plutôt deux systèmes biologiques, deux volontés ayant chacune une emprise sur le corps *et* sur la pensée. La première lui permet d'injecter de l'énergie et de la puissance dans ses muscles; la seconde les ramollit contre son gré et tend à le faire ralentir. La première tient un discours qui entretient son désir d'atteindre le but qu'il s'est donné, un objectif qui mérite que l'on se soumette à la souffrance; la seconde protège le sportif d'une éventualité terrifiante, le persuade d'arrêter, remet en doute la valeur de la récompense, rationalise le bien-fondé de l'abandon.

La difficulté réside dans le fait que plus l'épreuve avance dans le temps, plus il devient difficile pour la première voix de triompher. Car la pensée, affirme le psychologue Jordan Peterson, est au service d'instincts qui l'influencent à son insu :

The subsystems that make up our shared structure — responsible, when operative, for our instincts (thirst, hunger, joy, lust, anger, etc.) — do not

appear to directly grip control of our behavior [...]. Rather, they appear to influence our fantasies, our plans, and alter and modify the content and comparative importance of our goal²⁷.

C'est dire qu'il existe en nous plusieurs structures neurologiques chargés d'assurer la satisfaction de nos besoins. Si chaque sous-système ne se voit pas muni d'une prise directe sur l'action, il possède néanmoins la capacité de donner de la force à nos pulsions et d'influencer la forme des désirs. Lorsqu'une situation place deux besoins en conflit, le plus criant se fera sentir davantage. Dans ce cas-ci, la douleur musculaire augmente, l'oxygène diminue, le risque de faillite devient concret, réel, et l'abandon se présente comme la seule issue possible pour s'en protéger. Comme il arriverait à un homme assoiffé au milieu du désert d'abandonner ses ambitions pour un peu d'eau, les fonctions physiologiques de l'athlète s'emparent de sa conscience et le poussent à ne désirer intensément qu'une chose : le repos. Le choix de continuer prend un aspect de moins en moins rationnel car gagner perd de sa signification lorsqu'on le compare au supplice. Si l'athlète demeure engagé dans une lutte qui repose sur sa raison, il perdra. Il atteindra un point où son esprit se sent excédé par la douleur, paniqué à l'idée de la voir croître ou de devoir l'endurer plus longtemps. Le désir de se débarrasser de la menace l'emportera sur le désir de continuer.

Dans cette optique, repousser ses limites consiste à endurer le supplice un peu plus longtemps, ignorer un peu plus longtemps la part de nous qui s'acharne à nous convaincre d'arrêter, s'accrocher autant que possible aux volontés liées à l'effort. Sans triompher totalement de ses craintes, l'athlète peut du moins se battre avec elle un peu mieux que la dernière fois.

Seulement, comme les réserves d'énergie physique s'épuisent, la volonté s'embourbe elle aussi, à l'image du biceps qui se ramollit. Car l'esprit, nous dit Guillaume Leblanc, « est l'idée du corps en acte. Il n'est pas une forme transcendante ou une substance séparée qui permettrait d'envisager comme acquise la possibilité d'une réserve mentale en laquelle puiser quand le corps est fatigué.²⁸ » L'esprit n'est pas insensible aux épreuves qui affectent le corps. À mesure que ce dernier se fatigue, l'énergie mentale fait défaut. Les forces

²⁷ Jordan Peterson, *Maps of Meaning : The Architecture of Belief*, New York, Routledge, 1999, p.38.

²⁸ Guillaume Le Blanc, *op. cit.*, p. 110.

d'attraction qui sous-tendent les désirs, tributaires de l'état du corps, n'ont plus la même solidité :

les modifications que le temps inflige au coureur désagrègent progressivement [...] tous les îlots impérieux de volontés, les principautés d'entendement. Il vient un moment [...] où le schéma cartésien est définitivement ruiné et où il n'existe plus aucune séparation du corps et de l'esprit. Les marathoniens connaissent ce moment-là, le recherchent et le redoutent à la fois : c'est l'heure où les corps craquent et s'arrêtent au bord des routes, parfois en pleurs, parce qu'il n'existe plus la moindre réserve d'âme au sein du corps où puiser encore un peu d'énergie; c'est le début d'une nouvelle expérience vécue qui commence : comment courir quand l'âme n'est plus au-devant du corps, l'éclairant et le tirant vers l'avant [...] Il ne sert plus à rien d'en appeler à la volonté. C'est d'un consentement à la faiblesse dont il est alors question, d'un acquiescement à la vie faible²⁹.

L'athlète atteint un point où il n'a ni la force de désirer pousser davantage son corps, ni celle de vouloir l'arrêter. Il ne sait plus pourquoi il court, n'a plus besoin de le savoir. Seul demeure un élan qui se perpétue de lui-même. La conscience devient un témoin qui comprend sa faiblesse, son impuissance. Il ne reste à l'athlète que la curiosité de voir jusqu'où l'expérience se rendra, s'il pourra continuer de courir sans qu'aucun motif ne l'anime, continuer d'*être* sans que rien ne l'y attache :

Le marathonien qui approfondit l'expérience de la durée s'approche toujours du chaos. [...] Quand vous vous mettez à flotter indéfiniment le long d'une route qui n'en finit pas, sans plus savoir pourquoi vous courez ainsi et pourquoi vous ne vous arrêtez pas, quand vous réalisez que vous n'êtes qu'un point minuscule dans l'espace-temps infini, sans aucune possibilité de vous accrocher à un quelconque repère, alors c'est que vous êtes tout près du chaos, de cette limite absolue en deçà de laquelle il n'y a plus rien. C'est l'angoisse du marathonien, mais aussi ce à quoi il désire se confronter : la limite du soi, de cet ultime point de butée dans l'espace et dans le temps qui se nomme désir. Il vient un temps où le conatus ne cherche même plus à persévérer dans son être, où le désir n'y est plus. La vérité de la course est la dépression, la fin de tous les désirs dans le corps et dans l'esprit [...] Courir devient l'ultime approche du rien, une épreuve d'angoisse de désagrégation comme preuve du désir. Nous courons pour désirer continuer à désirer, c'est pourquoi l'ajournement du désir dans le quasi-rien est l'épreuve ultime.³⁰

²⁹ *Ibid.*, p.119-120.

³⁰ *Ibid.*, p.112-113.

Ce consentement à la vulnérabilité ressemble à celui du funambule qui met sa vie en jeu. Sentir que l'on peut exister face à la mort sans lui tourner le dos entraîne un résultat paradoxal : la conscience de notre fragilité s'accompagne de l'assurance que même faible, même nu, nous continuons à *être*. Même lorsque la force de désirer fait défaut, quelque chose en nous persiste à désirer.

L'individu accède ce faisant à une volonté qualitativement différente, qui n'a plus pour objet le triomphe contre un adversaire, l'établissement d'un meilleur temps de course, l'obtention d'une médaille ni même la victoire d'une force mentale. Son objet consiste plutôt en « une sorte de saut dans l'inconnu, par lequel il tente d'éprouver les possibilités de son corps.³¹ » Son désir est une pure curiosité, dépourvue de motif,

une attraction, une sorte de fascination incompréhensible et lancinante [...] elle peut entraîner vers la seule jouissance d'un bien-être intense ou provoquer un dépassement de ce bien-être en se transformant en extase, [...] en une sorte d'exaltation, d'émerveillement, d'ivresse spirituelle qui porte l'individu au-delà du monde sensible.³²

Le sportif se laisse posséder par cette force d'attraction. Il désire dorénavant la douleur, puisque celle-ci lui offre l'occasion d'atteindre un état de conscience modifié. Comme lors des moments d'immersion dans le mouvement, son attention s'aiguise et s'intensifie. Sa perception est dépouillée des lentilles de l'habitude et il entre dans un rapport plus direct avec son corps et le monde :

La douleur dénoue en effet toute familiarité. [...] Cette rupture des évidences contribue à un élargissement de la perception et de la sensibilité, elle dépayse les anciennes attitudes et ouvre sur une expérience nouvelle et attendue. En outre, la douleur consentie procure le sentiment intense d'être vivant, réel, libre.³³

Dans cet état dépourvu de repères, la douleur perd sa force d'inhibition. L'effort prend l'aspect d'un jeu avec les forces du corps. Daniele Bolleli rend compte d'une telle expérience lorsqu'il doit maintenir, au cours d'une séance d'entraînement des arts martiaux,

³¹ Xavier Pavie, *Exercices spirituels : leçons de la philosophie contemporaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p.177.

³² Gilbert Andrieu, *Sport et conquête de soi*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.147.

³³ David Le Breton, *Expériences de la douleur : entre destruction et renaissance*, Metailié, Paris, 2010, p.157.

le « horse stance », une posture consistant à garder le dos droit et les genoux fléchis aussi bas que possible :

In order to resist for a long time, we have to be able to move the mind somewhere else, beyond the body, beyond the sharp teeth of Pain. We can keep on suffering stoically during every workout, any time that the hated horse stance comes around, or we can use it to learn to move our consciousness at will. Pain and fatigue exhaust the body until the rational mind [...] decides to take off and leave us to freely explore other states of consciousness. At this point we can really begin playing. Without a mind reminding it of its limits, the body discovers new sources of energy.³⁴

Pour surmonter l'obstacle de la fatigue, la conscience se rend ailleurs, « dans les sous-sols de l'existence, là où les distinctions claires entre les registres de vie, comme le plaisir et la souffrance, finissent par disparaître³⁵ ». L'esprit rationnel s'évade et ses jugements catégoriques par la même occasion. L'individu se détache de la perception négative de la douleur au même moment où il se détache de la perception positive de la victoire. L'une et l'autre ne valent plus rien. Il n'est plus ce stoïque qui combat — celui-là abandonne lorsque sa solidité s'affaiblit — il atteint plutôt un état de dépouillement. La tension disparaît, l'expérience ne se présente plus comme un supplice à endurer. Le sportif découvre qu'il peut jouer avec la douleur, la contrôler, la choisir volontairement, en tirer une jouissance intense. Ses limites se révèlent alors plus vastes qu'il ne l'aurait cru. Il gagne parce qu'il cesse de lutter.

³⁴ Daniele Bolleli, *op. cit.*, p.31-32.

³⁵ Guillaume Le Blanc, *op. cit.*, p.256-257.

UNE PHILOSOPHIE DE LA CRÉATION DE SOI

Jusqu'à présent, j'ai exposé diverses situations, susceptibles de se présenter dans une variété de disciplines, où l'activité physique s'accompagnait d'un relâchement de certaines repères familiers. L'apprentissage de nouveaux mouvements force le sportif à se placer dans un état de dessaisissement. Il renonce aux patterns connus ainsi qu'au sentiment d'aisance qui les accompagne. Ce faisant, il se dépouille de l'attachement au résultat de ses gestes et d'une image de lui-même qui lui apporte le sentiment de compétence. L'immersion dans le mouvement, soit causée par une maîtrise avancée ou par la nature répétitive et rythmée de l'activité, porte l'adepte vers un débordement de soi. Il est entraîné par une énergie créatrice et renonce au contrôle conscient de ses gestes. L'approche du risque force l'individu à se déprendre de l'attachement à la sécurité absolue. Il accepte le versant négatif de l'existence et relâche le besoin de contrôle qui entretient son anxiété. La possibilité de mourir révèle la fragilité des attaches et met en évidence leur nature illusoire. Enfin, l'approche de la faillite du corps provoque une dégradation des désirs et du sentiment d'identité face à la douleur et à l'épuisement. La seule motivation susceptible d'alimenter l'effort, à ce stade, se révèle être une attraction incitant à un saut dans l'inconnu, autrement dit, la curiosité pour un objet qui dépasse la compréhension.

L'aspect commun à ces différentes instances de dépassement consiste à abattre certaines limites mentales restreignant les possibilités d'action, afin de laisser libre cours au déploiement d'une énergie créatrice qui attire vers l'inconnu, amenant l'individu à sortir de sa réalité familière. De nouvelles possibilités sont dégagées qui auparavant n'existaient pas, apparaissaient comme des dangers ou comme des impossibilités. La défaite de ces illusions paralysantes procure un sentiment de vie, de jouissance, de liberté.

On se trouve dans une autre logique que celle de Coubertin. Pour ce dernier, l'individu apprendrait, dans la compétition sportive, à tendre vers un but malgré les difficultés, à se battre pour ses désirs malgré les risques d'échec. Sur le terrain de jeu métaphorique que

cette mentalité institue, le seul fait de s'investir dans le combat contre l'adversité anéantit la possibilité de la défaite, car le battant aura, pour ce faire, déjà récolté une première victoire essentielle : celle contre lui-même. Cela signifie qu'on se retrouve encore une fois, de manière plus subtile, dans l'attachement à un certain type de victoire et le refus catégorique d'un certain type de défaite (dans ce cas l'abandon ou un piètre effort). Cette mentalité engage donc les mêmes risques d'excès que ceux qui menacent le sportif hyper compétitif : se battre peut devenir une obsession et la marque d'une identité. Renoncer à un objectif, sportif ou autre, reviendrait à faire preuve de lâcheté, à se trahir, à s'avouer vaincu dans la réalité *et* en soi, à devenir un perdant, en somme.

Tandis que la victoire intérieure proposée par cette mentalité demeure indissociable d'un objectif extérieur (on se bat forcément *pour gagner quelque chose*, et on devra se battre tant qu'on ne l'aura pas obtenu...), le dépassement de soi que j'ai décrit n'a qu'à être vécu. La force intérieure qui prend le relais sur la volonté consciente du sportif s'avère être une pulsion d'attraction vers l'inconnu. L'athlète ne tient plus tant à performer qu'à éprouver son corps et les possibilités que renferme celui-ci. Là se trouverait l'apprentissage permis par l'activité physique : cette dernière amènerait l'individu à entrer en contact avec une énergie qu'ils ne possédaient pas auparavant. En effet, Gilbert Andrieu souligne « la possibilité de concevoir certains sportifs comme des êtres ayant rencontré cette force indescriptible, et cependant perceptible, que représente le divin, ce divin que les artistes perçoivent, quel que soit leur art.³⁶ » Dans la vie comme dans le sport, cette force aidera à vaincre des résistances, à affronter des blocages illusoire et à les faire éclater, à transcender les limites qui découlent de l'attachement aux circonstances. Le tout, dans le but d'éprouver la vie et ses possibilités avec davantage de liberté. La philosophie découlant de cette approche devient celle d'une création de soi, menée par une force intérieure que plusieurs philosophies et traditions spirituelles ont présentée comme un élan vers la divinité.

³⁶ Gilbert Andrieu, *Sport et spiritualité*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.9.

Sauter dans l'inconnu : dépasser l'illusion

Si la volonté est le propre de l'homme raisonnable, l'instinct semble ravalé l'homme au rang de l'animal mais, si l'homme n'est qu'une étape à franchir entre le dieu qu'il était et le dieu qu'il aspire à redevenir, alors l'instinct est une force qui guide l'homme, mieux que son intelligence, vers les sommets qu'il peut atteindre. Chacun de nous perçoit plus ou moins cet instinct, qui existe chez tous les hommes, mais entre percevoir son existence et décider de suivre ce qu'il invite à faire, il y a parfois un abîme.³⁷

—Gilbert Andrieu, *Sport et conquête de soi*

À la base de l'entièreté des considérations précédentes repose l'idée que l'expérience ordinaire du monde mérite d'être dépassée. Cette vie dans laquelle l'être humain s'attache à des réalités et souffre lorsqu'il ne les obtient pas, dans laquelle il angoisse à l'idée de les perdre une fois qu'il les a obtenues, dans laquelle il possède une image définie de ce qu'il veut ou ne veut pas, de ce qu'il peut ou ne peut pas... Derrière elle se cache peut-être la possibilité d'une plus grande liberté.

Le psychologue Jordan Peterson affirme, dans son ouvrage *Maps of Meaning*, que l'être humain perçoit le monde en tant que « forum for action », un lieu où l'on désire atteindre des buts et où les choses sont munies d'une signification affective : « The world as forum for action is a place of value, a place where all things have meaning. This meaning, which is shaped as a consequence of social interaction, is implication for action³⁸ ». La perception de notre environnement (naturel et social) est tributaire d'une orientation de fondamentale : nous concevons certaines réalités comme désirables et évaluons positivement les objets, situations et actions qui nous aident à les obtenir. À l'inverse, nous nous représentons mentalement des objets indésirables, des situations et des modes d'action négatifs nous éloignant de nos désirs.

La culture nous appuie dans la construction de ce modèle de la réalité. Grâce au langage et à la capacité d'imitation, nous apprenons des autres quoi vouloir, comment agir pour l'acquérir. Cette transmission est nécessaire, car l'individu ne peut pas explorer lui-même l'ensemble des situations potentielles de l'existence afin de trier celles qui le maintiendront en vie de celles qui menaceront sa sécurité. Il s'appuie donc sur un jugement qui est le résultat d'une histoire collective : « Group values constitute cumulative historical

³⁷ Gilbert Andrieu, *Sport et conquête de soi*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.148.

³⁸ Jordan Peterson, *Maps of Meaning : The Architecture of Belief*, New York, Routledge, 1999, p.1.

judgment³⁹ ». Au fil des générations, l'exploration menée par des individus permet au groupe d'accumuler des connaissances sur le monde, sur la signification à accorder aux choses, sur celles qui s'avèrent les plus importantes à désirer et sur les moyens de les obtenir. Un environnement chaotique est réduit à des schémas prévisibles et maîtrisables. L'adoption des stratégies comportementales enseignées par le groupe permet d'être équipé afin d'assurer nos besoins.

Seulement, si cette tendance à l'évaluation s'avère nécessaire, elle pose deux problèmes majeurs : les schémas acquis sont la fois statiques et réducteurs. D'une part, ils reposent entièrement sur les interactions passées et ne sont donc pas suffisants pour répondre à des situations radicalement nouvelles. D'autre part, ils sont historiquement déterminés. Rien n'assure que le déroulement particulier de l'histoire ait épuisé les stratégies viables ni qu'il n'en existe pas de meilleures. Peterson soulève cette lacune : « If the structure of experience itself was static and finite, like the past, all things would have been conquered long ago, and the lives of the ancestors and their children would differ little in kind. But the structure of experience is dynamic and infinite in possibility.⁴⁰ » Notre environnement change et des événements nouveaux ne peuvent être affrontés grâce aux anciens schémas. De plus, l'exploration volontaire de l'inconnu est susceptible de révéler de nouveaux objectifs, de nouvelles manières d'être, de nouvelles façons de percevoir le monde et d'interagir avec lui afin d'en retirer des bénéfices : « It is during the process of exploration of the unpredictable or unexpected that all knowledge and wisdom is generated, all boundaries of adaptive competence extended, all foreign territory explored, mapped and mastered.⁴¹ »

Bien entendu, l'individu qui explore l'inconnu n'a pas forcément le désir *conscient* de renouveler les modèles fournis par sa culture. Autrement, le sportif que j'ai décrit ne pourrait appartenir à cette catégorie puisque ce sont des motivations inconscientes situées dans le corps, en-deçà de la pensée verbale, qui l'aident à poursuivre l'épreuve. Il tire simplement une jouissance du fait d'éprouver de nouvelles possibilités de son corps; les fonctions biologiques sous-jacentes à sa disposition lui échappent. En ce sens, le biologiste

³⁹ *Ibid.*, p.244.

⁴⁰ *Ibid.*, p.278.

⁴¹ *Ibid.*, p.48.

Luc-Alain Giraldeau établit, dans son livre *Dans l'œil du pigeon*, une distinction entre les « causes proches » et les « causes héritées⁴² » des comportements humains. Les premières se rapportent à l'histoire anecdotique de l'individu, à son vécu subjectif — il préfère par exemple manger des aliments sucrés, gras ou salés parce que son expérience lui a permis d'associer ces aliments à la sensation agréable du plaisir. Les secondes se rapportent plutôt à l'histoire évolutive de l'espèce. Elles expliquent la présence, antérieurement au vécu individuel, de dispositions cognitives, celles-ci faisant en sorte que certaines réalités ont tendance à nous procurer du plaisir et à nous attirer, d'autres à nous procurer du déplaisir et à nous repousser. Dans l'exemple donné, les êtres humains sur l'ensemble du globe tendent à apprécier les aliments sucrés, pour la simple raison que nos ancêtres qui aimaient ce nutriment essentiel avaient davantage de chances de fournir un effort pour l'obtenir, et donc davantage de chances de survivre et d'engendrer des descendants pourvus de la même prédisposition. Ces développements nous permettent de mieux comprendre la jouissance ressentie en affrontant le risque. Alors qu'un coup d'œil superficiel y verrait un non-sens ou une perversion — comment un être vivant pourrait-il être muni d'un instinct qui l'attire vers ce qui menace sa survie? —, la nécessité d'affronter le chaos et de se renouveler rend la nature positive de la pulsion plus aisément compréhensible. Autrement dit, un désir sans objet défini, au niveau de la conscience individuelle, n'est pas forcément pervers si ce désir est pourvu d'une fonction vitale.

Selon Peterson, la figure archétypale du héros représente cette entreprise. Le héros est celui qui se lance en terrain inexploré malgré la peur qui dissuade ses compatriotes. En effet, l'inconnu est muni d'une charge affective ambivalente. Puisqu'on ne sait rien de ses propriétés, il a par défaut tous les potentiels :

Unexpected or unpredictable things [...] have a potentially infinite, unbounded range of significance. What does something that might be anything mean? In the extremes, it means the worst that could be (or, at least, the worst you can imagine) and, conversely, the best that could be (or the best you can conceive of).⁴³

⁴² Luc-Alain Giraldeau, *Dans l'œil du pigeon : évolution, hérédité et culture*, Montréal, Boréal, 2016, p.82.

⁴³ Jordan Peterson, *op. cit.*, p.43.

En raison de cette nature ambivalente, le cerveau humain, façonné par des impératifs évolutifs, aurait développé un schéma inné de réponse aux situations radicalement inconnues, consistant en une activation simultanée des systèmes d'approche et de fuite. Le résultat, du point de vue subjectif, se présente comme un effet de magnétisme ambigü, mêlé d'espoir et de terreur :

the unknown, experienced in relationship to your currently extant model of present and future, has *a priori* motivational significance [...] The emotional "area" covered by the unknown is [...] very large, ranging from that which we fear most to that which we desire most intently.⁴⁴

Le héros est celui qui choisit de surmonter la répulsion qu'exerce l'inconnu. Il s'en approche et le dompte afin d'étendre le champ des compétences. La figure du héros implique cependant une contribution aux connaissances du groupe. Il peut s'agir du scientifique qui se frotte à un problème complexe, le résout et en partage la solution, de l'artiste qui invente un style novateur et engendre un courant ou du sportif qui réalise des exploits imitables par d'autres. Dans tous les cas, le héros est celui qui atteint un objectif concret et en fait profiter sa communauté. Il nous ramène au résultat de l'action plutôt qu'à sa dimension subjective. En ce sens, le dépassement de soi qu'effectue le sportif l'approche davantage d'une autre figure : le surhomme nietzschéen.

En effet, Nietzsche conçoit l'existence humaine en des termes comparables à ceux de Peterson. Chez lui, la séparation du bien et du mal, du désirable et de l'indésirable, est une illusion nécessaire : « Ce n'est que l'homme qui a donné une valeur aux choses, afin de se conserver [...]. C'est pourquoi il se nomme "l'humain", c'est-à-dire, celui qui évalue.⁴⁵ » La nécessité de se perpétuer, une nécessité animale, pousserait l'être humain à réduire le monde à des schémas. Ses instincts de conservation (ou de troupeau) l'encourageraient à une identification absolue avec les structures de pensée transmises par le groupe. L'être humain serait toutefois pourvu d'une deuxième nature composée d'instincts supérieurs : « L'homme est une corde tendue entre l'animal et le surhumain — une corde par-dessus un abîme. [...] ce qui est grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but⁴⁶. » Le

⁴⁴ *Ibid.*, p.26.

⁴⁵ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Librairie générale française, 1983, p.78.

⁴⁶ *Ibid.*, p.23-24.

surhomme dépasse sa nature animale en s'opposant aux valeurs en place. Il brise les règles, se dresse contre les sentiments d'attraction et de répulsion que ces dernières engendrent en lui. Sa résistance lui permet d'échapper à un rapport programmé avec le monde, qui l'empêche de faire l'expérience de la nouveauté. Ainsi le funambule pétrifié sur sa plateforme, « croyant devoir renoncer », s'élançe tout de même sur sa corde, l'athlète exténué continue à courir malgré qu'aucun motif ne le soutienne plus, ou, dans une moindre mesure, le novice accepte d'utiliser sa main faible alors que la valeur de la réussite l'inciterait logiquement à revenir à sa main dominante. Chacun d'eux découvre qu'il peut être viable, voire souhaitable d'emprunter un chemin hors de ses schémas.

En s'extirpant de l'emprise de forces qu'il n'a pas choisies, l'athlète affirme une puissance individuelle suprême. Il apprend à jouer avec la douleur musculaire sans être contrôlé par elle. Il se l'inflige volontairement, même, et de ce fait dépasse les réflexes instinctifs qui le pousseraient à l'éviter. En ce sens, le sociologue Émile Durkheim note le « pouvoir sanctifiant » de la douleur :

C'est par la manière dont il brave la douleur que se manifeste le mieux la grandeur de l'homme. Jamais il ne s'élève avec plus d'éclat au-dessus de lui-même que quand il dompte sa nature au point de lui faire suivre une voie contraire à celle qu'il prendrait spontanément.⁴⁷

L'individu dont les choix ne sont plus dictés par ses instincts de conservation est libre d'inventer son monde; il devient son propre dieu. Maintenant qu'il a détaché les associations les plus fermement ancrées, son individualité peut s'exprimer sans contrainte au sein de possibilités infinies. La réinvention constante de ses valeurs lui permet de demeurer en contact avec l'énergie créatrice en lui, plutôt que de reposer sur des constructions désuètes et inflexibles, auxquelles l'habitude l'a rendu aveugle.

En somme, lorsque le sportif découvre une expérience jouissive en désobéissant à sa pensée « raisonnable », il prend conscience que celle-ci ne relève pas d'une vérité absolue, et qu'un acte qui lui fait peur ne signifie pas nécessairement sa perte. Il gagne ainsi confiance en sa capacité à explorer une nouveauté parfois terrifiante aux premiers abords, confiance qui le suivra dans les situations de la vie. Car nos vies personnelles se

⁴⁷ Émile Durkheim, dans David LeBreton, *op. cit.*, p.193.

construisent elles aussi sur le principe d'évaluation. Nous nous attachons à des objets désirables et nous organisons le quotidien à l'effet de les obtenir ou de les conserver. Nos choix et nos actions nous dirigent vers ces buts. De ce fait, les problèmes engendrés par les représentations culturelles ressurgissent ici : nos buts sont issus du passé; ils sont statiques, réducteurs, et historiquement situés dans la trame de nos vies. Nos instincts de conservation nous y attachent; nous nous enchaînons à des désirs sans les questionner, à des pratiques conservées par habitude, à des objets qui ne suscitent plus réellement notre intérêt. La crainte des conséquences possibles nous pousse à ignorer de nouveaux désirs, qui s'intégreraient mal dans nos réalités. L'inertie et la loi du moindre effort prévalent. À l'inverse du battant qui s'obstine à lutter, il faudrait parfois renoncer à l'objectif qui nous appelait hier afin d'être libre aujourd'hui.

L'autrice Véronique Côté décrit cette rigidification du quotidien, en même temps que son échappatoire :

Hors des systèmes, à côté des ornières dans lesquelles nous marchons sans plus jamais nous demander pourquoi nous empruntons tous les jours ces tracés creusés par l'habitude, par l'inquiétude et par l'ennui; sans jamais plus nous demander pour qui, pour quoi nous restreignons nos possibles à ce point — hors des balises de sécurité se trouve une forme de magie immémoriale qui parfois nous est donnée, le plus souvent sans avertissement.⁴⁸

C'est dire que la liberté surgit de l'extérieur; elle ne correspond pas aux motivations qui guident nos existences et souvent même elle s'y oppose. Elle nécessite d'abandonner les choses qui donnent présentement une direction à la vie en faveur d'un possible qui n'existe pas encore, d'une version de nous qui n'est pas actualisée. La création de soi implique d'« aller [...] en devant de soi, là où nous ne savons pas que nous sommes, là où quelque chose ignoré de nous parle pourtant de nous et nous convoque.⁴⁹ » Ce saut vers l'avant est risqué car ce qui s'y trouve demeure entièrement à construire, et aucun signe tangible ne nous assure d'y arriver. Comme le planchiste au sommet de la pente contemple cette dernière sans *savoir* s'il arrivera à la descendre, nous ne savons pas avec certitude si nous disposons des capacités nécessaires pour devenir cette nouvelle personne que l'on entrevoit

⁴⁸ Véronique Côté, *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, 2014, p.17.

⁴⁹ Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p.91.

« comme une prophétie intime.⁵⁰ » Il faudra peut-être renoncer à l'aisance de nos patterns familiers et au sentiment de sécurité qui les accompagne avant de développer la familiarité et la maîtrise dans une nouvelle manière d'être. On se lance, au risque de se casser la figure.

Écouter cet appel ne se présente pas comme une décision facile. Parfois, une idée nous apparaît qui implique de remodeler notre vie, et pour cette raison elle nous intimide. Au même moment où elle nous semble merveilleuse, on préférerait presque ne pas l'avoir eue puisqu'elle menace des repères importants. Parce que tout changement drastique nous replonge dans l'incertitude, il nous fait peur. Il engendre en nous des instincts similaires à ceux qui surgissent à l'approche de la corde du funambule ou du seuil de faillite du coureur. Face à la peur, la pensée rationnelle tente de nous dissuader et nous disposons de peu d'arguments pour nous y opposer : « Car la liberté nous appelle du point le plus éloigné [...] de nous-mêmes, elle offre très peu de résistances à nos objections, s'écarte de nous, disparaît. Elle s'offre comme un angle mort dans le rétroviseur, il faut se retourner pour voir ce qui gît là.⁵¹ » Notre raison conservatrice se plie à l'orientation actuelle de notre vie. Elle nous maintient dans cette orientation. Parce que la nouvelle direction n'a pas la tangibilité de la présente, il s'avère excessivement facile de l'ignorer ou de la balayer du revers de la main. Elle est imaginaire et se présente comme un choix irrationnel. Elle génère l'incertitude et le risque. Changer de direction implique donc un effort particulier pour s'extirper de nos logiques habituelles et laisser place à une nouveauté dont la forme reste à définir.

Cependant, le sportif qui a affronté et dépassé le risque, qui a tâtonné longuement avant que surgissent de son corps des techniques nouvelles, celui-là sera plus susceptible d'écouter l'appel, fort d'expériences passées où il s'en est sorti avec brio. Ni le désir de vaincre, ni celui de combattre ne l'aideront dans ce type de situation. Le courage, la curiosité face à l'inconnu, oui.

⁵⁰ *Ibid.*, p.12.

⁵¹ *Ibid.*, p.92.

Création littéraire : l'approche de l'indicible

Avant de revenir au sportif, j'effectuerai un léger détour par la création littéraire. Je montrerai que celle-ci s'avère une méthode efficace pour questionner la quête de Nolan pour deux raisons : parce que la fiction fournit un espace idéal où tester les conduites humaines, parce que l'écriture est elle-même une conduite apparentée. En effet, la démarche de création de soi détaillée ci-haut permet d'établir plusieurs liens entre la création littéraire et l'activité physique. Si le sportif éprouve les possibilités de son corps, l'écrivain éprouve les possibilités du langage. De ce fait, il s'aventure lui aussi sur un terrain façonné par des formes prédéterminées, des limites illusoires et des évaluations morales. Puisque l'art exige la nouveauté, la création demande un saut dans l'inconnu et le dépassement de certaines formes d'attaches intérieures.

Jean-Simon Desrochers, dans *Processus agora*, affirme que la tâche de la fiction consiste à dépasser une réalité falsifiée afin d'exprimer un réel vécu au-delà des mots. En s'appuyant sur la théorie constructiviste du psychologue Paul Watzlawick, il soutient que le sujet habite une réalité construite puisque « fondé[e] sur l'attribution d'une signification et fondé[e] sur la communication⁵² ». Sans me lancer dans une analyse comparative détaillée, je ferai remarquer qu'il y a un parallèle à établir avec la théorie de Peterson; les deux psychologues s'accordent pour dire que notre rapport au monde est médié par des représentations partageables. Dans cette optique, la fonction de la littérature consisterait à étendre les possibilités de formes communicables en puisant à la source, dans un réel qui lui, s'avère indicible : « [...] le réel, [dit Marc Petit], a pour qualité essentielle de n'être pas dit, parce qu'il précède toute espèce de discours qu'on peut tenir sur lui.⁵³ » Le réel, ce pourrait être cet état des choses lorsqu'elles sont inconnues, insaisissables par la pensée, avant que leurs potentiels ne soient réduits à un ensemble fixe de propriétés et de significations. Aussi, la tâche de l'écrivain consiste à se laisser attirer par le mystère, à « répondre à l'appel inouï du réel⁵⁴ ». Inouï parce que non encore communicable. L'écrivain est appelé par une signification encore à advenir, qui ne s'intègre pas dans ces

⁵² Jean-Simon Desrochers, *Processus agora : approche bioculturelle des théories de la création littéraire*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2015, p.213-14.

⁵³ Marc Petit, dans *Ibid.*, p.203.

⁵⁴ Philippe Forest, dans *Ibid.*, p.204.

schémas de sens, qui existe pour l'instant à l'état d'un sentiment confus ou d'une intuition dont les contours restent à définir. Difficile de ne pas reconnaître ici le planchiste appelé par une glisse qu'il n'arrive pas encore à visualiser, ou l'individu qui pressent que sa vie pourrait prendre une autre tournure, sans voir tout à fait à quoi cela ressemblerait.

Puisque j'ai déjà mentionné l'attitude permettant au sportif d'apprendre une nouvelle technique, je me contenterai d'en rappeler les grandes lignes : celle-ci consiste en une réceptivité active, un retrait des patterns familiers accompagné d'une attention aiguisée portée au plus près des sensations diffuses dans son corps. Le dépouillement de la conscience s'avérait nécessaire afin que puisse surgir la nouveauté, et la concentration permettait d'en saisir les éléments informes et de se rapprocher d'un mouvement maîtrisé. Cette conception empruntait au vocabulaire de la création littéraire. En ce sens, les deux processus sont similaires, même si leur matériel est différent. Tandis que le sportif affine un tracé moteur au sein de sensations kinesthésiques informes, l'écrivain trace son chemin dans le langage et dans le sens. Une autre métaphore qui se montre utile, autant dans le sport que dans l'écriture, est celle du dessin. Lors de l'élaboration de ses premiers croquis, le dessinateur ne fait pas l'économie des traits. Il biffe, retrace, corrige et remplit sa feuille de gribouillis. À défaut d'être justes, les tracés lui fournissent une matière brute à remodeler. Ils lui permettent de se donner des repères, de reconnaître ce que son dessin ne sera *pas*. Au milieu de ces traits erronés, le tracé juste se démarque. Il se montre plus aisément reconnaissable que si l'artiste avait tenté de le réussir du premier coup à partir des images informes dans sa tête.

Ces métaphores guident ma pratique. Lorsque j'écris, les éléments qui surgissent en premier dans ma conscience sont des images éparses, des affects flous et mouvants. Didier Anzieu décrit cette phase initiale du travail créateur comme une régression du sujet, qui se déplace des modes de pensées les plus univoques vers les modes plus fluides ou ambigus : « les idées rationnelles, la pensée verbale, les concepts élaborés sont abandonnés pour les images, la pensée figurative, les modes de communication primaires.⁵⁵ » Mon processus créateur implique l'acceptation de cette indétermination. Seule une attention soutenue

⁵⁵ Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre : Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981, p.99.

permettra à l'informe de se préciser. Je dois en saisir les éléments et les consigner, même s'ils demeurent incohérents. L'impression initiale est celle d'une pensée embourbée, à laquelle il manque une orientation, qui se contredit, s'empêtre et déraile dans tous les sens, de manière analogue au corps de l'athlète qui n'a pas encore trouvé sa technique. C'est seulement suite à la collecte d'éléments, mis à distance sur le papier, que la forme peut émerger. Chaque retravail en affine la structure et en resserre l'orientation afin de ne conserver que les mots qui vont à l'essentiel, comme si ces derniers étaient des impulsions musculaires et que je développais, au fil des répétitions, un tracé moteur de plus en plus précis et efficient.

Mais la création peut aussi entraîner une avancée dans le sens plus proche de l'affrontement du risque ou de la douleur. Répondre à l'appel de l'inouï, c'est courir le risque qu'il tombe à plat, que l'intuition s'avère infructueuse, comme une possibilité de vie qui nous inviterait à transformer notre existence mais qui se confronterait à un échec dans la réalité. Pire encore, le créateur court le risque que son entreprise fonctionne et l'entraîne dans une direction qui présentement le dérange. « Il n'y a de réel que de l'étrangeté⁵⁶ », affirme l'écrivain Valère Novarina. La matière brute dans laquelle puise le créateur sort de ses schémas habituels. Elle se présente donc forcément comme un fouillis d'éléments étranges, insensés, voire immoraux, autrement elle se trouverait déjà dans le domaine des réalités familières. Car les idées, comme les choses, les situations et les comportements, sont des objets évaluables par lesquels nous pouvons être attirés ou repoussés. Si notre conception du monde nous pousse à adopter certains comportements devenus familiers, elle nous pousse aussi à adopter certaines idées qui sont, au final, des modèles régissant nos comportements. Considérer des idées étrangères peut causer un inconfort — je ne m'y reconnais pas, je ne les maîtrise pas ou ne sais pas quoi penser d'elles —, d'autant plus que dans la création, ces idées surgissent de nous-mêmes. Anzieu affirme que dans la phase de saisissement, le créateur expérimente « un état passager de dépersonnalisation⁵⁷ ». Surgissent en lui des images et fantasmes inattendus, des agencements surprenants, des affects intenses qui débordent sa conception identitaire habituelle, comme s'il devenait

⁵⁶ Valère Novarina, dans Jean-Simon Desrochers, *op. cit.*, p.217

⁵⁷ Didier Anzieu, *op. cit.*, p.100.

inconnu face à lui-même. Créer signifie se laisser happer par des éléments qui nous dépassent et les utiliser comme matière productrice de nouveauté. L'écrivaine Claire Lejeune affirme : « Créer, c'est s'éprendre de l'impossible, faire corps avec lui pour le rendre possible, puis travailler soi-même jusqu'à le réaliser⁵⁸. » Le créateur se frotte à la part d'insensé et de déraisonnable en lui pour la faire advenir et produire une raison, un sens nouveaux.

Je tiens à appuyer un des points précédents : plus qu'un jeu de significations abstraites, la littérature manipule les représentations qui constituent la fondation de notre rapport au monde. Puisque notre existence est médiée par des formes et par des représentations, le littéraire intervient dans la vie. En réalité il s'y trouve déjà et la création consiste à le remodeler. Marielle Macé affirme : « Il n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre la vie [...]. Il y a plutôt, à l'intérieur de la vie elle-même, des formes, des élans, des images et des manières d'être qui circulent entre les sujets et les œuvres, qui les exposent, les animent, les affectent.⁵⁹ » Dans *Façons de lire, manières d'être*, elle conçoit la lecture comme un acte consistant à éprouver de nouvelles manières d'être et d'habiter le monde : « Les styles littéraires se proposent dans la lecture comme de véritables formes de vie, engageant des conduites, des démarches, des puissances de façonnement et des valeurs existentielles⁶⁰. » La lecture permettrait de se mesurer à une altérité, se laisser imprégner par elle afin de la tester en soi, de manière à décider de l'adopter ou de la rejeter : « Saisie et surprise par cette présence expressive comme par la vivacité d'un geste [...] j'en esquisse en moi-même la possibilité, ou je la conteste.⁶¹ » Malgré des différences notables, il me semble que cette activité s'applique aussi bien à la création. Car ce qui surgit au moment de l'écriture se présente aussi comme un élément étranger que l'on ne maîtrise pas et qui nous déboussole.

Selon Desrochers, l'auteur, à partir de ses intuitions, entre en dialogue avec une « altérité dotée d'une logique autonome⁶² ». Desrochers cite les journaux de plusieurs écrivains qui parlent de leur œuvre comme d'une personne dont ils prennent soin ou qui résiste à leur volonté, avec laquelle ils se débattent ou négocient. Cette altérité constituerait

⁵⁸ Claire Lejeune, dans Jean-Simon Desrochers, *op. cit.*, p.250

⁵⁹ Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011, p.10.

⁶⁰ *Ibid.*, p.10.

⁶¹ *Ibid.*, p.12.

⁶² Jean-Simon Desrochers, *op. cit.*, p.305

une sorte d'entité indépendante en provenance d'autres zones du soi non comprises dans la construction identitaire consciente. L'auteur entre en relation avec elle plus qu'il ne la contrôle.

La relation dialogique chez l'humain engage ses capacités empathiques et exige d'un premier acteur qu'il se forme une « théorie de l'esprit » de son interlocuteur. Puisque « [l]e rapport à une œuvre [...] reprend le même schéma que le rapport à l'altérité réelle.⁶³ », l'auteur se forme une théorie du texte ou de son personnage comme s'il s'agissait de personnes. À ce stade, il se montre en mesure de « [d]éployer pleinement [s]es ressources de simulation incarnée pour les mettre au service d'une relation immersive avec les personnages, générant ainsi un vif sentiment du corps du personnage⁶⁴ ». Il se projette dans l'expérience du personnage. En conséquent, comme le ferait le lecteur de Macé, il peut tester dans la fiction un nouveau style, et choisir de s'en déprendre ou de se laisser attirer.

Selon Brian Boyd, « cette capacité à *faire semblant* représente l'une des fonctions évolutives principales des récits⁶⁵ ». La fiction ouvre un terrain de jeux où entrer en contact avec de nouveaux modèles. L'écrivain les confronte, les pousse à leurs limites, les fait interagir de manière complexe et dans différents contextes afin de les mettre à l'épreuve, comme on pourrait le faire dans la réalité, mais « sans les risques réels⁶⁶ ». Cette idée fait écho à celle de Peterson :

Thinking might in many cases be regarded as the abstracted form of exploration — as the capacity to investigate, without the necessity of direct motoric action. Abstract analysis (verbal and nonverbal) of the unexpected or novel plays a much greater role for humans than for animals — a role that generally takes primacy over action.⁶⁷

Cette conception correspond bien à mon entreprise de création. J'ai voulu donner libre cours à une logique que j'ai vu surgir en moi afin de la tester. S'il m'est arrivé de faire l'expérience du dépassement à travers un effort physique intense, l'écriture permettait de pousser la démarche jusqu'au bout, d'explorer au-delà de toutes limites, puisque ma

⁶³ *Ibid.*, p.365.

⁶⁴ *Ibid.*, p.313.

⁶⁵ *Ibid.*, p.292. L'auteur souligne.

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ Jordan Peterson, *op.cit.*, p.66.

sécurité physique ou morale ne se trouvait pas en jeu. Cette forme de vie incarnée par le personnage de Nolan, j'ai voulu me projeter en elle, la percevoir de l'intérieur pour la comprendre. À son état informe, elle me fascinait autant qu'elle me repoussait. Je m'en suis approché, l'ai inspecté intensément et sous tous ses angles jusqu'à ce que ses aspects se précisent, le but de la démarche étant de saisir les puissances qui la composaient, de distinguer celles que je jugeais positives de celles qui s'avéraient réellement horribles. Peut-être est-il temps de dévoiler le fruit de cette exploration...

DÉRIVES : ATTACHEMENT AU DÉPASSEMENT

Dépassement de la condition animale, force divine, élan créateur nécessaire à la dynamisation de la culture ou de l'existence individuelle... Pour l'instant, rien de ce que j'ai dit du sportif ne semble pervers, destructeur ou obsessionnel. En vérité, j'ai volontairement repoussé le moment des nuances en vue de répliquer, en quelque sorte, le déroulement de ma pensée au cours de ce projet. La logique décrite dans les chapitres précédents constituait un point de départ nébuleux : le sport, lorsqu'il présente du risque ou de la douleur, serait un moyen de renouer avec un désir d'exploration et de créativité, et de développer un courage nécessaire à la prise de décisions risquées essentielles à une vie libre et créative. Cette position s'est raffinée. La recherche a permis de mieux cerner les variables qu'elle mettait en jeu, leurs rôles et leurs limites. Mais en dernier lieu, elle a surtout permis de confirmer une intuition présente dès le début : le bien-fondé possible d'un effort physique dépassant la dimension raisonnable.

Pourtant dans le personnage de Nolan, j'entrevois un point où cette logique, poussée à son extrême, voyait sa valeur renversée, pervertie, sans parvenir à identifier de manière satisfaisante *ce qui* la dénaturait. Après tout, dans les développements ultimes du roman, Nolan en vient à commettre des violences de toutes sortes : indécences publiques visant à choquer, agressions physiques et psychologiques. À en croire son raisonnement, il commettrait ces actes, préparez-vous... afin de détruire les valeurs en place pour se réinventer. Il affronterait des illusions, braverait des limites, surmonterait des blocages afin d'élargir ses possibilités. Il transcenderait les normes, dépasserait les interdits communs afin de devenir son propre dieu. Que sa démarche écorche les autres au passage s'expliquerait très bien, car il leur fournirait par le fait même un défi douloureux à surmonter. Dans cette optique, il leur offrirait en réalité un cadeau, l'occasion de dépasser la douleur, de se sentir plus vivant et de devenir des créateurs comme lui. Quel philanthrope...

Ce déroulement ultérieur provoquait chez moi une tension insoluble entre deux postures contraires. Soit la démarche du sportif était délirante depuis le début et les actes horribles commis en son nom en fournissait la preuve, soit la perception commune de la douleur était erronée. Peut-être que Nolan, en brisant des principes moraux illusoire, s'avérait réellement porteur d'une mission émancipatrice... Cette position pourrait paraître ridicule dans le meilleur des cas, profondément révoltante dans le pire. (D'ailleurs, je sentais bien qu'il s'agissait d'un faux dilemme. Ces idées représentaient en fait les limites extrêmes de la gamme des réponses potentielles à mon questionnement.) Mais en bon élève de moi-même, j'ai refusé de me rabattre sur un jugement hâtif basé sur le sens commun, refusé d'écarter des idées tant que je ne saurais pas pourquoi elles étaient fausses et refusé d'affirmer des certitudes tant que je n'en aurais pas réellement. J'ai au contraire accepté d'entretenir des intuitions informes et en apparence insensées, des pistes de questionnements souvent contradictoires, sans savoir où celles-ci m'emmèneraient ultimement, dans l'attente de développer une compréhension suffisante pour trancher. Je désirais savoir *comment* et *pourquoi* une logique initialement positive pouvait devenir monstrueuse. Je crois désormais y être arrivé.

La douleur comme victoire

Que la liberté soit un objet de désir, pourtant, rien n'est moins sûr... La liberté est un mouvement d'affranchissement, pas un état stable.⁶⁸

—Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*

Le « sportif » que je décris depuis le début n'est pas Nolan. Du moins s'il l'a jamais été, tous deux ne se recourent plus à la fin du roman. J'ai commencé cet essai en mettant en évidence le danger encouru par le sportif qui s'attache trop à la victoire. Le recours au dopage, la dépression et les blessures dues au surmenage témoignaient des dérapages potentiels d'une volonté de gagner à tout prix. La pensée de Coubertin fournissait une piste de solution à ce problème : l'athlète pourrait tirer sa fierté du fait de s'être bien battu plutôt que de l'issue de la compétition. Seulement encore une fois, un investissement trop

⁶⁸ Anne Dufourmantelle, *op. cit.*, p.90.

important dans cette mentalité réintroduisait une forme d'attachement à la victoire. L'athlète valorisant la posture du combat à tout prix désirerait systématiquement investir le maximum d'effort pour surmonter l'adversité. Il refuserait de s'avouer vaincu, associant l'abandon à une défaite personnelle encore plus grave que celle vécue sur le terrain. Le battant s'enchaînerait à sa lutte. À l'inverse de ces considérations, le sportif épris de dépassement de soi ne s'attacherait à aucune victoire, à la réalisation d'aucun objectif particulier. Il se laisserait simplement guider par l'appel de l'inconnu. Il apprendrait à entrer en contact avec une forme d'énergie l'aidant à transformer la nature de la douleur afin d'éprouver les possibilités de son corps. De ce fait, il s'extirperait du besoin de gagner, il reconnaîtrait sa vulnérabilité, s'avouerait nu, fragile, tout l'inverse d'une affirmation triomphante de force. Son consentement à la faiblesse le rendrait libre d'explorer des expériences autrement inaccessibles, cachées derrière une peur illusoire... À moins qu'il ne transforme cette expérience elle-même en objet de désir. À moins qu'il se la représente comme une lutte et qu'il s'attache excessivement à la victoire.

En effet, Nolan pervertit sa quête pour deux raisons. D'abord, l'exercice risqué devient pour lui un moyen d'éprouver des sensations intenses et jouissives. En ce sens, il s'inscrit dans une mouvance que décrit Alain Loret dans « Le sport extrême » : les adolescents délaisseraient le sport réglementé, arbitré et mesuré pour s'adonner à une activité orientée vers le frisson de l'adrénaline : « La sensation a remplacé la prestation, c'est-à-dire le score, la mesure, la performance comparée.⁶⁹ » Loret poursuit plus loin : « Une logique nouvelle valorisant la sensation vertigineuse, anormalement périlleuse, primerait celle de la victoire, de la mesure, de la hiérarchie et de la règle disciplinaire.⁷⁰ » Envoûté par le frisson du danger, Nolan tente d'importer cette sensation *partout*. La vie « normale » devient insatisfaisante et méprisable en comparaison des sensations intenses éprouvées dans le dépassement. Aussi David Le Breton note, en parlant de coureurs d'ultramarathons, une course qui est la surenchère d'une discipline déjà extrême, que

« [I]es adeptes de ces activités physiques et sportives de longue haleine soulignent le manque de stimulation pesant sur leurs existences surprotégées par les règlements sociaux et le confort technique de nos sociétés [...]. Elles

⁶⁹ Alain Loret, « Le sport extrême », dans Le Breton, David (dir.), *L'adolescence à risque : corps à corps avec le monde*, Paris, Autrement, 2002, p.38.

⁷⁰ *Ibid.*, p.42.

[les courses d'ultramarathon] sont une manière de retrouver le sel de la vie dans une société trop aseptisée.⁷¹

Nolan dédaigne une société amoureuse du confort. Même au sein de son équipe sportive, son désir de se dépenser physiquement n'est pas accueilli favorablement. Aussi cherche-t-il à retrouver son vertige dès que possible. Constamment aux aguets, il cherche les appels au défi et à l'exploration à tout moment : en route vers l'école, au milieu de ses quarts de travail, lors de déplacements en transport en commun. Comme le battant pour qui l'abandon est une marque ignoble de lâcheté, Nolan perçoit le refus de l'aventure comme un choix inconcevable allant à l'encontre de son identité. Aucune circonstance ne rend le défi suffisamment inapproprié pour qu'il se résolve à le refuser.

De plus, si les expériences de Nolan lui apportent un plaisir dans le risque et la douleur, elles lui apportent aussi la jouissance de la spontanéité. Loret note que les sports extrêmes écarte le désir de gagner pour que

[s]'y substitue un besoin d'expression individualisée qui trouve ses limites extrêmes aux marges de l'insécurité corporelle. La spontanéité, l'impulsion, l'impact, le vertige, la perte recherchée des repères communs, les déséquilibres maîtrisés participent ainsi d'une véritable fièvre émancipatrice.⁷²

Perte de repères, déséquilibres maîtrisés, expression individuelle et émancipation... on retrouve presque fidèlement les termes de la création de soi, seulement, ceux-ci semblent pourvus d'une signification qui affiche un certain décalage avec la démarche décrite plutôt. La liberté devient une fièvre, une addiction et un besoin constant à retrouver de toutes les manières possibles. Elle se transforme en geste de survie pour un individu en perte d'identité :

Lorsque les comportements ordaliques se multiplient sous forme de pratiques individuelles variées, hétéroclites même, où le dénominateur commun consiste en une mise en jeu de la vie, ils traduisent le décousu du sens et des valeurs collectives, un défaut du *holding* social. [...] Le comportement à risque ou l'ordalie signifie alors une recherche individuelle d'identité, ou de

⁷¹ David Le Breton, *Expériences de la douleur : entre destruction et renaissance*, Metailié, Paris, 2010, p.165.

⁷² Alain Loret, *loc. cit.*, p.37.

confirmation de soi, à travers la brutalité de l'affrontement immédiat de la mort.⁷³

Il n'est pas anodin que la dérive de Nolan survienne au même moment qu'une transition majeure de la vie : le passage de l'école secondaire au cégep, de l'adolescence à l'âge adulte. De plus, comme c'est le cas pour Liam, cette transition s'accompagne d'un rabaissement de son image de sportif talentueux⁷⁴. Car tout athlète atteignant un niveau supérieur de compétition se voit forcé d'y renégocier sa place dans la hiérarchie et son évaluation de lui-même. Nolan échoue, et cet échec donne une impulsion nouvelle à sa quête. Il se lance d'abord dans la recherche frénétique d'amélioration mais s'en détourne bientôt pour tirer son plaisir des sensations que son entraînement intense engendre en lui. D'ailleurs, non seulement son niveau de jeu attire sur lui des regards négatifs et des critiques acerbes de la part de ses coéquipiers, mais en plus sa dévotion extrême à l'entraînement lui vaut de subir des moqueries. Il se sent coincé et s'efface. Le seul remède disponible demeure de s'affirmer dans les défis qu'il se lance en solitaire.

Curieusement, l'affrontement de la douleur et de la mort se voit alors muni d'une valeur inversée, car « le paradoxe de la douleur est de procurer le sentiment d'être vivant et d'établir une frontière nette entre soi et le monde.⁷⁵ » La douleur est vécue de l'intérieur comme l'intrusion d'une réalité étrangère à soi, et par la négative, elle donne le sentiment d'exister dans un monde qui ne reconnaît plus notre présence. De même, confondre la mort peut ressusciter un désir de vivre qui se serait affaibli : « L'individu, en échappant à la mort, à travers les sensations éprouvées au contact du danger, découvre en lui-même des ressources inattendues qui lui permettent de reprendre le contrôle de son existence.⁷⁶ » Contrairement au funambule qui, dans l'acceptation de sa condition mortelle, apprend l'humilité et la vulnérabilité, Nolan ressort de son face-à-face avec la mort avec une fierté démesurée. Il s'affirme victorieux contre un extérieur hostile, contre la société qui ne le supporte pas. La douleur devient un moyen d'éprouver ses contours plutôt que de les ouvrir.

⁷³ David Le Breton, « La vie en jeu, pour exister », dans David Le Breton (dir.), *L'adolescence à risque : corps à corps avec le monde*, Paris, Autrement, 2002, p.34.

⁷⁴ Ce détail se révèle dans la suite du roman. Nolan accepte de transmettre ses connaissances à Liam parce qu'il se reconnaît dans l'épreuve difficile vécue par ce dernier.

⁷⁵ David Le Breton, *op. cit.*, p.16.

⁷⁶ David Le Breton, *loc. cit.*, p.33.

La mort lui fournit des repères au lieu de les effacer : « La limite physique vient remplacer les limites de sens que ne donne plus l'ordre social.⁷⁷ » Nolan ne se reconnaît pas dans son milieu social et n'y voit pas de *sens*. En conséquent, il se dresse contre lui, n'accorde plus aucune crédibilité à ses valeurs. Il tire au contraire une fierté de ne pas s'être laissé dicter quoi faire par le bon sens, d'avoir su trouver en lui la force de dépasser une illusion collective. Il prend plaisir à ressentir des émotions, des peurs puissantes puisque celles-ci sont la mesure de son courage. Comme un haltérophile qui augmenterait la charge et se satisferait de voir ses capacités croître, Nolan cherche des défis de plus en plus dangereux qui lui confirmeront sa force. Il s'adonne, dit Le Breton, à une

conduite addictive [...] où le jeu symbolique avec la mort est répété de manière régulière et intense [...]. [Cependant,] le sentiment de toute-puissance qui naît de ces répétitions est un leurre, non seulement du fait que ces conduites sont sans issue et doivent inlassablement se reproduire, mais également parce que la mort ou la blessure est souvent au bout du chemin.⁷⁸

Dans la surenchère de défis dangereux, Nolan court le risque de se mesurer ultimement à plus fort que lui.

L'humiliation comme fierté

Fier dans la douleur et dans la peur, Nolan l'est aussi dans la honte. Ses efforts initiaux pour surmonter ses difficultés dans sa nouvelle équipe sont mal perçus par ses proches, par ses coéquipiers et même par ses entraîneurs. Attaché à une identité de joueur talentueux, il se sent tomber dans un abîme. C'est l'énergie du désespoir qui le motive à s'entraîner, la rage. Dès qu'il entre sur le terrain, son anxiété prend le dessus; il en fait trop, veut trop, perd le contrôle parce qu'il désire trop l'obtenir. Et lorsque ses performances ne répondent pas à ses attentes, il se sent dévasté et s'acharne de plus belle. Dans un milieu où on valorise généralement l'effort et la réussite, Nolan est un *try-hard*, un individu qui travaille fort et échoue. Il s'oppose en ce sens à un autre archétype glorifié dans le sport : le prodige, l'athlète au talent « naturel », celui qui réussit sans se fatiguer et dont les habiletés semblent

⁷⁷ David Le Breton, *op. cit.*, p.165.

⁷⁸ David Le Breton, *loc. cit.*, p.6-7.

un don divin. Ses efforts sont d'autant plus mal reçus qu'ils impliquent de pousser la douleur physique à un niveau frôlant la torture, alors que « l'intégrité corporelle est une valeur intouchable de nos sociétés.⁷⁹ » Lorsqu'il s'entraîne, c'est aussi contre cette image dégradée de lui-même que Nolan se bat, contre la part de lui qui aimerait qu'on le considère avec admiration. Il refuse de laisser le regard des autres le ralentir. Ainsi, un désir de liens sociaux et de reconnaissance qui pourrait s'avérer sain se voit démonisé, associé aux instincts qui le freinent en le dissuadant de repousser les limites de son corps. Vouloir se faire accepter devient pour Nolan une marque de faiblesse et un obstacle à sa quête. Il méprise ses coéquipiers et les trouve hypocrites : comme le dicte le sens commun, ces derniers valorisent l'effort, mais pas celui de Nolan; ils semblent croire que celui-ci ferait mieux d'accepter son rang dans la hiérarchie. Cette contradiction suffit à dégoûter Nolan de son milieu, à le discréditer. Il se construit une échelle de valeurs renversée. Plus il ressemblera aux autres et plus il suivra leur manière de pensée, plus loin il se trouvera de son idéal. Comme la peur était la mesure de son courage, supporter le jugement des autres devient la marque de sa force d'émancipation.

Cette conception déborde rapidement le cadre du sport. Bientôt, il voit ce schéma partout et adopte volontairement des conduites qui le feront paraître étrange. Il s'affirme ainsi comme un surhomme, libéré des instincts de troupeau qui poussent la masse à s'uniformiser et à regarder de travers celui qui ne correspond pas à leur modèle. On retrouve l'évolution présentée par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Mais si le chameau accablé par le fardeau des prescriptions sociales doit être dépassé, Nolan reste coincé au stade du lion qui dit « non » : « Créer des valeurs nouvelles — le lion lui-même n'en est pas encore capable — mais conquérir la liberté pour des créations nouvelles — voilà ce que peut la puissance du lion.⁸⁰ » Il s'oppose encore et encore, semble en faire une fixation. Il détruit les valeurs, s'extirpe de leur emprise intérieure et conquière par le fait même sa liberté, mais à quelle fin? La figure de l'enfant représente pour Nietzsche le stade ultime, celui du créateur qui joue avec la vie : « L'enfant est innocence et oubli, un recommencement, un jeu, une roue roulant d'elle-même, un "oui" sacré⁸¹. » En

⁷⁹ David Le Breton, *op. cit.*, p.189.

⁸⁰ Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p.40.

⁸¹ *Ibid.*, p.41.

comparaison, Nolan remplace le conformisme aux normes sociales par une sorte d'énergie révoltée et chaotique. Dans un fragment qui se trouve encore en développement, Nolan décide de se vêtir comme un clochard. Curieux de connaître l'expérience de la tranche la plus marginale de la société, il se couvre de saletés et erre dans la ville en feignant la maladie mentale et le handicap physique. Dans un grand coup d'éclat, il attire l'attention des passants au milieu d'une place publique, se dévêtit de ses froques et se débarbouille le visage dans une fontaine afin de révéler un corps athlétique, avant de s'enfuir en riant aux éclats. Il cherche délibérément à échapper aux modèles de comportement, à devenir une énigme, une chose incompréhensible, une contradiction insoluble.

En ce sens, il s'approche d'un archétype que décrit Georg Feuerstein dans *Holy Madness*⁸². L'auteur y explore une variété de traditions spirituelles au sein desquelles la conduite excentrique se voit valorisée. Il relève certains points communs à l'ensemble de ces traditions : la croyance en une réalité métaphysique amoralisée ainsi qu'en une expérience humaine illusoire façonnée par des conditionnements sociaux. La quête de ces adeptes consisterait à dépasser l'ego et ses illusions rationnelles pour communier avec la totalité chaotique et débordante de l'existence :

For him [Da Love-Ananda], the Divine is the utterly incomprehensible and unpredictable totality of existence, which ultimately does not favor the conventional ego-personality but forever seeks to supplant it. From the point of view of the finite human mind, therefore, the Divine is a threatening chaos, or madness.⁸³

Les gourous étudiés par Feuerstein seraient reconnus pour utiliser les méthodes les plus extrêmes afin de choquer leurs disciples et de déstabiliser leurs habitudes de perception : violence physique et verbale, sexualité débridée, privations des besoins physiques ou indulgences excessives, scatologie, etc. Ces « clowns spirituels » se feraient un devoir de renverser les perceptions communes : « Their seemingly crazy deeds have the express purpose of topsy-turving consensus reality in order to lead to spiritual breakthroughs⁸⁴ » Plaçant le contact avec la réalité spirituelle au sommet de la hiérarchie de leurs valeurs, ils

⁸² Georg Feuerstein, *Holy Madness : the shock tactics and radical teachings of crazy-wise adepts, holy fools and rascal gurus*, Arkana, New York, 1992, 296p.

⁸³ *Ibid.*, p.97.

⁸⁴ *Ibid.*, p.xxiii.

répudieraient l'attachement à l'image sociale et aux soucis matériels (entendre : les instincts de conservation), les considérant comme purement secondaires. Afin d'affirmer une dévotion entière à cette vision, ils accepteraient de se rabaisser et de s'infliger volontairement des humiliations publiques : « The true saint must be able to deal with shame and opprobrium. In fact, he is likely to seek out or create situations that will test his strength of self-abandonment.⁸⁵ » Ce faisant, Feuerstein note que certains de ces adeptes se retrouveraient à pervertir leur propre logique, car affirmer sa force d'humilité ou être fier de sa capacité à se rabaisser relèvent d'une contradiction dans les termes. L'individu affirme plutôt sa force individuelle, sa capacité à soutenir en solitaire un schéma de valeurs différent de celui de sa communauté. Dans ce nouveau schéma, il règne de manière suprême, trônant au-dessus d'une masse vile et soumise, un troupeau aveugle aux aspects les plus essentiels de la vie, selon lui.

Perversité : l'approche de l'horrible

D'un point de vue extérieur, la quête du sportif qui repousse ses limites affiche nécessairement un degré d'ambiguïté. L'ultramarathonien qui s'écroule d'épuisement après des heures de course, le plongeur de haut vol qui s'élance du haut d'une falaise, le cycliste de montagne qui longe des escarpements acérés, le plongeur en apnée qui remonte et paraît au bord de l'évanouissement... On ne peut s'empêcher de regarder ces individus avec un mélange diffus d'admiration et de crainte, d'incrédulité et d'inquiétude. Qui serait assez fou? se demande-t-on. Bien que j'hésite à utiliser ce mot compte tenu de sa valence habituelle, il y a peut-être un certain degré de folie au fait de se laisser attirer par l'impossible, par l'inimaginable. Mettre sa vie en jeu gratuitement, s'infliger le supplice au point de ne plus le percevoir comme tel, se lancer dans le vide, dans notre vie comme dans le sport, sans savoir si la réalité nous rattrapera... À tout le moins, il paraît clair maintenant que ce genre de démarche se présente comme le fruit d'une volonté profondément *déraisonnable*, sans que ce mot n'implique pour l'instant de jugement. Selon la définition donnée en introduction, Poe définissait la perversité comme un mobile sans motif, une

⁸⁵ *Ibid.*, p.10.

attraction sans objet compréhensible. La création se porte au devant du nouveau, de ce qui n'existe pas encore. S'avèrerait-elle fondamentalement perverse?

Seulement, Poe ajoute que le pervers agit *parce qu'il ne devrait pas*, et non *en dépit* du fait qu'il ne devrait pas. Si les quêtes du sportif et du créateur s'articulent à travers certaines réalités négatives : la douleur, l'inconfort, l'incertitude, etc., ces dernières n'en constituent pas la raison première. Le désir de retrouver en soi une vie plus authentique, d'éprouver ses pleines capacités ou d'en développer de nouvelles, telles étaient plutôt les impulsions à l'origine du mouvement de dépassement de soi. Un mouvement sans destination précise, sans objet défini, mais qui nous appelle tout de même comme une nécessité, comme quelque chose que l'on devrait faire, sans que l'on parvienne encore à justifier pourquoi. Dans cette optique, les motifs rationnels sont dépassés au nom d'une réalité qui demeure lumineuse, bien que floue et teintée d'une part d'ombre. L'élan créateur ou héroïque consistait à percevoir dans un objet ambivalent la possibilité d'une nouvelle construction positive, au prix d'un combat avec sa dimension négative. Le héros serait, avant toute autre chose, celui qui ose écouter cet appel de son intuition, qui croit en sa capacité à le réaliser, qui ose approcher d'un objet qui en intimiderait d'autres.

Et c'est là que la quête de Nolan prend sa tournure la plus sinistre. Le dépassement se présente pour lui comme un but et une victoire, il le recherche consciemment. Parce qu'il désire reproduire un plaisir passé, il ne se trouve par définition plus dans la quête d'une expansion des possibilités. S'inspirant de ses expériences passées, il se figure que l'affrontement des résistances a fait ses preuves et il adopte ce principe comme méthode. Ayant, à tort, associé la douleur à ce plaisir, il réinstalle un nouveau système où les valeurs se voient tout bonnement inversées, se plongeant de ce fait dans une illusion pire encore. Il s'attache à une victoire qui nécessite de se détacher. Destiné à perdre, il redouble d'ardeur dans la lutte, de plus en plus désespéré d'obtenir ce qu'il veut, de plus en plus loin de l'obtenir. Plutôt que d'attendre d'être frappé par une intuition créative, il s'élançait à la recherche des situations les plus sombres et les plus tordues, celles qui le révolteront et lui donneront l'occasion de combattre cette révolte. Car s'il n'est pas donné à tous d'entreprendre un projet héroïque pour le bénéfice de l'humanité, le Mal s'avère un moyen éternellement accessible de vivre une expérience étrangère aux valeurs en place. En ce sens,

Nolan s'élance vers un inconnu purement repoussant, abject, car « [l']abject, [dit Julia Kristeva,] objet chu, est radicalement un exclu et me tire vers là où le sens s'effondre.⁸⁶ » Comme l'exploit inimaginable ou la forme artistique nouvelle, l'abject déborde du système de signification à travers lequel nous percevons le monde. Il dérange l'ordre, déstabilise les catégories. Il réveille les énergies du corps et procure le sentiment d'être en vie. Il offre « [u]ne jouissance donc dans laquelle le sujet s'engloutit mais dans laquelle l'Autre, en revanche, l'empêche de sombrer en la lui rendant répugnante.⁸⁷ » Altérité insassimilable comme la douleur et la mort, l'abject permet de s'élaner vers l'extérieur et d'y trouver une limite rassurante parce qu'absolue, expérience nécessaire, rappelons-le, pour un individu en perte de repères.

L'abject ne déstabilise pas le sens pour ouvrir le terrain à de nouvelles constructions. Il est la destruction gratuite élevée au rang de valeur. Nolan atteint un stade où il se justifie ses actes horribles en se les représentant comme salvateurs. En imposant la douleur aux autres, il croit rendre un service à l'humanité, la remettre en contact avec le défi qui la sortira d'un confort léthargique. Il veut la forcer à se surmonter. Mais si sa démarche personnelle l'aide à affirmer son individualité, à réunir ses forces dans l'approche de réalités négatives, la douleur écrase et détruit celui qui y est exposé contre son gré, elle le submerge. Seulement, Nolan voit dans le refus du défi une lâcheté suprême et se convainc de plus en plus fort qu'il est un élu, le détenteur d'une vérité incomprise. La douleur, le chaos et l'isolement deviennent les marques de sa victoire contre l'esprit rationnel. En réalité, il est guidé par une forme de rationalité pervertie, renversée. La fonction des valeurs étant d'assurer la cohésion d'un ensemble social nécessaire à la survie, Nolan crée un anti-système, un système de mort et de désolation. Il désire vivre l'effondrement du sens sans aucune intention de le renouveler par autre chose qu'un effondrement perpétuel du sens. Sa jouissance n'est plus celle de la création, mais d'une pure destruction construite comme objet désirable. Ses actes sont proprement horribles, ceux d'un individu « possessed by an aesthetic that makes art of terror and pain⁸⁸ ».

⁸⁶ Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, p.9.

⁸⁷ *Ibid.*, p.17.

⁸⁸ Jordan Peterson, *op. cit.*, p.309.

CONCLUSION

La métaphore sportive nous a menés loin. Gagner, combattre, dépasser le désir et le combat, y a-t-il finalement une voie qui ne débouche pas sur l'excès? Peut-être l'idée principale qui se dégage de cet essai est une réponse négative à cette question. Toute manière d'être ou de penser, investie de façon absolue, menace de devenir tyrannique. Car si l'obsession de gagner engendre des comportements destructeurs, le fait de se départir de ce désir peut lui-même devenir pour l'individu une forme d'affirmation de suprématie, ainsi que le point de départ d'un renversement destructeur des valeurs. Je ne saurais dire précisément à quel moment le dépassement de soi devient pervers, ni quels signes extérieurs en témoignent avec certitude. La répétition obsessive se présente comme une piste, le rapport addictif à certaines pratiques performées compulsivement... Mais justement, la différence semble surtout qualitative, *vécue*, et de chercher à la définir trop exhaustivement risque de réintroduire un rapport systématique et figé à la démarche. C'est avant tout une volonté de contrôle absolu visant à s'assurer de demeurer dans le vrai, sans possibilité d'erreur, qui se trouve à la source des dérapages nombreux présentés ici. Au contraire, dans le domaine de la création, individuelle ou littéraire, une telle garantie n'existe pas. Seule une volonté modeste et sincère permet de ne pas trop s'égarer.

Quand ont surgi les premiers balbutiements de ce projet, je ne savais pas quoi penser de Nolan et de ses agissements. Il s'est présenté comme un appel de l'inconnu, un objet incompréhensible aux frontières mouvantes, teinté à la fois d'une lumière attirante et d'une obscurité lugubre. Ce personnage aux agissements les plus étranges., et si, en l'écrivant, j'en venais à le comprendre, à être d'accord avec lui, à découvrir qu'il avait raison? Ces perspectives paraissaient lointaines et improbables, mais justement pour cette raison, le seul fait de les considérer provoquait les palpitations du

vertige. Alors que la raison aurait conseillé de les écarter sans y accorder d'importance, l'idée de reculer du précipice me paraissait facile, dépourvue d'intérêt, tandis que celle de m'en approcher se présentait comme une tentation irrésistible, en même temps qu'un acte délirant et jouissif. Peut-être l'existence de ce mémoire atteste-t-elle du fait que j'étais déjà un peu comme lui, mais il me semble que le choix de l'écriture relève d'une autre orientation, d'un aveu d'ignorance plutôt que d'une volonté de s'affirmer dieu envers et contre tous. La création est ouvertement une recherche, elle implique la reconnaissance que les réponses restent à découvrir. Dans l'écriture, même celle de la destruction, une compréhension est construite. Dans la création d'un personnage pervers et maléfique, même sur le mode d'une simulation empathique, il y a mise à distance de la logique qui anime ce personnage. Non désir de s'y abîmer mais de le contempler pour apprendre d'elle. Les connaissances qui en découlent ne constituent pas un triomphe définitif, mais peut-être qu'ici, la participation suffit.

BIBLIOGRAPHIE

Sport

Andrieu, Gilbert, *Sport et spiritualité*, Paris, L'Harmattan, 2009, 248p.

———, *Sport et conquête de soi*, Paris, L'Harmattan, 2009, 238p.

Bolleli, Daniele, *On the Warrior's Path : Fighting, Philosophy and Martial Arts Mythology*, Berkeley, Blue Snake, 2008, 215p.

Jackson, Phil et Delehanty, Hugh, *Sacred Hoops : Spiritual Lessons of a Hardwood Warrior*, New York, Hachette Books, 2014, 224p.

Le Blanc, Guillaume, *Courir: méditations physiques*, Paris, Flammarion, 2012, 275p.

Le Breton, David (dir.), *L'adolescence à risque : corps à corps avec le monde*, Paris, Autrement, 2002, 184p.

———, « Introduction : il n'y a pas de douleur sans souffrance » et « L'œuvre de douleur », dans *Expériences de la douleur : entre destruction et renaissance*, Metailié, Paris, 2010, p.13-30 et 157-203.

Mack, Gary et Casstevens, David, *Mind Gym: An Athlete's Guide to Inner Excellence*, New York, McGraw-Hill Education, 2001, 224p.

Messier, William, *Le Basketball et ses fondamentaux : nouvelles*, Montréal, Le Quartanier, 2017, 239 p.

Moreau, Denis et Taranto, Pascal (éd.), *Activité physique et exercices spirituels : essais de philosophie du sport*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2008, 244p.

Pavie, Xavier, « Transformation de soi par le soma », dans *Exercices spirituels : leçons de la philosophie contemporaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, 434p.

———, « Le corps, matière d'exercices spirituels », *Sociétés*, vol.3, no.125, 2014, p.69-79.

Petit, Philippe, *Traité du funambulisme*, Paris, Actes Sud, 2015, 128p.

Philosophie : dépassement de soi

Camus, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942, 186p.

Dufourmantelle, Anne, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, 311p.

Frankl, Victor, *Man's Search for Meaning*, Boston, Beacon Press, 2006, 165p.

Greene, Robert, *Mastery*, New York, Viking Penguin, 2012, 353p.

Jeanmart, Gaëlle, « Les exercices spirituels dans la philosophie de Nietzsche », *Philosophique*, vol.10, 2007, p.7-24.

Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Librairie générale française, 1983, 410p.

———, *Le crépuscule des idoles*, Paris, Gallimard, 1974, 151p.

———, *Le gai savoir*, Paris, Librairie générale française, 1993, 565p.

———, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Gallimard, 1971, 248p.

Wein, Simon, « Heroism and the fear of death », *Journal of Palliative Medicine*, vol.15, no.7, 2012, p.731-732.

Création littéraire

Anzieu, Didier, « Les cinq phases du travail créateur », dans *Le corps de l'œuvre : essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981, p.93-141.

Pierre Bertrand, *Exercices de perception*, Montréal, Liber, 2006, 240 p.

Côté, Véronique, « Définitions impossibles : 1.Poésie », dans *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, 2014, p.14-17.

Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011, 288p.

Murakami, Haruki, *Autoportrait de l'auteur en coureur de fonds*, Paris, Belfond, 2009, 180p.

Rimbaud, Arthur, « Lettres dites du voyant », *Poésies*, Paris, Gallimard, 1999, p.83-95.

Sollers, Philippe, *L'écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil, 1971, 190p.

Warren, Louise, *Interroger l'intensité*, Laval, Trois, 1999, 192p.

Anthropologie : ordre, chaos, adaptation

Bloom, Howard, *The God Problem : How A Godless Cosmos Creates*, Amherst, Prometheus Books, 2016, 708p.

Feuerstein, Georg, *Holy Madness : the shock tactics and radical teachings of crazy-wise adepts, holy fools and rascal gurus*, Arkana, New York, 1992, 296p.

Giraldeau, Luc-Alain, *Dans l'œil du pigeon : évolution, hérédité et culture*, Montréal, Boréal, 2016, 234p.

Haidt, Jonathan, *The Happiness Hypothesis : Finding Modern Truth in Ancient Wisdom*, New York, Basic Books, 2006, 297p.

———, *The Righteous Mind : Why Good People Are Divided by Politics and Religion*, New York, Vintage Books, 2013, 500p.

Hawkley, Louis C. et Cacioppo, John T., « Loneliness Matters : A Theoretical and Empirical Review of Consequences and Mechanisms », *Annals of Behavioral Medicine*, vol.40, no.2, p.218-227.

Kristeva, Julia, « Approche de l'abjection » et « Pouvoirs de l'horreur », dans *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, p.7-39 et 243-248.

Laborit, Henri, *Éloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, 1976, 186p.

Peterson, Jordan, *Maps of Meaning : The Architecture of Belief*, New York, Routledge, 1999, 541p.

Turner, Victor W., « Liminalité et communitas », dans *Le phénomène rituel : structure et contre-structure*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p.95-107.

Anthropologie et littérature

Bollens, Guillemette, *Le style des gestes : corporéité et kinésie dans le récit littéraire*, Lausanne, BHMS, 2008 155p.

Boyd, Brian, *On the Origin of Stories*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2009, 555p.

Campbell, Joseph, *The Hero with a Thousand Faces*, Novato, New World Library, 2008, 418p.

———, *The Power of Myth*, New York, Anchor Books, 1991, 293p.

Carroll, Joseph, *Evolution and Literary Theory*, Columbia, University of Missouri Press, 1995, 515p.

Desrochers, Jean-Simon, *Processus agora : approche bioculturelle des théories de la création littéraire*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2015, 449p.

Dissanayake, Ellen, *Homo Aestheticus : Where Arts Come From and Why*, Seattle, University of Washington Press, 1995, 297p.

Dutton, Denis, *The Art Instinct : Beauty, Pleasure and Human Evolution*, New York, Bloomsbury Press, 2009, 282p.

Lisboa, Maria Manuel, « Dying of Happiness: Utopia at the End of this World », *The End of the World: Apocalypse and its Aftermath in Western Culture*, Open Book Publishers, 2011, p.131-169.

Pinker, Steven, *The Language Instinct*, New York, Harper Collins, 2010,

Turner, Mark, *The Literary Mind*, New York, Oxford University Press, 1996, 187p.

Fiction: quête initiatique ou spirituelle

Castaneda, Carlos, *Voir : les enseignements d'un sorcier yaqui*, Paris, Gallimard, 1973, 264p.

Millman, Dan, *The Way of the Peaceful Warrior*, Novato, New World Library, 2000, 217p.

Mishima, Yukio, « Patriotisme », *Dojoji et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, 1983, p.69-106.

Ross, Matt, *Captain Fantastic*, États-Unis, 2016, 118min.

Tournier, Michel, *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972, 301p.

Waldo Emerson, Ralph, « Nature », *The Essential Writings of Ralph Waldo Emerson*, New York, The Modern Library, 2000, p.364-377.

Fiction : perversité et nihilisme

Baril-Guérard, Jean-Philippe, *Sports et divertissements*, Montréal, Éditions de Ta Mère, 2014, 246p.

Baudelaire, Charles, *Les fleurs du mal*, Paris, Gallimard, 1996, 343p.

Cailley, Thomas, *Les combattants*, France, 2014, 96min.

Cronenberg, David, *Crash*, Canada, 1996, 100min.

Dostoïevski, Fédor, *Crime et châtiment*, Montréal, Caractère, 2013, 763p.

Fincher, David, *Fight Club*, États-Unis, 1999, 139min.

Palahniuk, Chuck, *Fight Club*, New York, W. W. Norton, 1996, 208p.

Poe, Edgar Allan, « The Black Cat » et « The Imp of the Perverse », dans *Complete Tales and Poems*, New York, Castle Books, 2002, p.203-215.

Scorsese, Martin, *Taxi Driver*, États-Unis, 1976, 113min.

Shelley, Mary, *Frankenstein*, Boston, Bedford/St Martin's, 2000 [1818], 470 p.